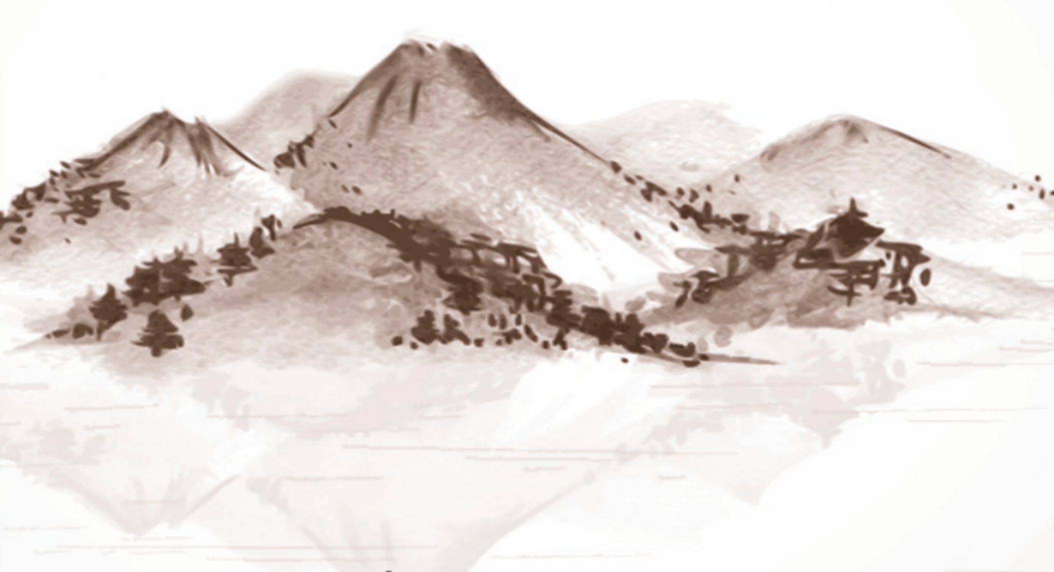
ARIANE
WILSON

PRÉFACE DE SYLVAIN TESSON

Le Pèlerinage des 88 temples

SUR LES CHEMINS SACRÉS DU JAPON

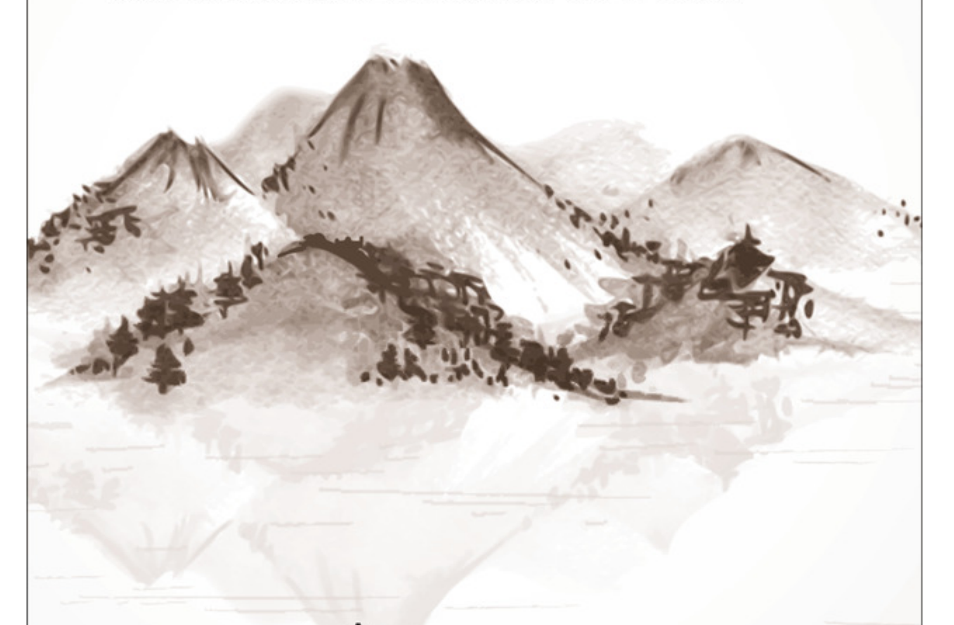


ARTHAUD POCHE



Le Pèlerinage des 88 temples

SUR LES CHEMINS SACRÉS DU JAPON



ARTHAUD POCHE



Le Pèlerinage des 88 temples

SUR LES CHEMINS SACRÉS DU JAPON



ARTHAUD POCHE

Ariane Wilson

Préface de Sylvain Tesson

Le Pèlerinage des 88 temples

Sur les chemins sacrés du Japon

ARTHAUD POCHE



Ariane Wilson

Le Pèlerinage des 88 temples

Sur les chemins sacrés du Japon

Ouvrage réalisé sous la direction éditoriale d'Alain Noël Préface de Sylvain Tesson

ISBN : 978-2-0814-4698-4

ISBN Epub : 9782081447073

ISBN PDF Web : 9782081447066

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782081446984

Ouvrage composé par IGS-CP et converti par Pixellence (59100

Roubaix)

Présentation de l'éditeur

« Se lever tout à l'aube dans un doux froid. Contempler par l'ouverture en arc de l'abri cette première image du jour : une fine lune calligraphiée dans le ciel et deux ombres, l'ombre de la lanterne et l'ombre de l'arbre, étendues sur le socle de la grande cloche. Déboucher dans la vaste cour du temple encore à peine éclairée où les bâtisses, dans leur torpeur, ont une certaine magnificence. Ébrouer son sommeil comme ce gong qui résonne, un grelot de piécettes, le chant murmuré d'une vieille femme. »

C’est à pied qu’Ariane Wilson a effectué le pèlerinage de Shikoku, au cœur d’un Japon méconnu et secret, sur les pas du maître Kûkai, fondateur du bouddhisme Shingon. Quelque 1 400 kilomètres parcourus en un peu moins de deux mois, avec, sur le dos, un étonnant abri, conçu et fabriqué pour ce périple. Vierge au premier jour, il devient peu à peu la fresque de la progression d’Ariane et de son amie Aude, tatoué des calligraphies récoltées à chacun des 88

temples.

La progression géographique se double peu à peu d’une progression intérieure, visée du pèlerinage : accueillir l’autre, réfléchir au sens du don, apprendre à trouver la beauté partout où elle se trouve.

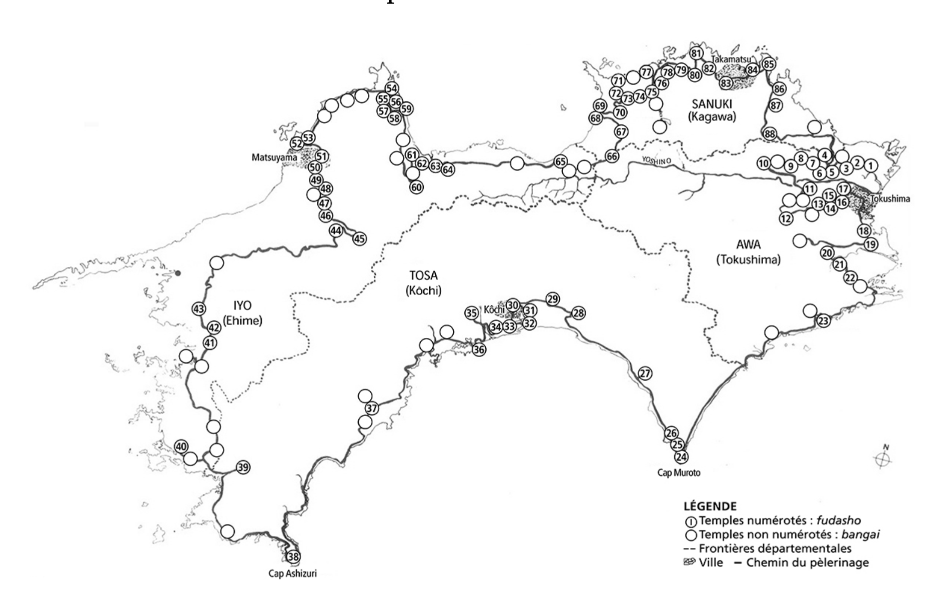
Un hymne à la délicatesse.

Du même auteur

Un violoncelle sur le toit du monde, Presses de la Renaissance, 2002.

Le Pèlerinage des 88 temples

Sur les chemins sacrés du Japon



NOTE SUR LA PRONONCIATION DES MOTS JAPONAIS

TRANSCRITS

– ai / ei : prononcer aï et eï

– chi : prononcer tchi

– u : prononcer ou

– r : prononcer entre un r et un l

– les ô et û indiquent l'allongement d'une syllabe.

LES TEMPLES FUDASHO DU PÈLERINAGE DE SHIKOKU

Les 88 temples appartiennent à l'école bouddhique Shingon, à l'exception de ceux marqués par * (école Zen Rinzai), ** (école Zen Sôtô), *** (école Tendai) et **** (école Jishû).

AWA : département TOSA :

IYO : département SANUKI :

de Tokushima

département de

de Ehime

département de

Kôchi

Kagawa

1. Ryôzen-ji

24. Hotsumisaki-ji

40. Kanjizai-ji

66. Unpen-ji

2. Gokuraku-ji

(Higashi-dera)

41. Ryûkô-ji

67. Daikô-ji

3. Konsen-ji

25. Shinshô-ji (Tsu-

42. Butsumoku-ji

(Komatsuo-ji)

4. Dainichi-ji

dera)

43. Meiseki-ji***

68. Jinne-in

5. Jizô-ji

26. Kongôchô-ji

44. Taihô-ji

69. Kannon-ji

6. Anraku-ji

(Nishi-dera)

45. Iwaya-ji

70. Motoyama-ji

7. Jûraku-ji

27. Kônomine-ji

46. Jôruri-ji

71. Iyadani-ji

8. Kumadani-ji

28. Dainichi-ji

46. Jôruri-ji

72. Mandara-ji

9. Hôrin-ji

29. Kokubun-ji

47. Yasaka-ji

73. Shusshaka-ji

10. Kirihata-ji

30. Zenraku-ji

48. Sairin-ji

74. Kôyama-ji

11. Fujii-dera*

31. Chikurin-ji

49. Jôdo-ji

75. Zentsû-ji

12. Shôsan-ji

32. Zenjibu-ji

50. Hanta-ji

76. Konzô-ji

13. Jôraku-ji

33. Sekkei-ji*

50. Hanta-ji

77. Dôryû-ji

13. Dainichi-ji

34. Tanema-ji

51. Ishite-ji

78. Gosho-ji****

14. Kokubun-ji

35. Kiyotaki-ji

52. Taisan-ji

79. Kôshô-ji (Tennô-ji)

15. Dainichi-ji**

36. Shôryû-ji

53. Enmyô-j

80. Kokubun-ji

16. Kannon-ji

37. Iwamoto-ji

54. Enmei-ji

81. Shiramine-ji

17. Ido-ji

38. Kongôfuku-ji

55. Nankôbô

82. Negoro-jimine-ji

18. Onzan-ji

39. Enkô-ji

56. Taisan-ji

83. Ichinomiya-ji

19. Tatsue-ji

57. Eifuku-ji

84. Yashima-ji

20. Kakurin-ji

58. Senyû-ji

85. Yakuri-ji

21. Tairyû-ji

59. Kokubun-ji

86. Shido-ji

22. Byôdô-ji

60. Yokomine-ji

87. Nagao-ji

23. Yakuô-ji

61. Kôon-ji

88. Ôkubo-ji

62. Hôju-ji

63. Kichijô-ji

64. Maegami-ji

65. Sankaku-ji

PRÉFACE

Le temple du raffinement

Dans leur infini raffinement, les Japonais ont porté à un haut degré les vertus du pèlerinage. Sur l'archipel, l'homme est parvenu à faire de la marche une liturgie précise, codifiée, symbolique. Pour le simple promeneur, elle est la clef des secrets de la nature. Pour le moine errant, chaque pas recèle la valeur d'un psaume. L'itinéraire, une fois bouclé, compose la ligne mélodique d'une prière. Dans les montagnes des anciens Shoguns, là où pleurent les cerisiers et dansent les grues à couronne rouge, des moines circulent depuis les premiers siècles de notre ère. Ils vont lentement, jouent de la musique, composent un poème, regardent les fleurs, s'adressent à la terre, s'initient au secret de la vie hors du monde. Ils tissent pas à pas une trame intérieure, complexe, pure. Leur existence ressemble à leur cheminement, faite d'ascèse, de minutie et de poésie pure.

Parfois, l'un d'eux, fidèle à la tradition du Shugendô, établit son

royaume dans une cabane de la forêt et poursuit son œuvre de décryptage des mystères.

L’un de ces sages – de ces mages, pourrait-on écrire –, Kôbô Daishi (Kûkai pour les gens pressés), naquit au VIIIe siècle sur l’île de Shikoku. Il diffusa sa pensée, mêlant aux préceptes du connais-toi toi-même socratique (à la sauce nippone) les traditions du bouddhisme et les doctrines ésotériques ancestrales. Sur son île natale, 88 temples furent édifiés, symbolisant un épisode de sa vie ou l’une des faces de son enseignement. Depuis, des fidèles relient à

pied les 88 stations. Ils effectuent ainsi une révérence circulatoire à sa mémoire.

Ariane Wilson, après un séjour d’un an au Japon, se lança, avec son amie Aude Lerpinière, dans le pèlerinage des 88 temples de Shikoku. Pendant deux mois, les deux filles accomplirent les 1 400 kilomètres de la circumambulation. Certains dévots recommencent éternellement la boucle jusqu’à ce que mort s’ensuive. Ariane eut la bonne idée de se contenter d’un seul tour, pour revenir à sa table de travail afin d’écrire un beau récit. Nous l’avons entre les mains.

Pour connaître un peu Ariane – architecte, musicienne, lettrée et voyageuse –, je crois déceler sans la trahir les concepts qui la séduisent dans la spiritualité des ascètes de la montagne japonaise.

Voilà des hommes qui vouèrent leur vie à la célébration de l’ordre naturel, de sa puissance fragile, de sa perfection éternelle. Certes, dans une vie humaine, on peut chercher d’autres moyens de rendre ses dévotions à l’équilibre du monde et à l’écriture du vivant.

On peut chercher dans la musique à transcrire l’harmonie. C’est ce que fait Ariane avec son violoncelle.

On peut essayer d’imiter les structures du cosmos en dessinant des bâtiments. C’est ce que crut Ariane en étudiant l’architecture, c’est ce qu’elle espère encore en l’enseignant à l’école située aux Beaux-Arts de Paris.

On peut tenter d’accorder sa vie quotidienne aux principes de la sobriété et de la modestie. C’est ce que réalise Ariane tous les jours en maîtrisant son existence pour ne pas nuire aux autres et pour ne pas subir leur lourdeur.

Mais quelle que soit la voie choisie – musique, architecture, poésie, discipline intérieure –, cette immense ambition d’accorder son

diapason aux harmoniques naturelles est souvent déçue par la faiblesse des résultats.

En revanche, la marche à pied, telle que la pratiquaient les ascètes du Shingon japonais, offre un réel sentiment d'accomplissement. Elle permet aisément de s'harmonier au monde et de contracter une amitié avec les formes du vivant. On se met en marche, on moissonne quelques kilomètres, on salue les arbres et les bêtes

croisés. Rien n'importe d'autre que d'avancer doucement, les sens aux aguets, l'esprit disponible à tout imprévu, le corps rassasié d'effort, l'âme sereine. Alors, moine errant ou pèlerin du XXIe siècle, on se conforme à son désir : passer sur la terre en lui adressant un salut respectueux. C'est simple, c'est sobre, cela nécessite deux jambes en état de marche, cela procure un résultat à la valeur proportionnellement inverse à la facilité de sa mise en œuvre.

Ariane comprit que le pèlerinage de Shikoku, par sa poésie vivante, refléterait mieux que la musique et mieux que l'architecture cette « esthétique de l'éphémère qui célèbre l'impermanent, le provisoire, le périssable ». Et elle se mit ainsi en mouvement avec Aude, bivouaquant chaque soir dans l'un des temples sacrés, sous la toile de protection d'un abri de toile blanche par leurs soins confectionné et sur les parois duquel les prêtres apposaient minutieusement le sceau calligraphique de leur temple respectif.

Elles ajoutaient ainsi un soin esthétique au défi de la marche à pied.

C'est là l'autre explication du goût d'Ariane pour le Japon : rien ne sera jamais suffisamment complexe pour la pensée de cette fille étrange. Pour elle, le monde chatoie de signes nébuleux et de symboles variés. Elle aimera toujours ajouter à la marqueterie du réel la sophistication de ses propres explications. Elle n'aime pas la brutalité des synthèses ni la grossièreté des analyses. Son instrument de compréhension des choses est davantage la passoire à thé que l'emporte-pièce ! Elle ne pouvait donc que se sentir chez elle dans un pays où l'on plie le papier, où l'on subjugue l'élan vital de la croissance des arbres, où l'on codifie à l'extrême toute relation humaine, où l'on interprète chaque phénomène naturel comme s'il s'agissait d'une explosion de hiéroglyphes… Rien de mieux ne pouvait convenir à son âme perdue dans la brutalité moderne qu'une civilisation où chaque manifestation du réel contient le langage crypté d'un arrière-monde. Pour Ariane vivre, c'est s'initier. Le Japon était pour elle. Shikoku fut l'un des chemins de son apprentissage.

Mais tout voyage hélas contient la perspective de sa fin. Un jour on fait le dernier pas. Quelle défaite alors que le retour ! Après l'aventure, la vie ordinaire reprend. Souvent, je me demande comment les voyageurs supportent de rentrer. Ils ont erré, se sont

amusés, lavés dans la lumière, ont baillé aux étoiles et respiré le vent et voilà qu'ils endossent à nouveau la vie de bureau ou son corollaire, plus carcéral encore : la vie domestique ! Jankélévitch, dans La Nostalgie, craignait qu'Ulysse s'ennuie en son royaume après ses aventures merveilleuses.

Et Ariane Wilson ? Comment fit-elle après Shikoku ? Comment retrouver Paris et les Parisiens, les tristes mines, les passions viles, la ville en proie au vandalisme d'État et les âmes fatiguées par les fausses promesses ? Comment supporter de quitter un royaume de la prévenance, du silence et de la délicatesse pour replonger dans une machine urbaine à l'administration hideuse et au décor saccagé, où brûlent les cathédrales, se dressent les écrans et beuglent les haut-parleurs d'une fête grotesque ? Comment se consoler ?

Je sais qu'en réalité, Ariane ne s'est jamais consolée. Peut-être porte-t-elle en permanence en elle la tristesse de ce qu'elle contemple, la nostalgie de ce dont elle se souvient et l'espérance de ce à quoi elle rêve. Quand elle enseigne l'architecture à ses étudiants, j'imagine qu'elle se souvient de ses pérégrinations dans le Japon de Shikoku. Elle fit là-bas l'expérience des égards extrêmes et de la subtilité érigée en philosophie. Sur le chemin des 88 temples, elle rencontra des messieurs qui s'adressaient à elle par l'intermédiaire d'une dame pour ne pas donner l'impression d'inconvenance, des artistes qui déposaient sur la route des petites figurines de papier plié en offrande à l'amitié, des vagabonds pleins de timidité, des dames précieuses et généreuses, des originaux qui savaient que vivre ensemble, c'est garder ses distances.

Le récit du pèlerinage des 88 temples est une déclaration d'amour à l'empire de la distinction et de la finesse. L'empire du soleil levant n'est-il pas d'abord un empire sur soi-même ?

Dans le récit d'Ariane, se dessine à traits légers l'un des traits de l'esprit japonais : cette capacité à faire abstraction de la laideur et à distinguer les détails valables dans un ensemble détestable. Une fleur perce à travers le goudron d'une banlieue ? Cela suffira à enchanter le regard. Le pèlerinage des 88 temples est fort de cette leçon. Le monde ne vous convient pas ? Apprenez à changer votre vision des choses. Aiguisez-la ! Vous pourrez alors « faire abstraction

d’un contexte affligeant » et déceler les rares occasions de vous émerveiller. Ce sera le meilleur antidote à la mélancolie.

Sylvain Tesson

Nous avons célébré notre départ en gribouillant sur nos chapeaux :

« Il n’y a pas un endroit dans cet immense

univers où nous ayons un logis fixe – une

équipée de deux promeneurs. »

Bashô



COMMENT SE FABRIQUER UN ABRI DE PÈLERINES ?

Matériaux nécessaires

Deux panneaux de grillage en acier galvanisé (chacun de 1,20 m × 3,50 m, maille de 1 cm).

Deux pans de filet à maille bloquée Dropnet (2,40 m × 3,50 m, maille de 2 mm).

Un pan de textile non-tissé Tyvek de même taille.

35 spires en Inox de 5 cm de longueur.

200 m de fil incassable.

12 m de gros-grain blanc.

5 m de ruban découpé en longueurs de 12 cm.

Un tapis de sol.

Outils

Une machine à coudre et un nécessaire de couture.

Confection

À l'aide des spires, assembler sur leur longueur les deux panneaux de grillage, afin de constituer un grand treillis à charnière. Assembler le premier pan de filet à ce treillis, en cousant un ourlet de grain blanc sur tout le périmètre. Sur l'autre face du treillis, coudre le Tyvek selon le périmètre d'un rectangle centré de 55 cm × 75 cm.

En dehors de ce rectangle, à intervalles réguliers, nouer aux mailles du treillis des morceaux de ruban. Selon cette même trame, coudre

des morceaux de ruban sur le Tyvek. Nouer les rubans du Tyvek aux rubans du treillis.

Coudre sur l'autre face du Tyvek et sur le second pan de filet une nouvelle trame de rubans. Nouer les rubans du Tyvek avec les rubans du filet.

À intervalles de quinze centimètres, découper en bordure de cette toile composite des carrés de la taille d'une maille, pour permettre son éventuelle suspension ou l'implantation de piquets.

GENÈSE

Au commencement, l'abri était vierge.

Une grande toile blanche et pure ; blanche comme la mort, pure comme le début de toute aventure. Une grande toile feuilletée qu'il suffirait de façonner à quatre mains pour qu'elle manifeste quelque remous de vie, puis de tenue, puis une forme qui serait celle de nos nuits.

De soir en soir, elle se glisserait dans le paysage comme une anomalie

frêle et opaline, s'y grefferait en parasite respectueux, s'érigerait en géographies furtives. De soir en soir, elle se métamorphoserait, de jour en jour, elle se maculerait, et des signes étranges, stigmates de son voyage, imprimeraient sur sa peau un parcours circulaire.

C'est ainsi que nous l'avons imaginé, notre abri de pèlerines, toit et territoire, protection et champ d'inscription, maison flottante sur les chemins de Shikoku.

Depuis la nuit des temps, relate le Kojiki [1], texte des mythes fondateurs du Japon, Shikoku est cette île à un corps et à quatre visages que deux kami [2] conçurent en s'unissant : Princesse de la Nourriture, Seigneur de la Bravoure, Princesse Charmante, Prince Âme du Riz.

Shi – quatre ; koku – pays. Les quatre pays de la légende sont devenus provinces (Awa-Tosa-Iyo-Sanuki), puis quatre départements (Tokushima, Kôchi, Ehime, Kagawa). Aujourd'hui, si vous demandez

à un Japonais quelle est cette masse nichée entre les grandes îles de Kyûshu et de Honshu, au sud-ouest du Japon, il y a de fortes chances qu'il réponde, avec un brin de mépris, inaka : la rase campagne ; avec un élan d'admiration, Seto Ôhashi : le plus long pont au monde combinant le chemin de fer et la route ; d'un ton glouton, udon : nouilles épaisses dont chaque région se réclame d'être la spécialiste ; avec respect, o-henro : le pèlerinage.

Le pèlerinage bouddhique de Shikoku est l'un des plus populaires du Japon. Il consiste à rendre visite aux 88 temples associés selon la légende au saint personnage de Kûkai, nommé aussi Kôbô Daishi. Le chemin décrit une grande boucle autour de l'île, parcourant les quatre provinces dont chacune correspondrait à un stade de la progression mentale du pèlerin, de l'Éveil à l'Illumination. Les pèlerins, selon leurs moyens, effectuent le pèlerinage qui en une traite, qui département par département, qui le week-end, qui chaque printemps, venant parfois des extrémités du Japon à maintes reprises pour compléter leur mission, en autocar, en voyages organisés, en voiture personnelle, en taxi ou même en hélicoptère !

Les pèlerins qui choisissent la marche sont peu nombreux. Mais ils incarnent la tradition des premiers moines errants qui foulèrent ce parcours, un simple baluchon sur le dos, dormant sur un « oreiller d'herbe », selon cette belle formule de la littérature japonaise, synonyme de voyage et de nuits à la belle étoile, de légèreté, de simplicité, de fragilité et de rapprochement de la nature.

C’est selon cet idéal qu’avec Aude, une amie et collègue architecte, nous souhaitions effectuer à pied les 1 400 kilomètres du pèlerinage. Notre « oreiller d’herbe » à nous serait un abri que nous aurions imaginé et conçu pour notre pèlerinage. Il se voudrait humble, une simple peau de nuit pour nous protéger tout au long du périple. Il serait léger. Il se monterait et se démonterait avec facilité.

Il serait flexible et versatile. Car avant même de connaître la forme que prendrait cet abri, nous savions qu’il en aurait plusieurs, se métamorphosant selon les lieux où nous nous trouverions, selon la pluie et le beau temps, selon nos humeurs, nos états d’âme et notre inspiration. Nous aimions cette esthétique toute japonaise de l’éphémère, qui célèbre l’impermanent, le provisoire, le périssable,

qui préfère le bois à la brique, la terre à la pierre, le papier au verre.

Nous imaginions déjà notre abri sans cesse changeant, à l’aspect délicat, aérien, presque immatériel. Un minimum vital, donc, mais un minimum vital empreint de rêve. Nous construirions, avec cet habitat fugace, une utopie d’enracinement provisoire en symbiose créative avec le lieu. Car pour nous, la véritable liberté, c’est une forme de détachement qui inspire la poésie.

D’emblée, l’élaboration de l’abri a été nomade. Aude et moi, toutes deux à l’étranger pour approfondir nos études architecturales, avions entamé un débat épistolaire afin d’engendrer les idées. Notre carnet de travail en papier kraft allait et venait chaque semaine, transmettant les étapes de notre pensée. L’abri est né de ces esquisses silencieuses, de collages d’images et de matières, d’extraits littéraires, de croquis traçant ses contours imaginaires.

Nous avons rêvé d’un abri-lanterne qui se comprimerait ou se dilaterait grâce à un plissé extensible et d’une maison-lampion faite d’arceaux superposés ; d’abri-kit avec une série d’éléments que, chaque soir, nous assemblerions différemment et de maison-glanée que nous improviserions selon les matériaux trouvés sur chaque lieu ; d’abri-origami ou de maison de papier inspirée des pavillons de thé portatifs inventés à l’époque Edo ; d’habit habitable qui refléterait l’importance symbolique du vêtement de pèlerin ; et enfin, d’une peau qui tiendrait toute seule, sans structure supplémentaire, qui prendrait autant de formes qu’il y aurait de nuitées et servirait de support d’écriture. De toutes nos idées, c’est cette dernière que nous avons retenue, réinterprétation de certaines traditions liées au pèlerinage.

Les pèlerins de Shikoku sont vêtus tout de blanc, couleur symbolisant

la mort du pèlerin au monde ; en guise de tunique blanche, nous porterions une peau de nuit couleur mort-pure. Ils collectionnent, dans un carnet appelé nôkyôchô, le sceau rouge et le nom calligraphié de chaque temple qu'ils visitent ; en guise de page blanche, nous présenterions la surface de notre abri, marquée ainsi par l'empreinte de chaque étape comme une fresque mouvante de notre progression mentale et géographique. Et ils déposent à chaque

autel de fines bandes de papier nommées fuda pour faire part de leurs vœux et indiquer leur passage ; en guise de fuda, nous laisserions un petit morceau de filet découpé dans notre abri, la mue naturelle de notre métamorphose.

Avec des moyens de fortune et des matériaux de pointe, nous avons cherché les solutions qui rendraient l'abri à la fois léger, solide et facile à rapiécer, qui lui permettrait de prendre de multiples formes, d'être souple mais structurel, diaphane mais imperméable, spacieux mais portable, inscriptible à l'encre de Chine et… bon marché 3. Après cette longue élaboration, nous l'avons construit en l'éclair d'une semaine, nous l'avons plié en deux, roulé, enfilé dans un sac blanc et hissé sur nos épaules. Puis nous sommes parties pour le Japon avec pour baluchon ce cylindre long comme la cheminée d'un foyer nomade.

Le 29 octobre, nous atterrissions à l'aéroport international du Kansai. En quittant l'aéroport par une route surélevée, nous avons surplombé en autobus la vaste caresse grise de la baie d'Ôsaka, une coulée de toits et d'antennes qui glisse des montagnes à la mer, quelques dilatations dans cette boue urbaine – des parcs bien rangés avec leurs pins taillés en boule et leurs étangs de brume ; nous avons pris le train, ensuite, et filé dans un couloir psychédélique d'enseignes lumineuses, un monde de lettres géantes et de mascottes hilares, frôlé les cimes de centres commerciaux néo-classiques et les clochers de chapelles nuptiales perchées au sommet d'hôtels 4. Puis nous sommes revenues sur terre, au ras des rizières, dans un paysage gris-brun-vert piqué çà et là d'habitations.

En une ouverture de porte, le wagon aspire à chaque arrêt une odeur moite de soupe aux nouilles, les sonnailles niaises des bandes-annonces et une file de tailleurs et de costumes-cravates aux sacs et parapluies intégrés. Pas de regards directs, mais une curiosité oblique et bienveillante envers le grand cylindre blanc que nous glissons à droite, à gauche pour remplir les interstices dans la foule. Les écoliers, plus épars, somnolent ou rigolent. Jupes et pantalons à carreaux, chemises blanches, blazers bleu marine, chaussettes longues. Porte-

clés Hello Kitty, Tortues Ninja, téléphones portables roses, pomme, violets : grelots de jeunesse accrochés aux sacs bleus qui arborent le logo de l'école. J'ai le vertige du souvenir, Aude celui de la découverte. Il y a six ans, j'ai enseigné l'anglais dans un lycée japonais, et j'empruntais régulièrement cette ligne qui relie Ôsaka à Okayama. Je cherche parmi les écoliers du wagon les visages de mes élèves comme si leur âge avait pu se figer dans leurs uniformes. Je revois les mêmes gares de campagne, les mêmes rizières, les mêmes cimetières, les mêmes sanctuaires…

Shinji nous accueille à la gare de la petite ville de Aioi dans un vacarme de trains, de voitures et de camions, sans signe d'émoi, avec un petit marmonné de bonjour et le souci d'accrocher notre long cylindre blanc à sa bicyclette. Il porte un bob enfoncé jusqu'aux sourcils. Shinji avait été mon voisin dans l'immeuble d'habitation réservé aux professeurs, que l'on aperçoit depuis la gare. Des futons pendent à « mon » balcon, il y a de la lumière au cinquième, chez madame Oda, mais nous prenons la direction inverse, vers une colline nouvellement enrobée de béton et de bitume. C'est là qu'habite désormais Shinji, dans une maison dont la boîte aux lettres annonce : « Paperson Studio ».

« O-hisashiburi ! Comme ça fait longtemps ! » s'exclame Momo, sa femme, en nous ouvrant la porte. Elle n'a pourtant pas changé, Shinji non plus, tous deux minces et finement ciselés, la silhouette équilibrée, le geste épuré, les paroles rares et essentielles.

Murs blancs, sols en liège verni, peu de fenêtres : une maison grande, vide et hermétique. Dans la pièce principale, une unique table basse et des zabuton, coussins sur lesquels on s'agenouille.

Posées au sol contre le mur du fond, une rangée de petites figurines de forme identique, en papier blanc ou en papier journal plié, en feuille d'aluminium ou en feuille de cuivre. Shinji est artiste, et il décline par milliers ces Papersons [5] sans visages pour représenter le monde. Ils affichent les gros titres de journaux dans lesquels ils ont été pliés, peuplent des boîtes en carton, jonchent le sol lorsqu'il s'agit d'évoquer la guerre du Kosovo, deviennent métalliques pour incarner les dirigeants de la planète, se dressent solitaires ou deux par deux, un homme et une femme, tout simplement, en papier blanc. Un univers en deux dimensions, abstrait et vrai : la destinée humaine résumée en quelques plis.

Nous avions échangé dix lettres avec Shinji. Lorsque je lui avais exposé un jour notre projet d'effectuer à pied le pèlerinage de Shikoku avec un abri de notre conception, il avait entamé une correspondance qu'il titrait méthodiquement « For your shelter 001, 002, 003, 004… 010. » Je lui expliquais nos intentions, nos hésitations ; il me faisait part de ses réactions. Il m'envoyait des informations pratiques, des livres, des noms de personnes à contacter, se souciait de savoir si l'abri serait étanche, s'il résisterait au vent, si sa surface absorberait l'encre des calligraphies, il écrivait que Momo et lui-même feraient tout pour le succès de notre entreprise. Nous n'en demandions pas tant, mais lors de notre premier repas à sa table, voilà que Shinji nous livre encore tout un kit de survie du pèlerin : horaires de bateau et de bus pour atteindre Shikoku, carte des chemins du pèlerinage avec légendes traduites, livre de prières, encens, poudres contre les rhumes, marteau en bois, sangles, une lettre 011 proposant une rencontre avec un ami moine au terme de notre périple. Enfin, la traduction d'un texte que nous avions écrit à l'intention du supérieur de chaque temple, pour expliquer les raisons de notre voyage, la symbolique de notre abri et présenter nos requêtes. Chaque chose est annotée, agrafée, emballée, commentée de mots anglais choisis méticuleusement et consignés sur des petites fiches. Shinji nous donne encore une boîte d'une cinquantaine de cartes postales blanches prétimbrées et préadressées pour que nous lui fassions part, quotidiennement, de notre progression. « Je fais moi aussi le pèlerinage, mais par petites étapes, dit-il, je viendrai de temps en temps me joindre à vous.

Grâce aux cartes postales, je saurai plus ou moins où vous en êtes.

De votre côté, pensez à guetter les Papersons ! »

Le 1er novembre, nous quittions Aioi par le train, embarquions à Maiko dans un bus que l'on prend au cinquième étage d'un immeuble pour traverser le plus long pont suspendu du monde,

franchissions ainsi la mer Intérieure via l'île de Awaji, atteignions l'île de Shikoku, arrivions à Tokushima, ville principale du département du même nom, avec sa place de la gare semée de palmiers et de taxis jaunes, et nous dirigions enfin vers le premier des 88 temples.

Au commencement, l'abri était vierge, et une ribambelle d'anges en papier veillait sur notre chemin, mais cela, nous ne le savions pas encore…

Awa

Ryôzen-ji (temple 1)

1er novembre

À l'ombre de la pagode, derrière treize bouddhas sereins, notre abri est, en cette première nuit, un crustacé timide. Sa queue arbore un unique signe cryptique, sa carapace est ouverte à la tête, mais voilée. Nous avons un peu peur. Le temple est vide, seules de petites flammes marquent à chaque autel la veille des divinités. Nous voulons surveiller notre entourage nocturne et nous protéger des regards. Nous avons donc sculpté une embouchure ouverte et dénoué les nœuds de la couche perforée de notre abri pour la baisser en voile protecteur. Par sécurité, nous avons déposé à portée de main notre marteau en bois. Puis, hésitantes, gagnées par un sentiment de superstition, nous avons couché à l'entrée de l'abri notre bâton de pèlerin.

On dit que ce bâton, c'est Kûkai lui-même qui voyage aux côtés du pèlerin. Kûkai est le saint fondateur du Shingon-shû, école japonaise du bouddhisme « ésotérique », au culte duquel s'attache le pèlerinage de Shikoku. Ce moine errant et illustre intellectuel, théologien, calligraphe, lexicographe, poète, inventeur présumé d'un syllabaire [1] et ingénieur, naquit en 774 à Shikoku, dans la famille Saeki, une branche du clan Otomo qui, depuis les origines mythiques du Japon, côtoyait l'empereur. Kûkai rejeta la carrière de haut fonctionnaire que lui destinait cette lignée, préférant les vérités du bouddhisme aux préceptes confucéens inculqués à l'université. Le bouddhisme qui l'attirait était non pas celui, officiel, de l'ancienne capitale de Nara, mais plutôt celui des ermites des montagnes et des

grottes animées par les esprits indigènes d'influence shintoïste. Il erra de nombreuses années tout en étudiant les textes religieux, puis partit en Chine se faire disciple de Hui Kuo, septième patriarche du bouddhisme ésotérique. Hui Kuo lui transmit son enseignement et le désigna à son tour patriarche de cette école originaire de l'Inde, afin qu'il la fasse connaître dans son pays.

Ainsi Kûkai fonda-t-il le Shingon, synthèse de ces nouvelles pratiques et du bouddhisme multiforme qui s'était développé au Japon depuis le VIe siècle. Ignoré tout d'abord par l'empereur et l'orthodoxie bouddhiste, il se forgea peu à peu une réputation d'auteur, de prêcheur et de détenteur de vérités puissantes. Il gagna enfin l'amitié du nouvel empereur Saga qui lui offrit l'administration d'un temple à Nara. Son plus grand souhait, cependant, était de créer sur le mont aux Huit Sommets, Kôya-san, un grand centre d'étude du Shingon. L'empereur l'en gratifia en 816, le chargea en outre de grands travaux

d'ingénierie et lui offrit un temple dans la capitale de Kyôto. L'infatigable Kûkai créa la première école ouverte aux non-aristocrates, rédigea un dictionnaire, diffusa ses thèses. Il mourut en 835, à Kôya-san. Lorsqu'en 921, l'empereur du Japon lui octroya à titre posthume le nom de Kôbô Daishi, « Grand Maître qui prêcha la loi », on ouvrit sa tombe pour lui enfiler une nouvelle tunique : il était toujours là, dit-on, assis en profonde méditation, son corps intact !

Un culte populaire se développa autour de ce personnage, Kûkai pour les familiers, Kôbô Daishi pour les fervents, Daishi pour les fainéants. Des moines de Kôya-san sillonnaient le pays pour prêcher le Shingon et colportaient les histoires de ses miracles. Son île natale en était particulièrement riche, et les moines suivaient l'itinéraire imaginaire des lieux de sa vie. C'est sur ces traces que se développa le pèlerinage de Shikoku.

Dans les jardins du Ryôzen-ji [2], nous avons fait connaissance pour la première fois avec Kôbô Daishi, version bronze. Sa statue porte un large chapeau en forme de soucoupe renversée, une tunique aux manches pendantes, une sacoche à son cou, un ballot sur le dos et un long bâton. Kôbô Daishi incarne tous les pèlerins et chaque pèlerin l'incarne. Ainsi, le pèlerin et le saint progressent ensemble, « dôgyô ni nin » (« deux compagnons de route »), comme le précise la devise inscrite sur notre bâton.

En ce premier jour, ces croyances nous mettent mal à l'aise. Nous avons entamé notre pèlerinage, mais nous sommes encore étrangères à ces traditions. Nous avons acheté le bâton, mais, boudant le folklore, ne possédons aucun autre attribut vestimentaire du bon pèlerin. Comme les autres pèlerins cependant, nous avons franchi le monumental portail d'entrée de l'enceinte du temple, flanqué de deux gardiens effrayants. À l'aide de louches en bambou, nous nous sommes rincé les mains et la bouche à l'eau du bassin, symbole de purification. Nous avons frappé la cloche et offert une piécette à l'autel du pavillon principal, le hondô, dédié à la divinité Shaka Nyorai, au bout d'un long chemin pavé. Nous avons déposé dans l'urne à fuda une bande de tissu découpée dans notre abri.

Nous avons sorti le livre de prières offert par Shinji et déchiffré pour la première fois, honteuses de maladresse, les incantations. Au deuxième autel, le daishidô dédié à Kôbô Daishi, nous avons marmonné la formule rituelle à son intention « Namu daishi henjô

kongô » (« Au nom du Grand Maître, Lumière Universelle, Esprit Indestructible »). Une seule pensée occupait réellement notre esprit : comment recevrait-on notre abri, et où dormirions-nous cette nuit ?

Le bureau des calligraphes est tout au fond du complexe, en annexe du pavillon principal. C'est avant tout une boutique encombrée de chapelets, de gris-gris, de livres de prières. Nous entrons avec notre gros rouleau blanc. Le calligraphe lève les sourcils. Nous lui tendons le cahier de calligraphies réglementaire et admirons le geste de son pinceau qui le baptise d'une eau noire.

Nous présentons ensuite la lettre traduite par Shinji et attendons sa réaction. Son visage reste sans expression. Il se lève, nous fait signe de sortir devant l'autel et d'ouvrir notre ballot. Notre toile déroulée occupe toute la largeur de la galerie de bois qui précède l'autel.

Nous lui indiquons l'emplacement que nous avons choisi pour débuter notre ronde de calligraphies. Il tâte ce matériau inhabituel,

tendu sur son treillis d'acier, rentre chercher son pinceau et sa pierre à encre, s'agenouille ; il verse un peu d'eau sur la pierre et, tandis qu'il prépare l'encre en moulant un bâtonnet de charbon, il jette quelques regards sur l'abri pour cadrer la surface de son travail ; il trempe le pinceau, puis, en quelques gestes désinvoltes, trace la syllabe sacrée de la divinité, son nom et le nom du temple.

Cette première calligraphie scelle l'intention de notre voyage.

Sa modestie – quelques signes noirs dans un océan de blanc –

mesure le chemin qu'il reste encore à faire.

Le calligraphe inspecte un instant son ouvrage, esquisse un sourire, remet son masque blasé, bascule sur ses talons, se lève et regagne sa boutique.

À gauche au fond du parking, nous a-t-on indiqué. Ce n'est pas l'endroit le plus charmant pour inaugurer notre abri. Il me faut un immense courage pour frapper à la fenêtre du bureau déjà fermé et formuler quelques courbettes verbales expliquant que nous préférerions dresser l'abri dans l'enceinte du temple. « Daijôbu desu yo », acquiescent les femmes qui balaient le sol. C'est ainsi que nous avons choisi le terrain au pied de la pagode, putride mais féerique, un peu en retrait des allées du temple.

Les autocars et les voitures qui, tout à l'heure, alimentaient le temple

de pèlerins ont disparu ; les boutiques qui alimentaient les pèlerins ont baissé leurs volets : la vie pèlerine s’arrête avec le jour.

Laissant les bagages aux bons soins de Bouddha, sous notre carapace blanche, nous longeons la route déserte pour chercher de quoi manger, munies de notre bâton Kûkai. Nous trouvons enfin un boui-boui peuplé de quatre buveurs de bière aux tempes un peu rouges.

« Mireille Matthieu ! » s’exclame l’un d’eux en voyant entrer Aude.

« Céline Dion ! » s’exclame un second lorsque j’entre à mon tour.

Sur un présentoir sont alignées des petites coupelles, chacune contenant un mets différent. Pour faire un repas de cet assortiment d’amuse-gueules, nous prenons le lot : sushis, poissons frits, épinards marinés, radis blanc, haricots fermentés, omelette roulée,

tôfu poché à la sauce soja. Le propriétaire du restaurant nous apporte de la soupe miso et du riz. La télé annonce du beau temps.

Sous les néons, des affiches étalonnent en beauté féminine les vertus de telle ou telle bière. Quel peut être le degré de la nôtre aux yeux des quatre compères lorsqu’ils nous proposent une bouteille de quatre litres de sake ? Et de leur déception lorsque nous préférons du thé à leur offrande ? Le propriétaire redouble d’attentions et nous apporte une succession de nouvelles assiettes. Nous n’avons plus faim, et nous commençons à nous inquiéter du coût de ce banquet inespéré.

Entrent des travailleurs en pardessus vert qui se joignent à la table des quatre hommes.

« Céline… ?

— Non, des pèlerins venus de France !

— Eeeh ! Sugoi, ne ! Incroyable ! Pourquoi ? Comment ? Est-ce que Shikoku est connu dans votre pays ? C’est aussi l’hiver, là-bas ?

Est-ce qu’on y mange du poisson cru ? »

Lorsque j’ai épuisé mon vocabulaire à satisfaire leur curiosité, nous demandons l’addition.

« Muryô desu. » Comment cela, gratuit ? Nous vous devons douze coupelles, les accompagnements, le thé… Le propriétaire sourit chaleureusement et prononce ce mot mystérieux et apparemment final

: o-settai.

De Ryôzen-ji à Jizô-ji (temple 5)

2 novembre

Le pèlerinage de Shikoku n'a ni début ni fin : il est circulaire. Les 88 temples qui jalonnent son circuit sont numérotés de 1 à 88, et s'il est habituel de les visiter dans cet ordre, dans le sens des aiguilles d'une montre, on peut aussi bien le parcourir du 88 au 1 ou commencer à n'importe quel autre temple et boucler la boucle. Le choix des temples, leur nombre, leur ordre ont évolué au cours des siècles. Kôbô Daishi est bien le fil conducteur de cette histoire, mais

le parcours du pèlerinage, comme un collier de perles chamarrées, est une enfilade de lieux symboliques appartenant à différentes traditions. Certains temples sont liés directement à des événements de la vie de Kûkai : les lieux de sa naissance, de ses méditations, de ses voyages, des miracles qu'il accomplit. Mais plusieurs sont associés à d'autres figures légendaires fondatrices de temples.

Certains temples marquent des sites montagneux où des adeptes du Shugendô [3] pratiquaient l'ascèse, d'autres ont émergé là où se célébraient des cultes indigènes liés aux esprits des morts, d'autres encore appartenaient à des pèlerinages locaux plus anciens. Quatre enfin, les Kokubun-ji, comptent parmi les puissants temples nationaux nommés dans chaque région du Japon par un décret impérial en 741, bien avant la naissance de Kûkai.

Le pèlerinage a deux noms en japonais : « hachi-jûhakkasho » et

« henro ». Le premier veut dire « les 88 lieux sacrés », et met l'accent sur les temples. « Henro » exprime plutôt l'importance du parcours, signifiant « la route qui relie ». Il a déteint sur les voyageurs qui la suivent : le mot « henro » désigne aussi les individus qui entreprennent le pèlerinage, comme si pèlerin et chemin ne faisaient qu'un.

C'est à la sortie du Ryôzen-ji que débutent réellement les 1 400 kilomètres de notre marche. Notre charge est très lourde : l'abri roulé, léger en soi, est rembourré de nos sacs de couchage, de carnets, d'appareils photo, et le sac à dos que porte Aude contient un agrégat d'affaires dont nous n'avons su encore nous séparer.

Toutes les heures, nous devons faire une pause pour reposer nos épaules endolories et étirer nos colonnes vertébrales compactées.

Focalisées sur l'effort, nous remarquons à peine les paysages que nous traversons, villages de bois et de tuiles, campagne ondoyante pointillée d'orange : arbres à agrumes et plaqueminiers. Les temples constituent des trêves dans l'écoulement pesant des heures et se succèdent à fréquence rapprochée dans cette première région autour de la ville de Tokushima. Nous en enchaînerons quatre aujourd'hui, perfectionnant ainsi notre routine d'introduction, de

déballage et de remballage de l'abri, de découpe de fuda et de récolte de calligraphies. Le deuxième temple, paisible au sommet d'une volée de marches, le troisième avec ses jolis jardins d'érables et de pins, le quatrième plus sec, ses parterres de fleurs jurant avec sa porte rouge.

Nous atteignons Jizô-ji, le cinquième temple, peu avant la fermeture du bureau. Deux vieux calligraphes sont assis derrière leur guichet. Ils bâillent. L'un d'eux regarde sa montre, soupire car il n'est que moins dix, et tourne la page de son journal qui l'ennuie. Son collègue nous sert sa calligraphie comme s'il scannait un code-barres de supermarché. Mais lorsque nous lui présentons notre lettre, son visage s'éclaire soudain, et son gosier émet ce son si uniquement japonais qui exprime un mélange de stupeur incrédule et d'émerveillement, part de tessitures profondes, reste un instant dans ce registre puis accélère vers le haut, et se profère les lèvres rondes et le menton rentré dans les plis du cou. Le calligraphe fait un bond acrobatique par-dessus le guichet et nous presse d'ouvrir notre paquet. Son collègue le rejoint. Ils frappent dans leurs mains de joie et s'affairent à installer une table suffisamment grande pour étendre l'abri. Le plus vieux des deux vieux s'applique à tracer les caractères de la calligraphie :

– au centre, le nom et la syllabe du honzon, divinité principale du temple ;

– sur la droite, le nom du temple ;

– sur la gauche, un reçu pour l'argent ;

– puis trois tampons rouges scellant le tout.

17 heures ont sonné, les employés du temple l'ont oublié. Ils nous offrent encore un gâteau et le champ libre pour la nuit dans la vaste enceinte du Jizô-ji.

Deuxième nuit, deuxième vie pour notre abri. Nous l'installons sous un gingko sinueux dans l'axe du portail d'entrée. Cinq calligraphies comme cinq empreintes commencent à tracer un chemin sur sa périphérie.

La cabane

3 novembre

O-settai, nous dit la vieille dame en nous offrant les quatre boulettes de riz fourrées aux haricots rouges que nous nous apprêtions à lui acheter. O-settai, nous disent deux dames qui sortent la main de leur voiture en nous tendant des caramels. O-settai, avait dit, hier, un homme dans son verger en nous offrant sa récolte de kakis. O-settai avait également dit la propriétaire du restaurant fermé. Prises de court, une fois de plus, par la nuit, nous avions frappé à la fenêtre de son udon-ya [4], pour lui demander où nous pourrions trouver de quoi manger. Elle nous avait indiqué la direction d'un magasin. Mais elle nous avait rappelées, alors que nous traversions la route nationale. « Asseyez-vous un instant. » Le restaurant, habitué à accueillir des groupes, sent le propre et le vide.

Les néons sont éteints. Il reste une lumière allumée à la cuisine et le discret crépitement d'une radio. La femme s'est absentée un long moment, puis a réapparu toute souriante dans son tablier rose, avec deux boîtes d'omelette et d'onigiri, triangles de riz enveloppés dans de l'algue. O-settai desu, et d'un geste ferme et chaleureux, elle retient mes mains qui cherchent mon porte-monnaie.

Le settai, précédé du préfixe de respect o, ne se refuse pas. C'est une offrande. Pas simplement un cadeau, mais un geste de générosité salutaire envers le pèlerin, un geste qui l'encourage, le nourrit, le soutient. Accepter un settai est un acte d'humilité, comme l'acte de mendier du moine bouddhiste. Donner un settai équivaut à donner à Kûkai, puisque le pèlerin l'incarne. Le bénéfice est réciproque. La pratique du settai, particulière à Shikoku, est ancrée dans les coutumes locales depuis des siècles. Le premier guide connu du pèlerinage, datant du XVIIe siècle, fait écho du don de sandales en paille, de riz et de nuitées. Mais si la générosité des îliens permettait aux plus pauvres d'effectuer le pèlerinage, il en incitait d'autres à profiter du statut privilégié du pèlerin. Les charlatans, comme les pieux, couraient le chemin des temples, ce paradis gracieux ! Les autorités durent parfois mettre un frein à

l'élan généreux de la population et les moines mendiants furent même expulsés dans les années 1870 pour éloigner les imposteurs et éviter l'écoulement des ressources de l'île. Aujourd'hui, la pratique du settai perdure, surtout envers les pèlerins marcheurs, honorés pour le temps qu'ils sacrifient, l'effort qu'ils endurent, et le souvenir des moines errants qu'ils perpétuent.

Anraku-ji, le sixième temple, est en liesse. Dans un joyeux affairement, des personnes très serviables, très gaies, très affables, invitent les pèlerins à s'asseoir à des tables ornées d'un bouquet de fleurs et leur offrent une soupe chaude aux haricots rouges, des légumes confits au vinaigre, de la petite friture caramélisée dans de la sauce soja, des kakis coupés en cube, des mochi recouverts de poudre de sésame et, pour le voyage, un petit sac contenant une mandarine, des bonbons et une serviette de bain aux motifs du temple. Nous prenons place aux côtés d'un jeune homme à vélo et de deux dames de Tôkyô. Le premier porte short de cycliste, T-shirt jaune, barbichette et bandana et vient de Chiba, au nord de Tôkyô.

Les secondes, précieuses, de tweed, de soie et d'or vêtues, lunettes pailletées et coiffures bombées, effectuent le pèlerinage en taxi. Une nonne remue tranquillement la soupe dans un immense chaudron.

Des femmes assises en seiza s'affairent à la préparation des mets.

Vues de dos, alignées sur la galerie en bois d'un pavillon, avec leurs tabliers et leurs foulards blancs en guise de crête, elles ressemblent à une volée d'oiseaux au plumage pêche, chanvre, ocre et beige, et aux ailes immaculées.

C'est un settai collectif offert par une association du département de Shiga, au nord-est de Kyôto, qui organise dans sa région des cérémonies pour célébrer le moine Kûkai, des pèlerinages en groupe, des visites à Kôya-san, et qui récolte des fonds ou des vivres pour les distribuer deux fois par an aux pèlerins dans ce temple d'Anraku avec lequel elle entretient une relation de soutien mutuel.

Présentes un peu partout au Japon, de telles associations créent un réseau de solidarité pour les pèlerins de Shikoku, qu'ils soient à pied, à deux-roues, en voiture ou en car.

Reçu encore sur le chemin du septième temple :

– des caramels dont l'emballage se mange (nous le comprenons après avoir usé nos ongles à tenter de le retirer, tout en continuant à marcher, et après qu'une mère de famille à bicyclette, voyant nos mines perplexes, s'arrête pour nous l'expliquer) ;

– des mochi, gâteaux de pâte de riz (nous nous apprêtions à les acheter dans une échoppe à mochi, mais ils nous ont été offerts en plus de mandarines) ;

– un foulard fleuri ;

– des kakis qui ajoutent des kilos à nos kilos (et qui sont un peu notre fuel, jaune et visqueux).

Vu sur le chemin du septième temple :

– des villages aux maisons petites et aux voitures grosses ;

– des branches filiformes et des fruits écarlates ;

– des rizières ;

– des paysannes papotant au bout d'un pont.

Entendu au septième temple, de la bouche d'un pèlerin surpris :

« Le bouddhisme, ce n'est pourtant pas votre culture. »

Et au huitième temple, un autre commentaire :

« Jamais les Japonais n'auraient pu penser à cela ! » L'homme qui parle ne nous parle pas directement. Il s'est adressé au jeune cycliste que nous avons rencontré ce matin à Anraku-ji et retrouvé au seuil du huitième temple. L'homme qui parle n'a qu'une dent. Il est maigre et se tient penché en arrière, les bras croisés dans la posture des gens pas très musclés, diminué encore par la carrure sportive du jeune cycliste. Il porte une casquette au motif militaire, un pantalon beige trop large et pas très propre, une impeccable blouse blanche de pèlerin. Ses lunettes gigantesques glissent sur son nez minuscule, si bien qu'il est obligé de regarder vers le bas pour voir vers le haut à travers ses lunettes, une manière de regard réfracté.

Ce à quoi les Japonais n'auraient pu penser, c'est à notre abri, que nous avons installé et façonné au pied de la porte de Kumadani-ji, la plus grande et la plus ancienne parmi les 88 portes des 88 temples.

Datant de 1688, elle s'élève, monumentale, en pleine nature, un peu à l'écart du huitième temple qu'elle annonce, gardée par deux statues rouges et déhanchées vêtues d'un pagne blanc. Nous

aurions souhaité passer la nuit sous leur protection, mais les employés du temple nous désignent une petite cabane dressée sur le parking, un tsuyado, refuge gratuit réservé aux pèlerins marcheurs. C'est l'archétype de la maison minimale : sur quatre pieds équarris, quatre parois de planches peintes en blanc, percées d'une fenêtre coulissante, chapeautées d'un toit en tôle, et mesurant au sol un tatami de large sur un et demi de long.

Trêve forcée, donc, à notre série de nuitées sous l’abri. Alors que nous nous glissons, déçues, par la porte étroite de la cabane, l’une des calligraphes du temple vient à nous avec une offrande de mandarines. Elle nous propose de nous conduire aux bains publics locaux, le Gosho onsen, connu dans la région pour ses sources chaudes, et de nous raccompagner jusqu’ici une fois nos ablutions terminées.

Dans les vapeurs du onsen, nous échafaudons un plan de conquête de la cabane par notre abri. De retour au temple, nous déployons tant bien que mal la vaste toile dans notre réduit et la montons en écran contre la fenêtre. En guise de rideaux de dentelle, une arabesque d’encre. C’est ainsi que nous prenons la résolution de faire de l’abri notre griffe sur chaque territoire nocturne, quand bien même un autre toit tenterait de s’interposer.

L’ange à une dent et l’ange érudit I

4 novembre

Une petite camionnette blanche stationne à l’entrée du parking.

Lorsque nous quittons le seuil de notre cabane, elle démarre lentement. Lorsque nous nous arrêtons pour ajuster les courroies du sac à dos, elle s’arrête. Lorsque nous traînons pour observer de plus près une maison, elle ralentit. Au croisement de deux ruelles dans les villages, elle nous attend, et lorsque nous nous rapprochons, elle indique de son clignotant la direction à prendre. Elle garde toujours une distance respectueuse. Les lampes rouges de ses feux semblent guetter notre arrivée comme deux yeux attentifs. Ce matin, cette mystérieuse camionnette est notre horizon, toujours là, jamais accessible, adaptant son rythme à celui de notre avancée.

À Hôrin-ji, neuvième temple, elle se laisse rattraper. Le chauffeur nous ignore, tout absorbé par sa prise de notes dans un cahier à spirale. Nous le reconnaissons soudain à sa casquette et à ses lunettes tombantes : l’homme à une dent ! Que nous veut-il ? Vite, nous disparaissons sous le portail pour accomplir nos prières.

Un grand côté de notre abri est déjà ourlé de calligraphies. C’est la femme du prêtre qui se met à l’œuvre pour entamer un nouveau côté avec un neuvième sceau. Son geste pourtant délicat produit un gros pâté, une ombre noire effrayante, baveuse, un ogre en colère.

Frustrée du résultat, la pauvre femme refuse les trois cents yens que coûtent habituellement les calligraphies.

Alors que nous quittons le bureau, nous trouvons l'homme à une dent accroupi devant un parterre, le dos un peu courbé. Il s'entretient avec un chrysanthème. L'homme-à-une-dent-qui-parle-avec-les-fleurs se relève lorsque nous le dépassons et regagne sa camionnette en évitant notre regard. Même ballet de synchronie fidèle entre une ombre blanche aux yeux rouges et deux marcheuses rouges à l'ombre blanche.

Pour atteindre le dixième temple, il faut traverser quelques villages charmants avec leurs ruelles sans trottoirs et leurs canalisations à ciel ouvert qui forment de petites douves le long des maisons. Les rez-de-chaussée aux devantures en bois sont abrités par des auvents de tuiles grises comme par des jupons, et les étages en tôle rouge, en panneaux de ciment ou crépis de blanc ont pour jupe un toit à deux pans. Sur des appentis bas, l'affichage des comités de quartier ; striant le ciel, des entrelacs de fils électriques.

L'œil gauche de la camionnette nous indique qu'il faut quitter la route et emprunter vers le nord un chemin de montagne ; il clignote, s'éteint, puis disparaît le long de la route. Au pied de cette montagne boisée se dresse la porte du dixième temple, accès solennel à une vertigineuse perspective de hauts cryptomerias et de marches en pierre. Il me faut appuyer tout mon poids sur chaque marche pour hisser mon fardeau vers la suivante, soumettre le rythme de mon corps à ce lent transfert de pesanteur d'une jambe à l'autre. La perspective se raccourcit, et nous atteignons un large palier flanqué d'un autel et d'un bassin d'eau.

« Connaissez-vous le sens du nom de ce temple ? » dit une voix blottie sous l'auvent de l'autel. Nous n'avions pas remarqué un homme âgé, assis là comme un sphinx, ses bras croisés appuyés sur son bâton de marche. « Passez-moi votre carnet. » Je lui tends mon cahier orange dans lequel je note mes impressions de voyage. Il y trace trois idéogrammes et à leur côté trois mots anglais : cut, cloth, temple. Kirihata-ji : le temple du Tissu Coupé. Il nous fait un clin d'œil et donne un petit coup de la tête comme pour dire « vous allez voir ». Il ajuste sa position, calant bien le cahier sur sa cuisse, et entame en larges lettres grises :

« Once upon a time…

« Il était une fois une jeune fille très belle qui habitait une petite hutte dans ces montagnes. Une froide nuit d'hiver, un pauvre vieillard frappa à sa porte. Il était en quête de vérité, et la jeune fille le nourrit

durant sept jours pendant qu'il pratiquait des exercices d'ascèse dans les montagnes. Le septième jour, l'homme lui demanda un morceau de tissu pour rapiécer ses guêtres. La jeune fille tissait des étoffes pour gagner sa vie, mais sans hésiter, elle découpa un morceau du tissu qu'elle était en train de fabriquer et le lui donna. Puis elle coupa un plus grand morceau pour lui faire un nouvel habit. Le vieil homme se transforma soudain en Kôbô Daishi.

Il voulut connaître l'histoire de la jeune fille. Elle était la fille d'un officier banni de la cour de Kyôto lors d'une révolte. Sa mère enceinte avait prié la divinité Kannon, bodhisattva de la compassion, pour qu'elle donne naissance à une fille, craignant que si son enfant était un fils, il ne fût tué. Son vœu se réalisa, et elle reçut un message de Kannon qui lui conseilla de fuir avec son enfant à Shikoku. Les parents de la jeune fille étaient morts depuis, mais la jeune fille était restée vivre dans leur hutte. Elle implora Kôbô Daishi de lui sculpter une statue de Kannon afin qu'elle puisse prier pour les âmes de ses parents. Ému de cette requête, Kôbô Daishi sculpta une Kannon aux mille mains. Quand il eut terminé, la jeune fille voulut qu'il l'ordonne nonne. Kôbô Daishi se préparait au rituel lorsque

descendit du ciel un gros nuage mauve et que résonna une musique céleste. À cet instant, la jeune fille atteignit l'état de Bouddha et se transforma en une image de Kannon. C'est pourquoi Kôbô Daishi monta au sommet de la montagne et fonda le temple du Tissu Coupé. »

L'homme nous tend le cahier orange. Nous recevons, émues, ses pages manuscrites comme la transmission d'un savoir ancestral.

« Je vous laisse monter jusqu'au temple. Moi, je prends la route.

Vous compterez les marches. Et avant cela, ne manquez pas de prier à cette source pour honorer vos parents défunts. »

Lorsque le vieil homme nous rejoint au temple, nous sommes encerclées par un troupeau de quinze pèlerins qui, à peine surgis de leur minicar, se sont mués en paparazzis. Chacun pose à nos côtés derrière l'abri arboré comme une bannière aux dix emblèmes, tandis que les quatorze autres (et le chauffeur) plient et déplient leurs petites jambes, tordent et redressent leurs petits bustes, se bousculent, s'excusent pour trouver le bon angle et nous fusillent de leurs objectifs.

« Combien de marches y avait-il ? Les avez-vous comptées ?

demande le vieil homme sans leur prêter la moindre attention et comme si se poursuivait sans interruption la conversation de tout à l'heure. Quatre-vingt-dix-neuf ! Savez-vous pourquoi ? Parce qu'il n'y en a pas cent ! On n'atteint jamais la perfection. En tout, vous avez gravi trois cent trente-trois marches. Regardez là-haut, au sommet de la pagode, il y a trois tuiles cassées. Trois, c'est une division de neuf. Et neuf, ce sont les neuf régions du ciel et du monde supérieur. »

Le groupe prend quelques dernières photos puis se dissipe dans un frou-frou blanc. Entre les pans de leurs tuniques qui se retroussent dans leur élan apparaît le dos d'une silhouette accroupie : l'ange à une dent est venu jusqu'ici.

« Que voyez-vous aux quatre coins du toit de la pagode ? poursuit notre guide improvisé. Des poissons, oui, bravo, formidable ! Et savez-vous à quoi ils servent ? À protéger la construction du feu, car là où il y a des poissons, il y a de l'eau. Cette grande pagode a une

base carrée, puis cinq étages ; ce sont les cinq éléments, terre, eau, feu, air et éther, ou les cinq planètes, ou les cinq sagesses exaltées qui constituent un être. Il faut que j'y aille. Je n'ai pas fini ma promenade. Retrouvons-nous, si vous le voulez bien, à 16 h 30, au temple suivant. Nous dînerons ensemble, avec ma femme. Je m'appelle Araki. Enchanté. »

Nous restons seules un moment avec notre ombre blanche, dans les jardins du temple enfin silencieux.

Pour la première fois, l'homme à une dent nous a adressé la parole : « Je vais moi aussi à Fujii-dera, je peux prendre vos sacs dans ma camionnette. » C'est donc le pas allégé que nous parcourons les dix kilomètres entre le dixième et le onzième temple.

D'étranges casques ambre, bleu roi ou noirs coiffent les maisons dans les villages de montagne. Ce sont les protections en tôle des toits de chaume ou de copeaux de bois. Plus bas, dans la plaine, nous traversons le fleuve Yoshino dans un paysage désolant d'après-typhon. Le lit morne et desséché du fleuve est jonché de déchets.

Les arbres rabougris qui surgissent du sol marécageux ont pour seules feuilles des sacs en plastique écorchés. Mais le site boisé du onzième temple, au pied des montagnes, est splendide. Les glycines qui bordent les allées doivent embaumer au printemps. Toute une dégringolade de dragons affolés s'accroche au toit du daishidô, et les poutres s'évaporent en volutes de nuages. Fujii-dera est l'un des deux temples

Zen du pèlerinage. Mais comme tous les autres, il comprend parmi ses pavillons un autel dédié à Kôbô Daishi. Le pèlerinage, bien que lié à l’école bouddhique Shingon, incorpore des temples appartenant à d’autres courants : le culte de Kûkai n’est nullement sectaire, et la croyance populaire attache plus d’importance au personnage qu’à la doctrine.

À 16 h 29, nous retrouvons le vieil homme, monsieur Araki, qui nous présente sa femme, Eiko. À 16 h 30, le temps d’embarquer nos bagages dans le coffre de la voiture, a lieu la rencontre insolite de nos deux anges gardiens du jour, l’homme érudit et l’homme à une dent. Sans croiser notre regard, ce dernier propose de nous retrouver le lendemain matin et d’emporter à nouveau nos bagages dans sa camionnette, car la montée est raide et dangereuse. À 16 h 32, j’ai voulu mettre notre bâton de pèlerin dans le coffre, mais monsieur Araki m’a arrêtée d’un geste vif. « C’est un digne personnage. Il faut le traiter avec respect. » Il l’a placé en position verticale, sur le siège arrière.

Nous avons fait plus ample connaissance en voiture, puis avec madame Araki dans les bains publics. Car ce trajet dans un paysage de dérive urbaine, annulant l’effort d’un jour de marche, nous mène précisément au même point que la veille au soir : au Gosho onsen !

Cela me rappelle une remarque de Nicolas Bouvier dans sa Chronique japonaise [5] : « Un Japonais peut à la rigueur commettre quelques escroqueries, traverser bien des vicissitudes et compter encore sur de l’indulgence, mais s’il ne va pas au bain tous les soirs, c’est un homme perdu. Encore plus l’étranger qui, depuis le Portugais et les Hollandais des premiers bateaux, a la réputation d’être un fameux malpropre qu’on suit sans peine à l’odeur. »

Si madame Araki était restée timide et effacée dans la voiture, elle devient expansive et bavarde dans les vapeurs de la piscine bouillante qui voilent et dévoilent notre nudité. Monsieur Araki a été professeur d’anglais, puis directeur de lycée. Il est retraité depuis dix ans, mais dirige une école privée de cours du soir. Madame Araki est bénévole dans une association amicale pour les étrangers vivant dans la ville de Yoshinogawa. Les Araki ont deux fils. Ils semblent vénérer l’aîné devenu professeur d’économie dans une prestigieuse université de Tôkyô. Il s’avère qu’il a fréquenté la même université que moi en Angleterre. Cette coïncidence suffira à sceller leur sympathie pour nous.

Rougeoyantes de propreté, nous sommes conduites au supermarché, puis au restaurant, puis dans la maison des Araki. Car nous avons bel et bien été détournées de notre projet ; nous ne dormirons pas à Fujii-dera, nous sommes invitées, settai oblige, chez les Araki. L'abri restera roulé.

Pour Aude, c'est la première incursion dans une maison traditionnelle japonaise. Le bâton de pèlerin a été placé dans le

tokonoma, cette alcôve dans la pièce principale où l'on expose une calligraphie précieuse ou un arrangement floral. Madame Araki, les bras chargés de fruits et de sucreries, rentre et sort par des cloisons à glissières très ornées. Monsieur Araki, les bras chargés de livres, rentre et sort par les cloisons à glissières du côté opposé.

Décidément sympathique et plein de malice, il nous taquine de devinettes, nous fait apprendre par cœur des haikus, et nous interroge sur l'apprentissage des mathématiques en France, car il écrit pour son petit-fils un manuel intitulé « Même les singes peuvent apprendre ».

Madame Araki est à nouveau silencieuse. Mais dans un intervalle entre deux tirades de son mari, elle se glisse à nos côtés, tenant une boîte nouée d'un ruban. Elle l'ouvre méticuleusement, sa voix basse se fait confidente : « C'est le manteau de pèlerin de mon beau-frère, mort l'an passé. Il avait rendu visite à chacun des 88 temples. »

Le manteau du pèlerin, comme son carnet ou son rouleau, peut être calligraphié à chaque temple ; le sceau des temples, preuve de mérite spirituel, est un passeport pour la Terre Pure bouddhiste.

Souvent, le manteau est placé dans le cercueil du pèlerin défunt pour l'aider dans son voyage vers l'au-delà et assurer son bonheur.

Shôsan-ji (temple 12)

5 novembre

Robe blanche, chapeau de paille, gants blancs, écharpe de soie rouge aux motifs floraux pour l'une, de coton bleu imprimé d'inscriptions pour l'autre, rosaire tenu dans la main gauche, clochette pendue au poignet, une sacoche de toile blanche pour contenir les livrets de prières, les bâtons d'encens, les pièces pour les offrandes, un étui à fuda : Noriko et Tomoko ont tout l'apparat des pèlerins, si ce n'est leurs chaussures de marche et leurs pantalons de couleur au lieu des traditionnelles jambières blanches et sandales de paille.

Noriko et Tomoko font route commune, le temps de la dure ascension vers le douzième temple. Les Araki nous ont remises entre leurs mains alors que nous les quittions au temple Fujii, et nous marchons toutes les quatre entre silence et conversation. Délicate comme un trait d'estampe, Tomoko, jeune femme de 26 ans au profil diaphane, parle d'une voix impalpable qui semble lui être absente. Elle est architecte, comme nous. Son travail a été dur, la vie d'agence sans répit, et elle s'est épuisée à la tâche. Elle a quitté son emploi pour effectuer le pèlerinage seule, à pied, cherchant un sens à ce qu'elle fait, ou une nouvelle direction. Noriko est plus solide.

C'est elle qui mène le peloton. Elle sait ce qu'elle fait. Elle nous arrête ici et là devant de petits autels, décrète qu'elle va prier, allume une bougie ou de l'encens et psalmodie une incantation.

Cette voix. Elle est envoûtante. Dense de sens. Comme un lent et majestueux filet de mercure, elle se fraie un passage limpide à travers le chaos de bambous qui nous entoure.

Et soudain, de cette bambouseraie aux verts tendres, crus, cendrés, surgit un escalier, et à son sommet une statue de bronze, et, l'abritant, un gigantesque et noble cèdre. Les rayons du soleil auréolent cet ensemble nimbé et imposant. La forêt drue s'emplit de mystère. Comme un peuple reliquaire, des pierres moussues s'immiscent dans le monde végétal : effigies de bouddhas, statuettes de Jizô [6] aux bavoirs frais et criards, stèles, bornes et tombes qui rappellent le danger des chemins d'autrefois.

Nous rencontrons parfois d'autres pèlerins qui partagent avec nous des nouvelles de leurs crampes. Et lorsque nous faisons halte pour déjeuner dans une cabane destinée aux marcheurs, les pieds sont déballés, libérés de tout un système de prothèses qui les panse : au Japon, la sécurité préventive descend jusqu'aux orteils.

Le chemin croise ici la route. La camionnette blanche nous attend.

Nous voulons partager l'encas préparé par madame Araki avec l'ange à une dent qui s'est assis à même le sol, un peu recroquevillé, au seuil de la cabane. Il susurre un mot de remerciement, saisit le

onigiri que nous lui tendons et pique dedans à petits coups rapides de sa dent unique.

Sonai, village montagnard entouré d'arbres à yuzu. Ce sont toujours les toits qui frappent en premier lieu, lorsque se laisse surprendre du haut d'un col un groupement d'habitations. Carapaces rousses, grises

ou bleues cannelées qui ne laissent rien présager de leurs façades et qui veillent jalousement chacune sur un petit lopin strié de choux ou de salades.

Et enfin Shôsan-ji, temple de la Montagne brûlée, douzième du pèlerinage, au sommet d'escaliers inégaux et fantomatiques. Son fondateur, En-l'Ascète, était un chaman shintoïste qui, comme beaucoup d'autres au VIIe siècle, voyait dans le Bouddha le maître des kami et adopta ainsi le bouddhisme. Il prêchait un bouddhisme populaire fort éloigné de celui des prêtres qui instruisaient la noblesse. Banni pour son trop grand succès, En-l'Ascète devint de ces saints hommes qui erraient dans la montagne, attirés par l'isolement de l'altitude. Le Shinto vénérait les monts sacrés depuis les vallées, le bouddhisme fit des sommets ses autels.

La fin d'après-midi est froide à cette altitude de huit cents mètres.

Tomoko et Noriko ont rejoint l'auberge pour pèlerins. Nos sacs sont posés contre un arbre dans la première cour du temple ; l'ange à une dent a disparu. Le jeune prêtre qui dessine la calligraphie nous indique une cabane en contrebas où nous devrons dormir, car le risque de feu interdit tout bivouac dans l'enceinte du temple. Nous avons la ferme intention de monter l'abri sur le terrain à côté de ce refuge, pour profiter du site splendide. Mais le sol est un bourbier dans lequel s'enfoncent nos bottes de marche, et nous nous rabattons sur la cabane, seule île de sécheresse. Sans réserves pour le dîner, affamées par la marche, nous remontons jusqu'au bureau du temple demander où nous pouvons nous procurer de quoi manger. Le jeune prêtre nous regarde et, d'un air amusé : « Vous trouverez par là des Calori-mate. » À chercher en vain dans ce site isolé l'auberge ou le magasin qui servirait ce mets nouveau de la cuisine japonaise, nous finissons par le trouver dans un jidôhanbaiki

le long de la route. Les jidôhanbaiki sont ces distributeurs de boissons chaudes ou froides qui parasitent le paysage japonais, polluent le jour par leur laideur, la nuit par leur lumière, le jour et la nuit par leur ronronnement constant, la planète par leurs canettes.

Ce distributeur-ci propose, parmi une large gamme de cafés avec ou sans lait, une boîte jaune aux lettres rouges et une boîte jaune aux lettres vertes : toutes deux affichent le produit « Calori-mate » qui tombe avec un ploc neutre et découragé de sa propre existence lorsque nous introduisons des pièces dans la machine. C'est un biscuit dense et sec, « ami des calories » comme l'indique son nom plus ou moins anglais, à haute valeur énergétique et faible teneur en graisses, qui se

décompose en une poudre farineuse au premier coup de molaire. La version verte contient des pépites de chocolat –

allégé, bien entendu.

Pour égayer la misère de ce repas pris à même le sol en terre de notre refuge, nous avons tapissé les murs de la cabane humide avec notre abri pour tout papier peint.

Le fuda d'or

6 novembre

Le ciel se réveille. La terre repose toujours. Plan par plan, le jour peint en camaïeu de gris un feuilleté de brumes. Perle, étain, argent, souris, tourterelle et plomb, le cerne d'un petit pic jusqu'alors invisible, les limbes de cols endormis. Une césure, et, en-deçà de ce monde cendré, des reliefs plus tangibles. Du vert nuit au vert nu, lentement, muet, leur éveil chromatique s'accomplit, et l'air s'emplit d'oiseaux.

Nous roulons bagage. Depuis Shôsan-ji, un sentier descend à travers bois, plonge dans ce dégradé de montagnes, revient à des altitudes domestiquées, coule à travers champs, ourle des terrasses de vergers. Les arbres sont lourds d'agrumes en ce début d'hiver.

Des greniers en lattis de bois, hauts et étroits, côtoient des fermes

basses et horizontales dont les toits si larges font l'effet des chevelures de personnes timides qui laissent tomber leur frange : soumis aux forces de la nature et masquant le regard. Des vieux travaillent aux champs. Ils ont aux pieds ces bottines souples, les tabi, qui séparent l'orteil des autres doigts de pied et qui font rage, aujourd'hui, à Paris, chez les jeunes « branchés ».

Nous n'avons rien de plus dans l'estomac qu'un Calori-mate et quelques fruits ramassés sur le chemin. Mais, comme dans les contes de fées, les settai arrivent au moment où les jambes commencent à chanceler et la tête à nous tourner. Dans un restaurant fermé, une femme nous sert une délicieuse soupe de udon au zeste de sudachi, cédrats à l'arôme subtil qui, les soirs d'hiver, servent aussi à parfumer l'eau du bain. Quelques pas plus loin, dans une échoppe à souvenirs, une vieille nous offre le thé. Elle note sur un calepin les questions qu'elle souhaite nous poser, comme si le dialogue avec des étrangères était facilité par l'écriture japonaise.

Bain de pieds dans une rivière turquoise, tandis qu'un vieil homme en

ratisse le lit, comme chaque jour, nous dit-il, pour aider à la maintenir propre. Cette journée est décidément sereine, au goût d'une flâneuse gentillesse, quelque peu détachée. Mélancolique, même, et Aude, sans savoir pourquoi, verse quelques larmes. Peut-être est-ce ce temps suspendu, et nos rencontres passagères avec des vieillesses ancrées dans la douce sagesse de leur résignation. Ou l'impression d'être contrôlées et guidées par quelque chose de lent et immuable dans le paysage.

Le chemin regagne une route de campagne. Nous apercevons soudain la camionnette de notre protecteur que nous pensions disparu. « Môsugu », lance-t-il simplement : « Tout droit ». Il nous indiquera encore un pont qu'il nous faut traverser et s'assurera que nous sommes bien arrivées au treizième temple, avant que sa camionnette blanche aux yeux rouges ne disparaisse de cette histoire.

Dainichi-ji, temple mutilé. Du côté gauche de la route, le temple bouddhique ; de l'autre, un sanctuaire Shinto. Autrefois, tous deux étaient unis dans un grand complexe au pied du château de Ichinomiya. En 1868, la révolution Meiji renversa le shogunat Tokugawa qui régissait le pays depuis 1600, restaura le pouvoir de l'empereur et décréta la séparation de ces deux religions qui faisaient si bon ménage. L'empereur était le droit descendant d'Amaterasu, déesse Shinto du soleil. Le bouddhisme gênait la splendeur de ses rayons. Les temples furent confisqués, brûlés, leurs cloches bâillonnées, les bouddhas massacrés. (Les blessures sont désormais pansées, non sans que l'Histoire eût pris sa revanche : lorsque, après la guerre, les Américains imposèrent au Japon la séparation entre la religion et l'État, le soutien du gouvernement aux sanctuaires Shinto dut cesser.)

Au Dainichi-ji, la statue de la divinité Kannon faillit perdre ses onze visages, mais le prêtre bouddhiste la sauva, et elle retrouva sa place dans le temple en dépit de la répression. Aujourd'hui, Dainichi-ji n'a plus de porte – elle est placée de l'autre côté de la route séparatrice, à l'entrée du sanctuaire Shinto. Dainichi-ji n'a plus de jardins étendus – ils enveloppent, de l'autre côté, sanctuaire et château.

Dainichi-ji n'a plus beaucoup de place, et c'est pour cela que le prêtre, soucieux aussi du froid, nous a invitées à dormir dans l'auberge de son temple.

De nombreux temples ont une hôtellerie pour les pèlerins, avec des chambres communes à tatamis. La plupart des pèlerins passent la nuit

dans des auberges, principale dépense de leur circuit, avec une préférence pour celles des temples, car elles donnent accès au sacré. Nous avons le privilège de recevoir cette nuitée en settai et d'occuper la salle de réception, avec son tokonoma. L'abri roulé dans son sac blanc y trône aux côtés d'une vasque précieuse.

Soudain s'ouvre en coulissant la paroi qui nous séparait de trois voix jacassantes. Trois têtes se glissent dans l'entrebâillement. À

l'unisson, en guise d'introduction : « Vous prendrez bien une mandarine ? » La plus âgée des trois femmes, que les autres appellent sensei, nous présente un morceau d'étoffe dorée de la taille d'un marque-page, brodée de l'effigie de Kûkai. C'est un fuda

spécial pour les pèlerins qui ont effectué plus de cent fois le pèlerinage de Shikoku. Les autres femmes ont elles aussi leurs marques de noblesse : un fuda rouge, un fuda argenté.

Les fuda sont la carte de visite du pèlerin. Autrefois plaquettes de bois que l'on clouait aux murs des temples, ils prennent aujourd'hui la forme d'une bande de papier ou de tissu. On y inscrit son nom, son adresse, la date du jour et un vœu. Ils sont déposés à chaque temple dans le tronc à offrandes ou donnés en remerciement d'un settai. Jusqu'au quatrième tour de l'île, le fuda est une simple bande de papier blanc imprimé du dessin de Kôbô Daishi en méditation [7].

Les couleurs évoluent ensuite selon le nombre de pèlerinages effectués par un même individu. Vert du cinquième au sixième, rouge du huitième au vingt-quatrième, argenté du vingt-cinquième au quarante-neuvième, et doré à partir du cinquantième ; à partir du centième tour, le pèlerin a droit à un fuda en tissu brodé d'or.

Les fuda, par leur code coloré, mesurent la force spirituelle du pèlerin ; ils possèdent aux yeux des habitants un pouvoir de talisman. Nous avons vu des villageois fouiller dans les boîtes à offrandes pour collectionner les fuda à haute valeur ajoutée. Il arrive même que des associations liées aux pèlerinages collectionnent des fuda trouvés dans les temples de Shikoku et les renvoient dans leur département à l'autre bout du Japon.

Une sorte de hiérarchie s'instaure dans le monde des pèlerins, qui vaut à la femme au fuda d'or d'être appelée sensei (« professeur ») et d'être traitée par ses deux compagnes avec un respect hyperbolique. Notre filet blanc artisanal menace un instant l'ordre établi : fuda de novices s'il en est, mais tellement inédit, il attire l'attention des deux pèlerines

aux fuda rouge et argenté. Soucieuses toutefois de maintenir leur statut de vétérans, elles réfrènent leur désir de nous questionner et s'en retournent écouter leur digne sensei au fuda d'or dans un nouvel épisode de sa saga des cent pèlerinages.

Plus blanc que blanc

7 novembre

De-ci, de-là une note profonde, au rythme des syllabes, tangue un chant monocorde. Ondes frémissantes de sons de cloche, encens qui envoûte, cascades d'anneaux dorés, recoins ambrés. La prière du matin est simple et harmonieuse, à l'image du prêtre qui la prononce, dont nous ne voyons de dos que la tunique orangée en posture parfaitement équilibrée. Mais nos trois voisines battent les temps à toute allure à l'aide de petites clochettes et pressent les prières communes.

Une courte prédication suit la cérémonie. Il me semble que le prêtre fait allusion à l'empressement, au besoin de prendre le temps de respirer, à la recherche du sens avant la quantité. C'est ce que j'ai cru comprendre, mais on comprend parfois ce que l'on veut !

Les temples ont chacun leur caractère bien particulier. Nous nous attardons au quatorzième, très paisible avec son sol en vagues de roche, situé dans un cadre lacustre. La jeune femme du prêtre n'a pas ses lunettes, et je me vois obligée d'expliquer en japonais le contenu de notre lettre. L'effet n'est pas trop catastrophique : charmante et confuse, elle met tout son zèle à reproduire sur l'abri la calligraphie du temple. Le quinzième, rectiligne, aux bâtiments ordonnés le long d'une allée sévère, aux employés réticents, trahit par son air dédaigneux ses origines institutionnelles de Kokubun-ji, l'un de ces temples fondés au VIIIe siècle par l'empereur dans chaque province du Japon. Le seizième, tout urbain, enchâssé dans la trame d'un quartier, a une porte étriquée au toit immense, qui force les visiteurs à entrer à la queue leu leu comme des pingouins au plumage blanc : c'est dimanche, et il y a foule, et les fidèles sont comme nous, peut-être, magnétisés par la grande beauté du visage du jeune prêtre !

Tout autour, c'est la plaine. Tout autour, il fait une chaleur accablante. Tout autour, quelle laideur. Sur les grandes routes que suit régulièrement le chemin du pèlerinage, le paysage est désolant.

Une succession plate et nue d'hypermarchés, de restaurants à

thèmes, de fast-food, de stations-service, de dépôts de meubles, de magasins de décoration, de pachinko (ces immenses salons où

s'alignent les machines à jeux d'argent dans un vacarme de musiques électroniques). La seule alternative architecturale est l'imitation kitsch ou le style hangar pour ces bâtiments posés sans relation ni entre eux, puisque chacun est un univers hermétique de consommation, ni avec le terrain, qui n'est de toute façon qu'un océan de bitume, ni avec le paysage de grandes aires de parking, de forêts de pylônes et d'enseignes criardes, irrigué par un fleuve de voitures et parcouru par un vent de bruit et d'indifférence.

En ce premier dimanche de notre pèlerinage, nous avons décrété pour rite dominical de faire la lessive et trouvons une laverie dans une petite bicoque au fond du parking d'un pachinko. Nos deux uniques tenues vestimentaires jetées dans le tambour d'une grosse machine, nous nous asseyons en sous-vêtements sur le banc de la laverie, mangeant chacune un sandwich acheté au supermarché, et priant pour qu'un joueur n'ait pas l'idée de venir ici blanchir son argent.

Dans ce moment de véritable expérience du dénuement, je repense à la tenue blanche des pèlerins. Cette notion de « mourir »

au monde, de se retirer de ses activités quotidiennes pour chercher à comprendre le sens de sa vie et de sa mort, de rompre un temps avec ses attaches sociales, comment peut-elle se réaliser dans cet environnement brutal ? Comment aspirer au détachement dans un contexte foisonnant de sollicitations ? Comment fuir le monde alors que l'on reste en plein dedans ? Qu'offre ce pèlerinage comme possibilité de contemplation, de retraite, d'isolement ? Le tambour tourne et les voitures passent…

Ido-ji (temple 17). La foule de fidèles s'est dissipée. L'abri s'est échoué contre un rocher, entre une lanterne de pierre et un cerisier en deuil d'hiver. De l'antre de cette vague pétrifiée nous entendons danser les carpes de l'étang et écoutons le son figé de la grande cloche. À cent mètres de là, la grande route bat son plein, dans un autre monde dont nous ne recevons aucun écho.

Paperson I

8 novembre

Se lever tout à l'aube dans un doux froid.

Contempler par l'ouverture en arc de l'abri cette première image du jour : une fine lune calligraphiée dans le ciel et deux ombres, l'ombre de la lanterne et l'ombre de l'arbre, étendues sur le socle de la grande cloche.

Déboucher dans la vaste cour du temple encore à peine éclairée où les bâtisses, dans leur torpeur, ont une certaine magnificence.

Ébrouer son sommeil comme ce gong qui résonne, un grelot de piécettes, le chant murmuré d'une vieille femme.

Du premier au dix-septième temple, le chemin de pèlerinage décrit un grand lasso, qui pénètre les terres. Si l'on suivait à vol d'oiseau un axe nord-sud franchissant le fleuve Yoshino, le dix-septième temple ne serait à guère plus de dix kilomètres du premier, alors que le pèlerin marcheur a déjà foulé près de cent kilomètres. Le chemin revient ensuite à Tokushima. Une semaine après avoir quitté cette ville pour rejoindre le premier temple, nous retrouvons donc ses palmiers, ses taxis jaunes, son animation sympathique, comme si tout était à recommencer et que ces huit jours n'avaient été qu'une répétition générale. Nous étions alors pleines de trépidation, inquiètes et excitées ; nous traversons maintenant la ville d'un pas rodé.

Si nous n'avions eu grand besoin de délestage, si nous n'avions déballé toute notre quincaillerie dans le grand hall de la poste centrale pour renvoyer quelques kilos vers l'Europe, si nous n'avions mis des heures à peser l'importance de telle brosse à cheveux, tel tube de crème, tel foulard, tel carnet de croquis, et tant de temps à surmonter le traumatisme de la dépossession, nous n'aurions pas rencontré Shinji. C'est Aude qui l'a aperçu alors que nous sortions allégées de la poste, et lui de la gare. Les passants ont vu s'immobiliser à quelques mètres l'un de l'autre une Occidentale et un Japonais, la première laissant échapper un cri de surprise, le second

répondant par des yeux débridés, et une main qui saisit son bob de crainte que la surprise ne le décoiffe, les deux figés un instant dans ces poses. Lorsque je compris enfin ce qui survenait, les passants s'étaient remis à passer, et Aude et Shinji se serraient la main.

Comme les cartes postales que nous lui envoyons chaque jour arrivent avec un temps de décalage, Shinji n'avait pas imaginé nous trouver si loin déjà dans le parcours. Il s'apprêtait donc à suivre le chemin dans le sens inverse jusqu'à nous rencontrer pour nous apporter une version améliorée de la lettre expliquant aux prêtres notre démarche. Il est sans doute rassuré par nos mines hâlées, car il nous quitte après le déjeuner, avec l'intention d'atteindre en deux jours le douzième temple et d'ajouter ainsi une étape à son propre pèlerinage.

L'heure avancée nous oblige à prendre un bus pour Onzan-ji, le dix-huitième temple, isolé dans le calme d'une colline de pins. Une

passagère nous donne en settai une généreuse offrande monétaire, ignorant que nous commettons une entorse à l'éthique de la marche en profitant ainsi de la facilité d'un moteur. Sans doute serons-nous punies au dix-neuvième temple : Tatsue-ji est considéré comme un sekisho, une porte spirituelle que le pèlerin ne peut franchir que s'il est honnête et fidèle dans ses intentions, un peu à la manière des péages ou postes de contrôle qui existaient jusqu'au XIXe siècle à la frontière séparant chaque province, où les pèlerins devaient montrer leurs permis de voyage avant de poursuivre leur chemin. Il y avait, selon la tradition du pèlerinage, une barrière spirituelle dans chacun des quatre pays de Shikoku : aux dix-neuvième, vingt-septième, soixantième et soixante-sixième temples. L'histoire raconte qu'Okyô la geisha, accusée du meurtre de l'un de ses amants, s'enfuit à Shikoku avec son complice de crime pour échapper à la justice.

Lorsqu'ils parvinrent au sekisho Tatsue-ji, tous deux vêtus en pèlerins, les cheveux d'Okyô se prirent dans la corde de la cloche du temple. Elle dut couper toute sa crinière pour s'en libérer. Elle comprit alors qu'elle ne pourrait échapper à sa faute et confessa son crime. Sa tête rasée lui parut être un signe, et elle se voua à la vie religieuse en se faisant nonne.

Aude et moi avons gardé tous nos cheveux, mais nous avons rejeté par précaution la tentation d'installer l'abri en dessous de la grande cloche. Il serait splendide pourtant de dormir dans les résonances d'un dôme de fonte sonore. Nous nous glissons plutôt sous l'escalier en béton menant à la galerie du hondô comme des SDF furtives et vulnérables.

Tatsue-ji est le cœur vert et ouvert d'un quartier de petites boutiques et de maisons à deux étages serrées le long des ruelles de Komatsushima. Lorsque vient le crépuscule, après la fermeture du bureau du temple et le départ des pèlerins, l'activité du jour se sédimente sous la pression d'un calme qui descend des cimes, emplit les allées, s'insinue entre les pierres du jardin, se niche sous les racines cambrées, apaise les épines des pins, enduit le bois des parois, pénètre les autels et instaure progressivement une intimité tout en sourdine. Sur la scène assoupie de ce théâtre se jouent alors des saynètes de la vie locale. Un homme accroupi à l'entrée du temple exhale dans la fumée de sa cigarette la fatigue du jour. Des écolières en uniforme prennent pour un temps le silence en otage.

Toutes gazouillantes après leur succès à un match de volley, elles se réunissent en cercle, échangent quelques formules qui nouent leur unité, vont chacune à leur tour frapper le gong de l'autel, déposer une

piécette et se recueillir, puis se dispersent pleines d'optimisme en se souhaitant de bons rêves de victoire. Un vieil homme en survêtement et sa fille franchissent le seuil du temple et se tiennent immobiles dans l'allée face tournée vers le ciel. Chaque soir, ils viennent voir se coucher le soleil, et la lune prendre possession de la nuit.

Derniers bavardages, dernière pensée, dernière prière, première prière, première pensée, premiers bavardages : dans ce quartier au cœur sacré, c'est au temple que se couche et que se lève le jour. Les premiers tintements d'offrandes sonnent déjà. Lorsque nous émergeons de sous les marches du hondô, le vieil homme d'hier se tient immobile dans l'allée en regardant pâlir la lune et le soleil reprendre possession du jour. Il a troqué son survêtement bleu soir contre un survêtement au motif militaire super cool, porte un cache-bouche et des gants blancs. Il repart plein d'aube dans le visage,

collant contre son oreille une petite radio qu'il écoute chaque matin au retour du temple. Une dame aux cheveux gris tirés en chignon, portant une blouse de travail mauve aux fleurs roses et brunes, nous offre une bourse brodée comme elle le fait chaque matin aux premiers pèlerins rencontrés. Une femme un peu grasse, les cheveux courts, vient à nous en sanglotant. « Mon fils, 24 ans, mort, prière à l'église, regardez. » Elle tire sur une croix pendue à son cou. Elle crie

« Sayonara, Sayonara 8 » en faisant de grands gestes des bras. Elle arrose d'eau les pieds de Kôbô Daishi, elle monte les marches jusqu'au hondô, prie haut et fort, passe d'autel en autel en battant des pieds la galerie de bois, revient à nous. « Mon fils, 24 ans, mort, prière à l'église, regardez. » Elle nous suit alors que nous quittons le temple. Elle raconte à nouveau ses fragments d'histoire. « Stop ! »

Elle prend nos mains dans les siennes et souffle dessus parce que nous n'avons pas de gants. Puis elle chante en sautillant des airs favoris de dessins animés. C'est ainsi qu'elle s'éloigne dans la perspective de la rue principale du quartier, devient petit point dansant, et disparaît à l'angle de la rivière.

Kentarô

9 novembre

Ayant franchi un pont rouge, nous entrons en pays agricole partout étiqueté du sigle vert et blanc de JA (Japan Agriculture 9),

puis pénétrons dans de doux vergers de mandarines au pied des montagnes. Sur une route plus passante, une femme en scooter nous

hèle, retire son casque et nous donne en settai une pochette à mouchoirs cousue de ses propres mains. C'est la 4 600e qu'elle offre en échange d'un fuda.

Le vingtième temple compte, comme le douzième et les quarante-cinquième et soixante-et-onzième à venir, parmi les quatre « temples dangereux » du pèlerinage, nommés nansho à cause des conditions de marche périlleuses, autrefois, sur les chemins qui conduisaient

aux lieux sacrés les plus isolés et les plus élevés. Aujourd'hui, un téléphérique élimine ces risques. Mais pour qui tente l'ascension à pied équipé d'un abri, il convient de concentrer son équilibre sur la ligne d'intersection entre la colonne vertébrale et la tangente du cylindre du sac, d'imaginer dans cet axe un courant d'énergie, de braquer son attention sur un point entre les yeux, de s'inventer une phrase (un vers, une résolution, une table de multiplication, quelques notes chantées, une question philosophique, une formule alchimique, la conjugaison d'un verbe japonais, un non-sens), puis de se la répéter en boucle. L'avancée devient alors automatique, mécanique, et la perception peut divaguer vers le paysage environnant. De loin, les bosquets d'agrumes ressemblent à une tapisserie de ronds orange sur fond vert. Les cèdres se referment sur le sentier, n'accordant des échappées qu'occasionnelles sur le panorama plissé des montagnes. Le chemin est d'abord une succession infinie de rondins tachetés de soleil puis un noble dallage de larges pierres plates indiquant l'approche de la porte du temple.

Le jeune bonze du vingtième temple, Kakurin-ji, inaugure d'une calligraphie encombrée et broussailleuse le troisième côté de l'abri. Il nous prend en photo avec son téléphone portable où il stocke aussi le portrait d'une femme spirituelle indienne dont il aime l'enseignement. Nous dégringolons sur le tard un sentier de forêt sombre et délabré. Dans le village au fond de la vallée, il y a pour terrains de nuitée possibles la cour morne d'une école à l'abandon ou un kiosque en bois au bord de la route. Un homme et une femme témoins de notre hésitation nous assurent qu'il n'y a aucun danger à s'installer sur l'un comme sur l'autre, et nous déposons nos bagages sous le kiosque. L'homme revient peu après avec deux enfants, gages d'honnêteté, et propose que l'on vienne chez lui prendre un bain et dîner.

Les pieds sous une table chauffante, nous attendons dans un minuscule salon encombré de couvertures au crochet, de dentelles et d'un piano. Kentarô, le garçon de 5 ans, et Yoshimo, sa petite sœur de 18 mois, s'approchent timidement puis trouvent amusant de jouer avec nous. À notre grande surprise, nous sommes envoyées

au bain avec Kentarô. Nous le savonnons, l'astiquons, le rinçons avant de le plonger, masque de grenouille sur le nez, tube respiratoire à la bouche, bateau à la main, dans la baignoire familiale, le o-furo dont une même eau sert à toute la famille pour se tremper et se détendre après s'être lavé à l'aide de larges louches, assis sur de petits tabourets, aux robinets bas coulant directement sur le sol de la salle de bains. Une connivence sans pudeur est ainsi scellée entre le petit garçon et nous.

Quatre générations vont et viennent à leurs occupations, passant d'une pièce à l'autre dans un doux froissement de bois glissant sur du bois. Décorées d'un paysage de mer et de rochers peint à l'encre de Chine, les portes coulissantes donnent, chaque fois qu'elles s'ouvrent, l'impression que les eaux s'écartent pour permettre le passage. L'homme que nous avons rencontré est l'oncle apiculteur de Kentarô. La mère et la grand-mère arrivent plus tard, de retour de l'école où elles enseignent toutes les deux. Le père absent est enseignant dans une université de Tôkyô. Une nouvelle porte s'écarte et l'arrière-grand-mère, pour faire notre connaissance, sort de ses quartiers de malade en chaise roulante, poussée par l'arrière-grand-père. C'est elle, l'aînée de la maison, qui nous invite à rester dormir là.

Un repas de riz au curry se prépare spontanément – lorsque l'on est huit au quotidien, on peut facilement être dix ! L'arrière-grand-père m'égare dans ses récits de guerre, Kentarô frétille, la mère apporte une mappemonde pour situer la France, l'oncle nous verse des cuillerées de miel. Nous sommes gênées d'être l'objet de tant de gentillesse.

Nous installons nos sacs de couchage sur les tatamis du salon.

Kentarô nous imite désormais au geste près. Il veut jouer au globe-trotter, dormir à nos côtés et avoir comme nous un ne-bukuro (« sac à dormir »). Sa grand-mère façonne avec une couverture une manière de sac. Enfilé dans le duvet de sa couverture rose, Kentarô contemple, rêveur, la mappemonde renversée, tandis que sa boulotte de petite sœur en pyjama de vichy, debout entre les eaux écartées des portes, converse avec un casse-noisettes.

L'ange chien

10 novembre

Le chien nous a rejointes peu après Tairyû-ji, le vingt et unième temple. Le chemin avait été splendide malgré un ciel voilé, la montée rude et belle. Le silence balayait un théâtre d'ombres ondoyantes. Ce

phénomène étrange m'est apparu alors : les montagnes en forme de tétons, au rythme étroit et compact, se dressent immobiles tant que l'on marche, mais lorsqu'on s'arrête, leurs pentes convergent vers un point de fuite en une rapide glissade.

Depuis le temple, un téléphérique facilite la descente à la plaine, mais nous avons préféré le chemin de montagne ondulant à travers une bambouseraie féerique, forêt de serpents figés en une verticale chorégraphie.

Comme l'ange à une dent, le chien nous a indiqué le chemin en gardant une certaine distance. Des coteaux à la plaine, à travers un paysage rude et délabré, dans la forêt encore, il nous précédait et nous attendait, disparaissait entre les talus puis revenait nous assister.

« Ce chien est célèbre, nous a expliqué le lendemain un autre pèlerin. Sans exception, il est au rendez-vous des pèlerins qui passent à pied, et les escorte de Tairyû-ji à Byôdô-ji. Un jour, la télé nationale a voulu faire un reportage sur lui. Ils ont transféré toute une équipe et tout leur équipement au lieu où il apparaît le plus fréquemment, mais pour la seule et unique fois, le chien n'est pas venu. »

C'est un peu pour rire que nous l'avons nommé Kôbô. Mais notre amusement cache un soupçon de superstition. Nous entrons malgré nous dans le cadre de pensée forgé par la tradition du pèlerinage et matérialisé par ce parcours. Les protecteurs que nous rencontrons sur notre passage commencent à ressembler à des serviteurs sacrés.

Leurs actes sont individuels, spontanés, mais, pris dans leur

enchaînement, ne seraient-ils pas les maillons d'une chaîne orchestrée en un relais de fidélité ?

Le chien nous a conduites jusqu'au vingt-deuxième temple, enchâssé entre route et falaise, dans un étrange paysage industriel et désert. De l'autre côté de la rivière, il y a des fabriques et la petite ville d'Aratano, crispée et sans regard.

En cette dixième nuit, la couche imperméable de notre toile est à l'extérieur, les calligraphies à l'intérieur : l'abri a la vie retournée par la menace d'un orage. Le vent prend une voix tantôt stridente, tantôt creuse ; il devient la voix des arbres, la voix des cloches, la voix des joints rouillés, la voix des panneaux qui tombent, la voix de la pluie. Il s'annonce d'un point lointain, approche en crescendo, prend de côté l'abri puis l'embrasse violemment dans un élan fougueux. Les calligraphies s'agitent comme des insectes torturés.

Ce ressac et le tapotement de la pluie brouillent le temps, s’y substituent, le dominent de leur irrégularité capricieuse et forcenée.

Nous sommes une bulle laiteuse dans un déchaînement gris-noir, au sec et seules dans un microcosme muet, hors vue, hors temps : une arche de Noé.

Une accalmie se fait à 5 h 30, et nous sortons de notre refuge. Le temple luit, l’aube est délavée, le ciel feint l’innocence. L’abri a résisté, les calligraphies sont sauvées. Kôbô dort dans la boue au pied de notre île blanche et nous bénissons sa protection canine.

Pluie I

11 novembre

Ce n’est qu’une courte trêve : la pluie reprend de plus belle. Nous pourrions marcher dans ce déluge, mais l’abri est humide ; si nous le rangeons ainsi, l’encre des calligraphies se dissoudra. Notre peau de fortune devient précieuse, avec ses vingt-deux ornements. Nous ne pouvons l’étendre, car il n’y a d’autre endroit sec dans tout le temple qu’une bande étroite sous l’auvent d’un cabanon. Nous y alignons

toutes nos possessions et restons debout contre la paroi de bois et de chaux, derrière le rideau d’eau comme derrière une cascade.

Une heure, deux heures, trois heures à attendre. Kôbô, impassible, reste à nos côtés. À deux reprises, Aude, puis moi, avons couru jusqu’à la ville pour chercher quelques victuailles. Nous sommes revenues délavées. L’humidité est partout, elle détrempe la parole, la pensée, le silence.

Quatre heures à attendre et à grelotter. Derrière notre porte blindée d’eau, pile en face de notre regard brouillé par les flots, la calligraphe qui avait hier exaucé nos requêtes est chaudement assise derrière son bureau. Elle feuillette des revues, téléphone, grignote.

Un petit poêle envoie une lueur rouge qui nous nargue comme une flamme d’espoir. Mais la dame ne fait aucun geste à notre égard.

Nous restons dans ce face-à-face ridicule comme si l’allée détrempée qui nous sépare était un fleuve que l’empathie ne pouvait franchir.

Au bout de la cinquième heure, nous n’en pouvons plus. Nous profitons d’une brève accalmie pour rouler tant bien que mal l’abri et endosser nos bagages. Nous remercions Kôbô et lançons un sourire

caustique à la calligraphe qui ne s'émeut pas plus de notre départ que de notre présence.

Kenji, un pèlerin en gros 4 × 4 qu'il a aménagé pour pouvoir y dormir et cuisiner, nous prend en charge sur le chemin. Nous dégoulinons sur les sièges impeccablement propres, nos grosses bottes de marche souillent le sol, nos bagages se retrouvent sur son matelas, mais Kenji semble ravi de la rencontre. Au cours de cette brève traversée des eaux en voiture, il nous raconte la raison de son pèlerinage. Sa femme est morte il y a cinq ans, lui-même a été hospitalisé en août dernier, et en septembre, sa mère est décédée.

Pour éviter de sombrer dans la tristesse, il s'en est allé voyager. Sur le tableau de bord de sa voiture est posée la photo d'une jeune femme. Kenji la saisit et l'enveloppe dans un linge lorsque nous arrivons au Yakuô-ji, vingt-troisième temple et dernier du département de Tokushima.

Yakuô-ji est un yakuyoke, un temple dédié à la protection contre le mauvais sort des yakudoshi. Selon la croyance au Japon, la malchance frappe les hommes à 42 ans, les femmes à 33 ans, et

hommes et femmes à 61 ans. Les personnes parvenues à ces âges se protègent en rendant visite aussi bien aux sanctuaires Shinto qu'aux temples bouddhiques qu'elles font prospérer à coups d'offrandes. À l'âge de 42 ans, Kôbô Daishi lui-même aurait prié au temple de Yakuô-ji, pour éloigner le mauvais sort. De ce fait, le temple est devenu le plus fameux des yakuyoke. Au-delà de la grande porte d'entrée démarrent côte à côte deux volées de marches, l'une de trente-trois marches et l'autre de quarante-deux.

Les femmes doivent emprunter la première, les hommes la seconde.

À chaque marche, les personnes ayant atteint les âges mauvais posent une pièce de un ou dix yens avant de la gravir. Le sutra de la divinité principale du temple, Yakushi Nyorai, est gravé sous les marches et assurera la protection des pèlerins.

« D'un point de vue rationnel, ça n'a aucun sens, n'est-ce pas ?

rigole Kenji. Mais la force de cette pratique vient de ce que les gens l'exercent avec enthousiasme et conviction. C'est comme vous. Vous vivez dans l'abri que vous avez fabriqué, vous avez l'intention de faire tout le circuit à pied et d'aller ensuite jusqu'à Kôya-san où est enterré le Daishi. Votre persistance et votre volonté m'ont ému. Cela donne du sens aux choses. Je vous remercie d'avoir éveillé en moi ce sentiment.

»

Nous sommes arrivés tout en haut des marches à l'autel principal.

Kenji y pose la photo de sa femme, se recueille, mais n'exécute pas la routine habituelle de prières. Il reprend la photo, l'enveloppe dans le linge et nous quitte hâtivement, l'air troublé.

La pluie n'a pas cessé. Je rêve de passer la nuit au pied de la pagode tout en haut de ce temple à échelons. Mais nous optons pour le confort d'une nuit au sec, dans la grande auberge sans charme qui jouxte le temple. Une foule de pèlerins encombre le hall d'entrée bordé d'étagères où l'on dépose ses chaussures. Nous pénétrons l'univers des pèlerinages organisés en autocar. Dans les chambres-dortoirs qui, le jour, ne contiennent qu'une table basse avec une Thermos de thé vert et des petits gâteaux, peuvent s'aligner jusqu'à dix futons, stockés dans de grands placards à portes coulissantes. Les pèlerins les déploient dans une cacophonie

de voix affairées puis envahissent les couloirs pour se diriger vers les bains ou vers le réfectoire en traînant rapidement les pieds dans leurs chaussons d'institution en cuir vert. Ils ont quitté leurs tuniques blanches et portent les kimonos fournis par l'hôtel. Cela donne une image de grande cohérence lorsque tous sont assis à table, portant le même motif géométrique blanc et bleu. La salle de repas est bruyante. Les guides font mille et une recommandations à leur groupe pour le lendemain. Les pèlerins les répètent à leurs voisins au cas où ils auraient mal compris. La prière collective du matin est annoncée à 6 heures, dans la salle de prière du temple, en haut des escaliers, le départ de l'autocar à 7 heures.

Nous avons une immense chambre à nous toutes seules. Nous y sommes confinées, car nos deux et uniques tenues vestimentaires sont dans la machine à laver. L'abri que nous avons déroulé pour qu'il sèche occupe le centre de la pièce. Il pleut dehors, mais j'aimerais y être. Je ressens sourdre en moi une déception que je voudrais laver sous la pluie, sous la beauté de l'abri, sous la liberté d'une nuit à la belle ou mauvaise étoile. Nous faisons trop de concessions au confort. Notre chemin est parasité par la facilité, l'assistance, le renfort, le soutien. Il n'offre pas les conditions de dénuement auxquelles j'aspirais, ne répond pas à mon besoin de délestage. L'abri devait être notre robe de simplicité : nous l'avons revêtue six nuits sur onze seulement. La marche devait être le métronome de notre concentration : elle est scandée de distractions.

Les temples devaient être des points d'orgue de contemplation : ils sont des concerts d'incantations. Je souffre d'un trop-plein d'événements, d'un agenda touffu qui vire à l'anecdotique et résiste au mystique. Le pèlerinage ne se plie pas à la vision que j'en avais, il résiste à ma volonté ! J'ai l'impression d'être dans un script déjà écrit qui diffracte mes intentions et me rend spectatrice de mon impuissance. L'erreur est de chercher à Shikoku un Himalaya sublime, l'inspiration des cimes, la transcendance de la solitude, d'y projeter la nostalgie d'autres voyages. Me suis-je trompée de destination ou d'intention ?

12 novembre

La mer.

L'avantage d'une vie nomade, c'est que les déceptions y sont aussi éphémères que le souvenir d'une étape, plus légères, parfois, que le souci de l'immédiat, et plus volatiles que l'enchantement.

À l'aube, l'eau rose lèche la traîne de notre robe blanche, soupirante.

Tosa

La Route 55 a relié les jours suivants comme un fil ténu entre ciel et mer. Largeur et vide après les chemins étroits de montagne, les villages compacts et les plaines encombrées. De cap en cap, de baie en baie, la route suit les contours de la côte, presque déserte en ce début d'hiver. Le calme est amplifié, parce que l'on s'attend à du bruit. Parfois, le raccourci d'un tunnel canalise notre regard et nos pas vers l'obscur espoir d'en sortir. Parfois, des voitures passent ; leur course linéaire semble transpercer le flot ondulant des vagues, leur vitesse happer le temps. Des panneaux bleus impriment tous les kilomètres le chiffre 55 dans le ciel bleu. À la vitesse de la marche, nous préférons nous attacher à cette constante qu'aux chiffres des distances qui décroissent si lentement : Muroto, 68, Muroto, 67, Muroto, 66…

Les constructions sont rares car la côte est peu sollicitée pour ses plaisirs balnéaires. Quelques zones de baignades et de surf sont clairement délimitées par des aménagements soignés – une promenade plantée de jardins, des douches qui nous tiennent lieu de salle de bains, des points d'information aux colonnades kitsch coiffées de coupoles – mais la mer au Japon est complice des typhons, des raz de marée, des tremblements de terre, et l'on se protège plus volontiers derrière d'immenses digues de béton que l'on ne se jette à l'eau. Les maisons lui tournent le dos, les villages de pêcheurs se font humbles.

À tribord donc, quelques événements dans le paysage, à bâbord, toujours la mer. Et nous, sur la Route 55.

Lynn

13 novembre

L'abri se déplace comme un fanion blanc le long de ce tracé. C'est ainsi que Lynn nous a repérées. Elle errait en voiture sur la Route 55, et elle a aperçu à plusieurs reprises notre signal blanc. Elle nous a accostées – « Vous parlez anglais ? » –, son regard masqué par des lunettes de soleil, alors que nous faisions une pause devant une station-service. « Je suis désolée d'être si indiscrète, et vous n'êtes pas obligées de me répondre, mais je me suis demandé ce que vous portiez sur le dos. »

Elle a un accent américain et les yeux en amande. Nous lui expliquons notre voyage – elle ignorait jusqu'alors l'existence du pèlerinage de Shikoku. Lorsque nous lui demandons à notre tour ce qui l'amène dans ces contrées, elle recale nerveusement ses lunettes de soleil sur son nez.

« Nous nous promenions en voiture. Nous habitons chez ma grand-mère, à Ikumi, non loin d'ici. Je ne voudrais pas vous détourner de votre chemin, et je suis bien importune, mais au cas où vous passiez par là ce soir, demandez la maison Takemoto. Tout le monde la connaît. »

Elle redémarre, et nous apercevons alors un enfant blond endormi sur le siège arrière de la voiture. Elle dit avec une profonde tristesse : « Ce fut un grand plaisir de parler un peu avec des adultes. »

Nous arrivons de nuit devant une clôture, un chien méfiant et un blaireau en plâtre de taille humaine, gardiens d'une maison en fausse brique et d'une grande pelouse bordée de parterres, bien différente des habituels jardins japonais, touffus et resserrés. Lynn est devant les fourneaux « au cas où vous viendriez ». Nous préparons avec elle une pizza aux algues et aux fruits de mer tandis que Kai, son petit garçon, joue au pirate autour de la grande table qui réunit cuisine et salon. La maison est nettement occidentale : meubles de style rustique, fauteuils cossus, bibliothèques lourdes de

livres anglais, sapin de Noël en attente des fêtes. Lynn est ce que les Japonais appellent hâfu-hâfu, de l'anglais half, « demi ». Née d'une mère américaine et d'un père japonais, elle a grandi entre Ôsaka et le village de ses grands-parents où nous nous trouvons. Elle est partie

aux États-Unis étudier la sociologie, s'est retrouvée à travailler en Chine, puis au Canada, où elle rencontra le père de Kai. Une pénible histoire de divorce l'a poussée à revenir vers le Japon. « Je ne sais pas ce que je suis venue chercher d'autre qu'un refuge. Je me sens seule ici. J'ai l'impression que les voisins m'observent sans cesse. Je suis différente, bizarre, à leurs yeux. Le village doit jaser à notre propos. »

Kai enfonce de force dans la gueule du chien des bonbons acidulés dont il a déjà avalé un demi-paquet.

« Je n'ose pas me promener dans le village. Je prends la voiture comme aujourd'hui et sors loin d'ici. »

Nous sommes à table et dégustons avec un appétit de vagabondes la pizza croustillante et chaude. Kai, petit bout de chou de deux ans et demi, cheveux d'or et yeux bridés, boit de la bière dans une canette.

« Kai veut dire “mer” en japonais. Je l'ai appelé ainsi pour éveiller la part de féminin en lui. »

Kai prend une deuxième gorgée de bière et renverse la canette sur le chien. Une voix craquelée appelle.

« Venez, je vais vous présenter à ma grand-mère. »

La grand-mère de Lynn, aveugle et presque sourde, est tout émue d'apprendre que nous effectuons le pèlerinage de Shikoku. Elle prie Lynn d'aller lui chercher sa petite bourse en tissu fleuri. Elle nous confie trois billets de mille yens à déposer au prochain temple. « Un pour Lynn, un pour Kai et un pour moi. Cela fait des années que je n'ai pas pu m'y rendre pour prier. »

Dans le salon, nous regardons avec Kai Winnie l'Ourson en japonais, avant de façonner l'abri sur la terrasse, de l'autre côté de la baie vitrée, au pied du sapin de Noël illuminé.

Arrêt sur image : Lynn, debout dans le jardin, souriante et charmante, un mouvement de hanche marquant sa pose d'une

légère oblique. De sa main gauche, elle tire nonchalamment vers elle son chien en laisse. Sa main droite, index soulevé en gracile point d'interrogation, repose sur la tête de Kai comme sur une colonne incertaine. Kai est plongé dans le goût de ses bonbons orange qu'il extrait d'un sachet en plastique, ses jambes écartées et plantées dans l'herbe exprimant la confiance conquérante des petits enfants.

Le chien et Kai fixent chacun un point dans une direction opposée, au-delà du cadre de la photo. On a l'impression qu'ils pourraient se dérober en un glissement, inconscients des mains de Lynn qui les retiennent, possessives et aimantes, mais tellement suspendues que Lynn elle-même percevrait comme rien de plus qu'un léger souffle le mouvement de leur disparition et resterait arrêtée ainsi, dans cette pose légèrement oblique, souriante et charmante.

Le lendemain matin, Lynn et Kai nous accompagnent jusqu'à la mer. Kai a enfoncé son bonnet bleu à visière jusqu'au nez et mange des chips tout en me tenant par la main. La rue principale du village est flanquée de basses maisons de marchands aux devantures en lattis de bois, un droit chemin vers l'océan. Nous avançons doucement, au pas du petit garçon : une étrange procession comme le cortège solennel et vacillant de parias auxquels on aurait soudain accordé la tolérance, goûtant un sentiment nouveau de légitimité après tant d'ostracisme. Les voisins nous regardent passer, les yeux rivés sur l'abri qui attire à lui tous les soupçons de bizarrerie.

Kûkai

14 novembre

Ciel gris mer grise.

Ciel noir mer noire.

Ciel bleu mer bleue.

Seul séparateur, l'horizon, un filet sombre, une fine fente nacrée qui irise air et eau, une absence.

Ciel-mer se dit kû-kai en japonais. Kûkai adopta ces deux syllabes pour nom alors qu'il méditait dans l'une des grottes du cap Muroto, seuil symbolique de son parcours. Face à l'infiniment large et l'infiniment profond, il connut soudain la transfiguration. « L'étoile lumineuse m'apparut et me prodigua sa clarté », écrivit-il ; ou, plus joliment : « J'ai avalé l'étoile du matin », si l'on traduit littéralement du japonais sa vision de Vénus, manifestation de la divinité Kokuzô.

« Dès lors, je me mis à mépriser la notoriété et la richesse et à désirer une vie au sein de la nature. Lorsque je voyais des articles de luxe, des fourrures légères, des chevaux bien nourris, des véhicules rapides, je ressentais de la tristesse, sachant bien qu'étant aussi transitoires que la foudre, eux aussi disparaîtraient. Lorsque je voyais un estropié ou un

mendiant, je me lamentais et me demandais ce qui leur valait de passer leurs jours dans un état si lamentable. De voir leur condition pitoyable m'encouragea à renoncer au monde. Quelqu'un peut-il freiner ma détermination ?

Non, tout comme personne ne peut arrêter le vent [1]. »

Au cap Muroto, la mer est déchaînée, les rocs cacophoniques. Une immense statue blanche du solitaire Kûkai marque le lieu de son Éveil. Nous avons dormi sur la colline qui le surplombe, mais le vent a retourné l'abri qui s'est envolé. Nous avons trouvé refuge dans les douches d'un camping, chacune dans une cellule, réveillées sans arrêt par des étoiles intempestives : la lumière déclenchée par un senseur infrarouge au moindre de nos mouvements.

Paperson II

15 novembre

De dos, enveloppés dans leur chant murmuré, Shinji et Momo.

De face, posées à leur droite sur la plinthe de l'autel, deux figurines en papier sereines et fragiles, répliques miniatures de leur intimité discrète et solitaire. Quels secrets pliés dans les plis de ces Papersons ? Ceux d'un homme et d'une femme liés par la petite

distance qui les sépare, par ce silence grave et timide qui succède à leur prière, ceux d'un homme et d'une femme qui, à d'autres moments, rient et se taquinent comme de jeunes amoureux…

Shinji et Momo nous ont repérées grâce à notre phare blanc, alors qu'ils venaient à notre rencontre dans la Coccinelle argentée de Momo. Nous avons marché ensemble et visité le vingt-quatrième temple, Higashi-dera, celui qui marque ce cap symbolique de l'histoire sainte de Kûkai : le cap Muroto. Nous avons déjeuné ensuite sur les rochers – sushis, tomates, pommes, pain insipide, yaourts – comme une famille retrouvée, tandis que des tueurs d'étoiles de mer œuvraient dans les vagues pour protéger le corail.

Seules à nouveau avec la mer, Aude et moi avons rejoint le port de Muroto à travers un bric-à-brac pittoresque de maisons de pêcheurs en tôle, en plastique et en bois. Le port de Muroto est, comme tout port, animé et inquiétant. Les derniers bateaux rentrent, les pêcheurs rangent le grand hangar, des groupes de femmes se dévêtent de leurs tabliers en ciré noir et de leurs bottes en caoutchouc rouge. Une sirène hurle. Du haut du temple, on entend un écho de fanfare provenant de

tout en bas qui insuffle une joie profane aux altitudes sacrées. Les petites rues commerçantes balancent leurs lanternes rouges, des odeurs de viande grillée crépitent derrière les devantures de bois, le silence bruisse dans les impasses. Des marins titubent en nous hélant, des hommes aux joues scarifiées nous lèchent du regard, les ombres nous contemplent.

Une immense digue protège le port du déferlement des vagues, un rempart de béton qu'égaient des fresques peintes dans le style de bandes dessinées. Frêle bijou, notre abri s'est posé au pied de cette muraille, à quelques centimètres de la flèche d'un harpon projetée par un chasseur de baleines d'antan, bave aux lèvres, habillé de peaux de bêtes, féroce. La lumière verte d'un phare balaie l'arène du port désert.

Vers le temple 26

16 novembre

Trois morues sèchent

Écorchées sur leur potence

Cerfs-volants roses aux entrailles encore tendres

Fines déjà comme du papier de soie.

Le vendeur de motos

17 novembre

Les réveils des SDF-ADM (sans domicile fixe avec domicile mobile) sont parfois durs, très durs. Ce matin, devant la gare de Nahari, sur un fond d'usines, le réveil est même très, très dur. Il fait un froid que l'humidité insinue dans chaque pore. Nous débouchons hirsutes de notre abri dans un no man's land industriel. Le seul point d'eau accessible pour un brin de toilette se trouve dans la gare où nous devons faire face aux usagers tout proprement ficelés dans leurs costumes cravates. Nous n'avons qu'un désir : retourner nous blottir dans l'abri. Telle une maison de papier dans un milieu extrême, notre abri donne, dans ce cadre industriel, une impression de fragilité et d'incongruité, mais lorsqu'on est à l'intérieur, il semble toujours un imprenable bastion de réconfort.

Aujourd'hui, comme hier, comme avant-hier, le chemin du pèlerinage longe la Route 55. Je cherche toujours réponse à la question du

détachement, de l’absence au monde, dans ces univers de vitesse. Peut-être en est-il une dans le rythme et le temps de la marche, marqués par le son du bâton Kûkai sur la route, toujours constants quel que soit l’environnement, et d’autant plus obstinés qu’est grand leur décalage par rapport à l’allure des voitures qui nous dépassent.

Une route en lacets s’échappe de la bretelle côtière, crochet de six kilomètres pour atteindre Kônomine-ji, le vingt-septième temple.

Nous avons le temple à nous, impassible sur ses hauteurs boisées.

Derrière le grillage en bois du hondô, la statue de la divinité semble surgir, à la manière d’un hologramme, d’une illusion de profondeur.

Le point de fuite de cette image est le visage tranquille du honzon.

Indiscrétion de l’œil scrutant la pénombre pour rencontrer son regard.

C’est l’un des temples que nous aurons préférés, avec ses jardins ciselés et son accueil chaleureux – nous y serions bien restées s’il n’était trop tôt pour s’amarrer. La femme du prêtre nous sert gâteau et thé dans de la porcelaine fine. Elle nous propose un point de chute pour la nuit, à vingt kilomètres de là, au dôjô de son frère que nous repérerons par le sigle « Arimitsu jidôsha ».

Nous marchons entre digue et route, entre digue et bicoques de tôle, entre digue et chemin de fer, le long de la mer, à travers les coulisses des maisons de pêcheurs, avec leurs pots de fleurs et leurs jerricanes rouillés, à travers des bosquets sombres, et sur les quais de ports déserts. Le soleil se couche ; nous escaladons la digue pour dîner face aux vagues. Nos ombres sautent et se dédoublent quand filent les phares de véhicules. Nous passons deux cocotiers et un banc solitaire sous un lampadaire, une échelle vers l’invisible, des écoliers rentrant en chavirant sur leurs bicyclettes, de gigantesques brise-lames en béton, monstrueux le jour, fantastiques la nuit. Le surréel d’une marche nocturne est lui aussi absence au monde.

« Arimitsu jidôsha ». La pancarte apparaît enfin en lisière de la ville d’Akano. C’est un magasin-atelier de motos derrière lequel se cache un dôjô, salle d’entraînement pour le judo. Chose courante au Japon, les familles avec quelques moyens ouvrent leur maison au quartier pour l’exercice de telle ou telle activité qui les passionne et pour lequel elles sont équipées. Ici, commerce, artisanat, loisir et famille se vivent dans une même maison, en s’éloignant progressivement de la rue, séparés seulement par une succession feuilletée de parois coulissantes.

Un jeune homme occupé à se muscler les pectoraux sur une machine à poids interrompt ses tractions et nous introduit dans la maison. Son père, beau-frère du prêtre de Kônomine-ji, est alité devant la télévision. Il s'excuse de nous accueillir ainsi : il s'est blessé la jambe. On nous sert toute une gamme d'amuse-gueules dans laquelle nous puisons en attendant de savoir ce que nous attendons. Les chaînes de télévision japonaises rivalisent de jeux débiles. Ce soir, c'est à qui pourra manger le plus rapidement la plus grande quantité de soba. Les candidats alignés devant leurs bols de soupe fumante y pêchent frénétiquement des nouilles avec leurs baguettes, les déglutissent comme des aspirateurs, éclaboussent leurs voisins de soupe, se décomposent un à un en vomissements, tandis que gloussent les animateurs, monte le ton d'un commentaire essoufflé digne de grands événements sportifs et retentissent les applaudissements abêtis du public. Au-dessus de la télé trône un crocodile empaillé et tout autour foisonnent des bibelots : statuettes d'Aïnous en costumes traditionnels, tableaux représentant des chalets au toit de chaume dans la montagne enneigée, photos d'équipes de clubs sportifs, trophées, peluches, bouteilles.

Arrive Keiko, la femme de Hideo Arimitsu, notre hôte alité.

Joyeuse, énergique, espiègle, ravie de notre présence, elle nous sert un repas complet alors que nous peinions déjà, devant le jeu télévisé, à grignoter les en-cas qui le précédaient. Keiko est pleine d'histoires et de questions. Son mari vendeur de motos a pour shumi

– hobby en japonais, pratiqué en général avec une passion, un engagement et une sensibilité qui portent son exercice à un niveau de perfection bien éloigné du dilettantisme de nos passe-temps – la culture de fruits tropicaux. Le lendemain, avant notre départ, elle nous montrera en effet une serre où poussent des plantes exotiques luxuriantes flanquée d'une salle de réception et un pavillon en bois qui abrite un bain chaud pour contempler l'océan. Keiko vante fièrement son mari : « Il a tout construit de ses propres mains. »

Une à une les bouteilles exposées parmi les bibelots sont descendues sur la table et leur contenu transparent ou beige, liquoreux ou sirupeux, versé dans nos petits verres. Nous faisons le

tour de Shikoku en 88 boissons – sake, shôchû, sobashôchû, imojôchû, umeshu, alcools de riz, de pomme de terre, de sarrasin, de mandarine, de prune, breuvages aux noms savoureux, Hôsui (« Eau d'arôme »), Bijôbu (« Beauté costaud »), Chiyonokame (« Vieille tortue ») –, et nos jambes fatiguées semblent se balancer toutes seules sur des routes

d’éther.

Keiko s’est prise d’affection pour Aude. À la sortie du bain, elle veut absolument lui coiffer les cheveux. « Toi, tu as l’air d’être la chef, me reproche-t-elle, c’est toi qui parles et qui décides. Il faut veiller un peu sur ta petite sœur. » Ne pas se vexer, le sake aidant, imaginer pour contrebalancer une enfant de 55 ans jouant avec sa poupée. Elle la crème, la parfume, la materne, s’exclame devant sa beauté, lui donne des conseils pour la préserver, et promet de s’étirer chaque jour le nez pour l’avoir aquilin comme elle.

Pluie II

18 novembre

Vendredis : jours de pluie ?

Peu après avoir quitté le vendeur de motos aux pouces verts, nous avons trouvé refuge dans un appentis en bois et en plastique ondulé le long d'un chemin de baraques, au pied d’une digue. Une pancarte invitait les pèlerins à entrer. Nous y avons découvert, assis sur des chaises, deux mannequins en papier mâché de taille humaine, entièrement vêtus du blanc complet de henro. Sur une table au fin napperon étaient disposés du thé, des biscuits, des bananes séchées, des fleurs en plastique et toute une série de notices calligraphiées. Parmi celles que j’ai pu déchiffrer : « Ce n’est qu’une modeste cahute, mais faites à votre aise et reposez-vous bien » et :

« Pèlerins, je ne puis vous accueillir en personne, mais soyez les bienvenus. » La photo d’une très vieille dame, la bienfaitrice, invitait à signer un livre d’or ; et une boîte cylindrique pleine de fuda à laisser une marque de son passage.

Jardins potagers, bosquet de pins, promenade aménagée en bord de mer. Les nuages couchés sur la mer, l’horizon comme un diaphragme soulevé par la lente respiration de l’océan. Nous quittons pour de bon la Route 55, cap sur les terres.

La nuit du vingt-huitième temple me revient comme une petite scène aperçue dans une lanterne magique. Il y a toujours quelque chose d’un rituel dans la préparation de l’abri, et ce soir plus encore qu’à l’habitude, car nous attendons des invités.

Dainichi-ji est fait de rigueur, de sobriété, graviers au sol, murs crépis de blanc, poutres, poteaux et linteaux de bois sombre. Le prêtre nous a proposé un emplacement de rêve : de part ou d’autre du coffre destiné

aux offrandes, au seuil même de l'autel, sur la galerie du pavillon principal. Des poteaux divisent la galerie en trois parties. Installé à droite de l'autel, l'abri dérange discrètement la symétrie de cette architecture. Nous l'avons calé entre lattis et parois de bois, suspendu à deux poteaux et ouvert comme une loge sur le spectacle de la nuit.

L'abri préparé, nous avons bravé la pluie et dix kilomètres en plus de ceux de la journée pour accueillir Maïra et Julien à la gare de Noichi. Maïra et Julien sont de bons amis de l'école d'architecture, qui avaient suivi à Paris l'élaboration de notre projet. Ils se passionnent comme nous pour l'esthétique épurée, la légèreté, le rapport à la nature de l'architecture japonaise, pour les notions d'impermanence, de vide, de parcours qui ont régi sa tradition. Ils séjournent à Tôkyô le temps d'un stage chez une prestigieuse architecte et nous apportent des nouvelles de la grande métropole.

« À Tôkyô, tout bouge, on a l'impression d'être dans un laboratoire qui exécute en temps réel chaque nouvelle idée architecturale, nous dit Julien, nourri depuis l'enfance de l'imaginaire des mangas, de la philosophie des arts martiaux et de la pureté splendide des grands classiques du cinéma japonais. C'est une ville en perpétuel mouvement qui, comme votre abri, se construit, se défait et se reconstruit sans cesse, à tel point que la destruction – par la nature, par la guerre, par des facteurs économiques – devient un acte de création émergeant d'un grand désordre. Comme un organisme

vivant, Tôkyô a des excroissances, des virus, des cors au pied, des déformations, et une beauté dans tout cela. »

Sous l'abri, à la lumière de bougies, papayes, ananas et pamplemousses fraîchement cueillis dans la serre des Arimitsu. Et un paquet de petits-beurre apporté par Maïra.

J'ai quitté cette joyeuse compagnie pour contempler depuis la cour détrempée notre scène éclairée : une mystérieuse et vibrante présence sur le panneau gauche d'un triptyque de lumière, nuit blanche de pluie, monts de brume laiteux.

Pays du diable

19 novembre

Selon la tradition, la province de Tosa, actuel département de Kôchi, est la terre du diable, l'étape de la discipline ascétique, le pays où ni settai ni logement ne sont offerts au pèlerin. La tradition religieuse et l'Histoire ont conspiré pour forger à cette région une réputation rude

et inhospitalière. La tradition religieuse, parce que le pèlerinage s'est approprié les divisions administratives des quatre pays pour calquer dessus quatre étapes de la progression mentale : à Awa, le réveil religieux, à Tosa, les exercices ascétiques, à Iyo, l'Éveil, à Sanuki, le Nirvana. L'Histoire, parce que Tosa fit preuve à maintes reprises de sang chaud, d'esprit farouche et de sursauts répressifs.

L'oniguni, « pays du diable », eut certes la fibre rebelle. Au XVIe siècle, le terrible mutin Chôsogabe Motochika, que l'on cite jusqu'à ce jour pour effrayer les enfants désobéissants, imposa une brève dictature militaire à tous les seigneurs de Shikoku. Après sa chute, les paysans-guerriers qui furent ses vassaux opposèrent à eux seuls une résistance aux Tokugawa qui étendaient leur pouvoir sur Shikoku comme sur tout le Japon. Deux siècles plus tard, ce furent encore des habitants de Tosa qui mirent le plus de ferveur à défendre la cause impériale contre l'ouverture à l'étranger, entérinant

l'image d'une terre pure et dure, pro-impériale, donc pro-shintoïste, et par conséquent anti-bouddhiste et intolérante à l'égard des henro.

À l'époque Edo, âge d'or du pèlerinage, il semblerait que la province de Tosa eût réglementé plus sévèrement que les trois autres la circulation des pèlerins. Pour distinguer entre « bons » et

« mauvais » pèlerins, réfréner ceux qui profitaient de la crédulité des populations locales, arrêter les délinquants et les espions du shogunat qui, déguisés en henro, trompaient les gardes aux frontières et s'infiltraient dans les fiefs, les autorités de Shikoku multipliaient les mesures de contrôle : voyager avec un passeport, porter certains accessoires distinctifs, récolter les sceaux des temples dans le nôkyôchô, partir à des saisons définies pour ne pas gêner le bon déroulement des activités agraires, réaliser le circuit en un temps limité, respecter des chemins officiels. Ces obligations étaient accompagnées de droits – de circulation, de soins médicaux, de rapatriement en cas de décès ou de funérailles – mais, en période de crise, les réactions protectionnistes se hérissaient. Ainsi, lorsque augmenta le nombre de pèlerins mendiants face à des pénuries de riz, ou pendant la famine de Tenpô en 1830, les autorités de Tosa interdirent de faire l'aumône et limitèrent l'entrée des étrangers. La réputation d'un fief sévère se fondait sur ces mesures exceptionnelles, mais aussi sur le fait que la pratique du settai semblait moins développée parmi les habitants de Tosa. Le retard économique d'une province défavorisée par sa situation géographique explique-t-il un élan caritatif moins avenant ? Ou était-ce dû au frein d'un pouvoir autoritaire qui interdit officiellement le settai en 1819 et 1829, par

peur, peut-être, de son caractère de plus en plus collectif encourageant les habitants à s'organiser en associations [2] ?

Tout cela contribua à l'image d'une austère province, lointaine et méridionale, où le pauvre et pieux henro était suspecté, réprimé, vilipendé, pourchassé.

Notre expérience aura démenti cette réputation – Maïra et Julien en seront les témoins. Marchant à nos côtés du vingt-huitième au

trentième temple et jusqu'à la ville de Kôchi, ils voient avec étonnement tomber entre nos mains fruits et bonbons, mouchoirs et essuie-mains. Et nous sommes amenés à constater une bizarre déformation locale de l'esprit commerçant. Dans une boulangerie où nous achetons quatre petits pains, l'on nous offre vingt viennoiseries. Dans un magasin où nous payons cent yens, l'on nous donne en compensation pour mille yens de marchandises. Dans quelle autre contrée vous rend-on plus de monnaie que vous en avez donné ? S'excuse-t-on de vous avoir vendu quelque chose en vous en offrant le triple ?

Nous faisons halte le soir à Kôchi, capitale de ce département, pour loger avec Maïra et Julien dans une pension bon marché en pleine zone portuaire, avant leur départ en train le lendemain. Au téléphone, je me suis assurée qu'il y aurait bien dans cet établissement une machine à laver. Arrivés dans l'hôtel un peu miteux peuplé de marins coréens, nous n'en trouvons pas trace, et en bons Français que nous sommes, nous ne retenons pas une moue de déception. Notre mine insatisfaite est le comble du déshonneur pour le gérant. Il nous embarque dans la navette de l'hôtel, nous conduit à une laverie à dix minutes de là, gave les machines de pièces, nous offre des boissons, attend avec nous la fin du cycle, et propose ensuite de nous déposer au centre de Kôchi.

(Même en pleine ville, parmi les enseignes lumineuses et les musiques étourdissantes du quartier de nuit, s'insinue l'esprit du settai. Des hommes égayés par l'alcool, qui nous demandent si nous sommes au Japon en voyage d'affaires, nous offrent en s'inclinant un billet de deux mille yens lorsqu'ils apprennent que nous faisons le pèlerinage.)

Le lendemain, nous réglons la note des chambres ; le gérant nous rend la moitié de leur prix modique sous prétexte de settai et remet entre nos mains quatre bentô pour le déjeuner. Nous voulons le remercier d'un sac de pamplemousses ; il réplique avec deux sacs de mandarines. Difficile de savoir si nous sommes là dans la culture du settai, dans

celle où l'erreur est vécue comme une honte insoutenable et le don de soi comme une forme d'expiation, dans celle de l'échange à l'infini de cadeaux ou dans un mélange des

trois. Dans tous les cas, nos signes de gratitude ne font que pâle effet face à tant de sollicitude.

Ramper

20 novembre

Les toilettes japonaises sont un casse-tête de boutons (nettoie-siège, chauffe-lunette, jet d'eau lavant avec savon, jet d'eau rinçant sans savon, sèche-fesses, petites musiques pour couvrir les bruits, diffuseur de parfum d'intérieur, chasse d'eau à intensités variables).

En pleine nuit, au temple Zen Sekkei-ji, trente-troisième du circuit, nous avons confondu le bouton de la chasse d'eau avec celui de l'alarme. La mère du prêtre est sortie l'éteindre en robe de chambre, avec un sourire de circonstance. Nous sommes retournées en rampant dans l'abri, lové dans le jardin du temple entre les statues de Kûkai et du Bouddha Yakushi. Se baisser ainsi pour pénétrer dans notre demeure rappelle la manière de rentrer par la porte basse d'un pavillon de thé, en signe d'humilité.

L'ange érudit II

21 novembre

Notre deuxième rencontre avec monsieur et madame Araki, nos amis de Yoshinogawa-shi, s'est faite sur un pont dans un gouffre de vent. Elle n'était pas fortuite : nous avions tenu notre promesse de leur donner des nouvelles par téléphone. Ils avaient alors proposé que nous déjeunions ensemble sur le chemin du trente-cinquième temple. Le gargantuesque repas de shabu-shabu, sorte de fondue de bœuf et de légumes, tourne autour des thèmes de la Révolution Meiji puis de la Révolution française. « La Révolution française est beaucoup plus attrayante pour le public japonais que la guerre d'indépendance américaine, analyse monsieur Araki, tellement plus dramatique, tellement plus palpitante. » Ces palabres nous distraient

de notre contrariété du matin : à Tanema-ji, que nous avions d'emblée trouvé laid, on nous a refusé notre trente-quatrième calligraphie, défaite qui percera d'une absence la spirale qui s'inscrit sur notre abri.

Une deuxième réticence nous attend au temple suivant. Monsieur et

madame Araki nous ont accompagnées jusqu'aux hauteurs du Kiyotaki-ji et tentent de raisonner le jeune prêtre à l'apparence intellectuelle et vif d'esprit. Le prêtre ratisse mot pour mot notre lettre en pesant le sens des phrases et l'association de termes traditionnels à notre abri. Avec une fermeté ointe de politesse, il fait part à monsieur Araki de ses réserves face à notre démarche. Il est question de forme, de la signification du nôkyôchô, le livre de calligraphies des pèlerins, de la récente interprétation trop libre de cette tradition, de l'apparition des sceaux des temples sur les T-shirts, les téléphones portables et, depuis ce jour, les tentes ! Les propos sont à un tel point entortillés dans des arabesques de courtoisie, des courbettes linguistiques, des sourires palliatifs et des compliments mutuels sur l'érudition respective des deux orateurs, que je ne peux saisir que des bribes de cette longue et passionnante discussion entre le prêtre et monsieur Araki. Pas une fois le jeune prêtre n'a rencontré notre regard. Lorsque je demande quelques mots de traduction, monsieur Araki donne des réponses évasives.

Nous sommes clairement exclues du débat, démunies face au subtil art de la communication par l'intermédiaire d'une tierce personne, qui permet aux Japonais de ne pas traiter d'un conflit directement avec le sujet de ce conflit, et d'éviter ainsi toute confrontation.

Alors que j'abandonne mes tentatives d'intervention, la situation se retourne soudain, et c'est à moi que s'adresse le jeune prêtre.

Toujours aussi civil, il m'interroge sur le sens de notre abri.

J'explique avec des mots patauds et une grammaire de cuisine que nous avons effectivement donné une interprétation personnelle aux traditions du pèlerinage, que notre abri n'est pas pour autant un simple gadget mais un symbole de notre progression, que nous comprenons et approuvons avec un grand respect la valeur des signes calligraphiés lors des passages aux temples…

Je suis tombée sur la formule magique qui débloque la situation.

L'écriture du nom de la divinité est très importante pour les adeptes du Shingon, car le mot lui-même, ou sa représentation, contient l'essence de la divinité. Le pèlerin reçoit donc la divinité elle-même lorsqu'il recueille une calligraphie.

« L'écriture d'un nom, au Japon, est une chose sacrée », dit simplement et aimablement le jeune prêtre, avant d'apposer son sceau à notre toile, aux côtés du trente-quatrième emplacement vide.

Le lac

22 novembre

Les autres pèlerins qui marchent ont été jusqu'ici de furtives silhouettes blanches ou d'éphémères compagnons de route, secrets et concentrés. Ce sont les sédentaires qui ont suscité le contact.

Mais Sugiyama-san, pèlerin d'une soixantaine d'années coiffé du traditionnel chapeau de paille conique, trouve pesante la solitude et réconfortante l'idée de faire route commune. Ses petits pas un peu fragiles, d'une constance mesurée, sa parole douce et délicate, donneront leur rythme à notre journée. Sugiyama-san est bénévole dans un musée d'Ôsaka dédié aux cultures du monde. En Corée, au Cambodge, en Roumanie, en Allemagne, il a voyagé pour découvrir en vrai ce qu'il admirait dans les vitrines. De ses desseins de pèlerin, nous n'apprendrons rien.

Le joli chemin forestier menant au trente-sixième temple se déverse dans une route large et déserte, balcon sur le Pacifique bleu optimiste. Un soleil en sphère parfaite baigne le tout d'argent. Nous avançons en bavardant, au gré des caps, sur ce méandre nonchalant.

À 16 h 30, Sugiyama-san atteint son auberge. Aude a le pied droit enflé et douloureux, mais nous poursuivons toutes deux notre marche paisible vers le soleil couchant. La route quitte l'océan pour s'enfoncer dans la forêt. La nuit tombe, les arbres s'épaississent et nous cherchons où nous poser pour la nuit. Une scierie s'est taillé une trouée dans la densité de la forêt. Quelques ouvriers recouvrent les derniers troncs de bâches. Le gérant aux cheveux blancs sort promener son chien, et nous lui demandons où trouver terrain propice à planter une tente. « Quelques virages plus loin, au bord du lac. »

Nous trouvons là, comme annoncé, une vaste pelouse et un vaste plan d'eau. Sur l'étendue d'herbe rase, il n'y a qu'un évier solitaire et un trapèze que nous prenons pour le but sans filet d'un jeu de mini-foot. L'abri s'adosse à tout ce qui traîne, c'est sa philosophie de parasite. Le trapèze métallique sert à lui donner une forme triangulaire, et par symbiose, l'abri donne au trapèze le filet qui lui manquait.

L'intérieur de l'abri est aujourd'hui tout en longueur, très étroit, mais haut et spacieux. Dans les divisions des tâches qui s'instaurent tout naturellement entre compagnons de voyage, c'est Aude qui est devenue l'experte en aménagement intérieur. Elle a l'art de répartir nos possessions nomades pour rendre ergonomique, douillet et

habitable notre espace vital.

Parmi les manies qui, elles aussi, se forment en voyage, j'ai celle d'aimer laisser ouvert mon côté de l'abri, sentir l'air frais pénétrer les mailles du filet et contempler la lune à travers le treillis et les calligraphies. Notre système de tissus attachés par des nœuds permet de lever et de baisser voiles et parois, d'aérer ou de calfeutrer, de ménager des vues ou de se murer dans un univers blanc. Par l'ouverture en triangle que compose l'abri aujourd'hui, je vois un pan d'herbe rasé par la lune. Puis soudain des lumières de phares, des pieds, des chevilles et le bas d'une jupe. Une jeune femme descendue d'une voiture. C'est la fille du gérant de la scierie, chargée de victuailles à notre intention ! Aude recompose notre intérieur pour organiser l'espace d'un banquet inattendu.

Dehors, lac, herbe et montagne sont dessinés au pinceau d'une lumière froide et aguicheuse. Toilette nocturne à l'évier solitaire, devant une réunion de canards.

Nous ne sommes plus seules, au réveil, sur notre terrain lacustre : des camionnettes arrivent, des hommes courent, des femmes crient,

des baffles crachotent, des tentes se dressent, mais nul n'a empiété sur une ceinture chaste de sommeil qui semble s'être dessinée autour de l'abri. Dans cette joyeuse effervescence se prépare un ebento 3 municipal. Les autres déballent ; nous remballons. Chacun s'affaire sans commenter notre étalage de matelas, de sacs de couchage, de T-shirts et d'appareils photo. À quelque distance de notre abri, un jeune oisif est appuyé les bras croisés contre une table chargée de caisses et de tubes métalliques. Nous retirons l'abri de son support et commençons à le rouler.

« Sumimasen 4 ». Le jeune homme s'approche, tire vers sa table le trapèze et appelle en renfort quelques gaillards musclés pour le hisser sur des poteaux, le couvrir d'une toile et accrocher une enseigne affichant « yakitori ». Le trapèze que nous avions adopté est la charpente de sa tente qu'il attendait patiemment de pouvoir monter !

« Chotto matte 5 », dit le jeune homme en souriant. En trois tours de main, il monte un gril, allume le feu, attrape dans les caisses quatre brochettes de poulet fraîchement marinées, les saisit, les retourne, les retourne encore, les assaisonne et nous les tend.

« Petit déjeuner pour la route ! Vous me donnerez des nouvelles de mes sauces ! »

Nous quittons l'aire de fête en mâchonnant. La route s'élève en contournant le terrain, désert hier, ponctué aujourd'hui de petits toits bleus, blancs et verts.

Le tunnel

23 novembre

Nous avançons à toute petite allure. Une voix nous appelle sur la route, et voilà qu'apparaît Sugiyama-san. Parti de bonne heure, il nous a rattrapées. Il s'inquiète du pied toujours plus enflé d'Aude, le masse avec de l'argile et le panse avec des feuilles qu'il porte sur lui en cas de douleurs musculaires. Au bout de deux heures de marche, il insiste pour qu'Aude se repose et prenne le train jusqu'à la

prochaine étape. À la petite gare de Susaki, elle embarque donc pour sa première expérience autonome en terre nippone, équipée déjà d'un bon vocabulaire glané ces vingt premiers jours d'itinérance.

À cause d'une passion commune, Sugiyama-san et moi-même mettons quatre heures pour parcourir dix kilomètres seulement.

Nous partageons en effet une fascination des plus inattendues pour l'architecte expressionniste allemand Bruno Taut qui vécut un temps au Japon dans les années 1930 ! Elle nous fait oublier les balises rouges et blanches du pèlerinage, les pins, les bambous, les glissements de terrain. C'est lorsque Sugiyama-san chute dans un effondrement du chemin que nous apparaissent les dégâts causés par le dernier typhon, les troncs fracassés, les flancs de colline lacérés. L'abri se prend dans des branches brisées, il faut escalader des troncs tombés en travers du chemin ou se faufiler sous leurs barrières obliques. Le sentier nous malmène et nous égare dans la forêt. Il suffirait de rebrousser chemin et de vérifier au dernier embranchement si nous n'avons pas manqué une balise. Mais Sugiyama-san panique et n'entend pas raison. Il sort sa boussole et son téléphone portable, cherche dans son guide du pèlerin les coordonnées du bureau central et compose le numéro.

« Nous sommes des pèlerins perdus.

— Avez-vous suffisamment prié ?

— Perdus dans la forêt !

— Désolés, nous ne sommes pas équipés pour ce genre de demande. »

Il appelle les renseignements, demande l'Office national des forêts :

« Nous sommes des pèlerins perdus dans la forêt.

— Où cela ?

— Au pied d'un arbre à Shikoku.

— Nous ne pourrons l'identifier depuis Tôkyô. Mieux vaut appeler notre bureau local. »

« Nous sommes des pèlerins perdus dans la forêt… »

Je suis redescendue entre-temps le long des sentes écorchées, laissant l'abri près du pauvre Sugiyama-san. Un chien blanc sort soudain de la broussaille. Il m'escorte jusqu'au dernier embranchement que nous avions dépassé. Un petit pèlerin rouge sur une pancarte renversée indique de prendre à gauche un sentier très à pic. Je remonte chercher Sugiyama-san puis redescends avec lui à l'embranchement. Le chien nous y attend.

À 17 heures, plus tard qu'à l'habitude, Sugiyama-san atteint à Tosakure l'auberge où il a réservé une chambre. Le chien l'y accompagne, et nous nous quittons. Le jour baisse déjà. Il me reste encore vingt kilomètres de marche jusqu'au trente-septième temple, dans la ville de Kubokawa, où je dois rejoindre Aude. Mon plan indique par des pointillés rouges un parcours qui suit un filet bleu – rivière –, ondule à travers une surface verte – campagne –, pénètre dans du jaune – colline –, monte vers une zone brune d'une altitude de vingt à quatre cents mètres, redescend vers le jaune, et devient dix kilomètres plus loin une ligne rouge pleine, symbole maudit d'itinéraires qui longent les grandes routes. La piste des sentiers champêtres s'enfonce dans une nuit opaque : je ne vois pas même la bordure du chemin. Les fantômes dont regorge le folklore japonais me narguent. Je décide de revenir sur mes pas jusqu'à Tosakure pour suivre dès maintenant la grande route que le chemin devait rejoindre plus tard.

Il n'y a pas de trottoir le long de cette voie. Seule une ligne blanche réserve un couloir d'à peine un mètre dans lequel je progresse. La route irrigue les restaurants et les supermarchés d'une vallée plate. En traversant ces zones de laideur qui jalonnent fréquemment le chemin du pèlerinage, j'essaie d'appliquer la leçon que m'avait apprise mon séjour d'un an à Aioi : dans le décor qui m'entourait alors de routes superposées, de ponts, de chemins de fer, de collines plaquées de

béton, mes voisins avaient l'étonnante faculté de ne voir que les pétales d'une fleur émergeant d'une crevasse et de s'extasier devant tant de délicatesse. Les Japonais ont cette capacité à faire abstraction d'un contexte affligeant et à se

focaliser sur un microcosme de beauté. Bientôt, j'ai pu moi aussi goûter l'enchantement de ce regard ciblé.

Sur la route du trente-septième temple, je concentre donc mon attention sur la lune, puis sur un petit pic au loin en forme de cœur, puis sur la pensée réjouissante de ma liberté vagabonde, mais les voitures qui me frôlent me distraient. Pour me donner l'illusion de les éloigner et les avertir de ma présence, je tends vers la route mon bâton de pèlerin. De quoi ai-je l'air aux yeux des voitures qui me surprennent ? D'une grande Gauloise aveugle, un menhir sur le dos, tâtonnant dans la nuit avec sa canne d'égarée ?

La nationale ourle maintenant des collines désertes, franchit des cols, se déroule en lacets. Je pénètre avec elle dans un tunnel. Le couloir se rétrécit encore. Mon épaule gauche brosse la paroi cloquée du tunnel, mon épaule droite est frisée par le souffle puant des véhicules qui passent. Leurs phares projettent subitement mon ombre immense sur toute la surface arquée des murs. Quelle monotonie, en dépit du danger et de ces brefs éclats théâtraux !

Vingt minutes ont passé et je marche toujours dans cet entonnoir, trébuchant dans des flaques d'eau croupie que je ne peux prévoir tellement il fait noir. Je scrute le petit point pâle qui en annoncerait la fin. En vain, puisque, à son terme, seule la nuit m'attend. Mais soudain, au point de fuite du goulot, apparaît un mirage : un cocon blanc, léger, flottant. Au bout du tunnel, il y a, bien sûr, l'espoir de l'abri, notre retraite contre les scories du monde.

Iwamoto-ji, trente-septième temple. Le calligraphe prépare son geste à l'espace, l'espace au geste. Il doit cadrer cinq syllabes en sanskrit au lieu de la simple syllabe habituelle, car le temple a cinq honzon : Ham, syllabe de Fudô Myôô qui éloigne les influences néfastes, Hrih, pour Amida, qui dirige la vie future, Bhai pour Yakushi qui permet de surpasser le mal, Sa, de Kannon pour la bonne chance, Ha de Jizô qui veille sur les enfants.

Souvent, lorsque l'abri érigé se cabre et se courbe, se plisse et se fripe, les signes qui y sont tracés s'entremêlent. Des syllabes étrangères se retrouvent côte à côte, des idéogrammes se combinent pour former de nouvelles sonorités, créer de nouveaux

mots, bâtir des phrases, tisser, peut-être, des poèmes, dans le champ magique d'un langage éphémère.

Refuge I

24 novembre

L'incertitude des nuitées colore chaque jour nos espoirs et nos inquiétudes. Entre les trente-septième et trente-huitième temples, trois jours de marche sans point de chute. Nous sommes sans cesse aux aguets de lieux possibles pour faire halte et mettre en scène notre abri, sensibles à toutes les manières imaginables et insolites d'habiter. Le fil conducteur de notre regard est la recherche du refuge.

Maison-île dans la mer bleue, une charmante cabane flottante en rondins ; le filet d'un pêcheur, tente ajourée volant au vent ; l'abrisous-roche d'une grotte sans doute squattée par des kami ; une aubette de bus haute et étroite avec devant une chaise au pied manquant ; le toit d'un appentis transpercé par un passementier crochu et un conduit tout neuf en aluminium, comme les deux bras d'Alice trop grande pour sa maison au pays des merveilles ; sous un réseau de câbles, le chaos anthracite des toits d'une ville soumis au règne de pylônes rachitiques ; la peau luisante et translucide de longues serres basses, ressemblant à des mille-pattes tendus d'un voile de croissance ; des serres sans couverture et sans parois, ouvertes à tout-venant, mais dotées ironiquement d'une porte d'entrée.

Quand tombe la nuit, le plus souvent, ces asiles chimériques nous font faux bond, et l'abri seul assure notre protection. À Sagakôen, jardin désert entre route et mer, à Shimonokae, sur une plage balayée par l'écume, les calligraphies sont un peu comme des talismans qui chasseraient les mauvais esprits et calment notre petite peur de ces lieux solitaires.

Refuge II

25 novembre

« Abri (n. m.) – lieu où l'on est à couvert des intempéries et du danger ; habitation rudimentaire, parfois provisoire ; toit supporté par des montants ou construction rudimentaire destiné à protéger le voyageur ; (…) refuge » (Le Petit Robert).

Les temples eux-mêmes ne sont qu'une composition d'abris.

Abriter l'entrée, abriter la cloche, abriter l'encensoir, abriter la

fontaine, abriter le prêtre, abriter les divinités.

Pied Tapé

26 novembre

Deux pointes légendaires tendent l'arc que décrit le chemin du pèlerinage dans la préfecture de Kôchi : à l'est, le cap Muroto, à l'ouest, le cap Ashizuri, cap du Pied Tapé. Sa légende est rapportée dans les Confessions de Dame Nijô, une concubine du XIVe siècle devenue nonne errante. « Il était une fois un vieux moine qui vint ici avec un jeune disciple pour serviteur. Le disciple prisait la compassion avant toute chose. Un jour, un autre jeune moine arriva

– personne ne savait d'où – et se mit à partager leurs repas. Le disciple lui donna chaque jour une portion de sa pitance, mais son maître le réprimanda : "Une fois ou deux, cela suffit. Tu ne dois pas continuer à partager tes repas si librement." Lorsque le jeune moine apparut le jour suivant à l'heure du repas, son ami lui dit :

"J'aimerais partager avec toi, mais mon maître m'a grondé, et ce sera la dernière fois." Il partagea alors son repas avec le nouveau venu qui lui dit : "La gentillesse que tu as eue à mon égard est inoubliable. Viens avec moi, je te prie, voir le lieu où j'habite." Le disciple accepta l'invitation. Le vieux moine, pris de suspicion, les suivit secrètement jusqu'au cap. Les deux jeunes hommes montèrent dans une barque, saisirent les rames et s'en allèrent vers le sud. Le vieux moine s'écria : "Où allez-vous donc sans moi ?" Le jeune moine répondit : "Au royaume de Kannon, bodhisattva de la Compassion." Et tandis que le vieillard les regardait, ils se levèrent

dans la barque et se transformèrent en bodhisattvas. De tristesse et de désespoir, le moine pleura et tapa du pied, laissant ses empreintes dans le rocher. C'est ainsi que le cap fut nommé cap du Pied Tapé. »

Confondant légende et réalité, de nombreux hommes ont tenté de traverser la mer depuis ce cap pour rejoindre le royaume de Kannon, Terre Pure du Sud. La croyance en une Terre Pure se développa aux XIe et XIIe siècles au même moment que grandit la popularité des ascètes de montagne. Ce sont eux qui guidaient les pèlerins vers ces paradis, un par point cardinal, correspondant chacun à une divinité.

Nous avons élu domicile sur ce cap de tant d'exils, encastrant l'abri dans une niche de brique sous un observatoire aménagé à sa pointe, avec une vue splendide sur l'océan. Des bateaux vont et viennent pour déposer des pêcheurs sur de petits rocs qui émergent de l'eau.

Agglutinés sur ces îles miniatures, ils ressemblent à une foule d'oiseaux colorés au plumage de Gore-Tex.

Au pied de l'observatoire se dresse la statue d'un héros local dont l'histoire a marqué la conscience nationale, celle du premier Japonais à atteindre une autre terre lointaine : l'Amérique. Un jour de l'an 1841, un garçon de 14 ans nommé Manjirô, fils d'un pauvre pêcheur, participait dans ces eaux à la pêche au maquereau. Un typhon l'emporta avec ses quatre compagnons sur les côtes désertes de Torishima, à 600 kilomètres de la baie de Tôkyô. Cinq mois plus tard, les rescapés furent sauvés par un baleinier américain et emmenés à Hawaii. Le capitaine du bateau invita Manjirô à l'accompagner chez lui, dans le Massachusetts qu'ils n'atteignirent que quatre ans plus tard. Il enseigna à son protégé, qu'il prénomma John, l'anglais, les mathématiques, la navigation, la mesure nautique et les mœurs occidentales. Le jeune homme s'avéra être doué. Il retourna à la mer, fit à bord d'un baleinier le tour du monde et en devint bientôt le vice-capitaine. Dix ans après son départ, John Manjirô revint au Japon. La politique shogunale interdisait à ses sujets de voyager à l'étranger. Manjirô subit maints interrogatoires, mais il obtint enfin la permission de retourner dans sa province de Tosa. Lorsque les bateaux « noirs » du commandant Perry arrivèrent

en 1853 pour exiger l'ouverture du Japon au commerce extérieur, Manjirô fut appelé à Edo pour conseiller le Shogun. Intermédiaire indispensable, il devint le principal traducteur pour les négociations Harris de 1858 et publia le premier manuel de conversation anglaise en japonais. On lui accorda le privilège, réservé aux samurai, de porter un nom de famille. Il choisit Nakahama, le village de son enfance. Il séjourna encore aux États-Unis en 1860 avec une délégation japonaise, et après la Restauration Meiji de 1867 obtint un poste à la prestigieuse université de Tôkyô.

À quelques pas de notre refuge se dresse le trente-huitième temple, Kongôfuku-ji, dédié à la divinité Kannon. Nous trouvons au pied de son autel une figurine en papier plié marquée au feutre d'un sourire. Nous apercevons alors Shinji rôdant près du bureau des calligraphes, son bob habituel troqué pour un bonnet de laine. Il arbore une photo intitulée « Wanted » d'Aude et moi, abri sur le dos, prise à notre départ de Aioi. De temple en temple, c'est à l'aide de ce portrait de criminelles qu'il s'enquiert de notre passage. Le calligraphe étudie la photo, lève la tête, nous aperçoit, tend la main dans notre direction, et Shinji se retourne, l'air heureux.

Les Trois Mystères

27 novembre

Hier soir, le prêtre supérieur du temple ne nous a parlé que de gros sous. Gérer un temple requiert des qualités d'entrepreneur auxquelles il accorde beaucoup d'importance. Le prêtre de Kongôfuku-ji, un homme imposant, se dévoue tout entier au rayonnement de son temple. Il s'est attelé par exemple à la reconstruction du beffroi. Dans l'atelier de construction, des milliers de pièces de bois soigneusement numérotées sont préparées et empilées depuis trois ans. À même le sol et sur les murs, un maître charpentier a tracé les dessins des assemblages, rare survivance d'une pratique de l'architecture comme discipline artisanale. En

quelques semaines, ces éléments préfabriqués seront montés comme les pièces d'un puzzle. L'opération, onéreuse, a nécessité une vigoureuse campagne de récolte de fonds dont le prêtre nous donne les détails dans une véritable incantation de comptable.

Mais au petit matin, le prêtre du temple a congédié ses soucis matériels et endossé sa robe spirituelle. Avec Shinji, nous seules sommes admises derrière la cloison grillagée du hondô, pour assister aux prières du réveil. Le prêtre nous tient après la cérémonie un long discours qui débute sur les tatamis de la salle réservés aux célébrants, dans une pénombre embaumée d'encens. Il nous invite ensuite à avancer de quelques pas vers la zone réservée au prêtre, face aux instruments rituels. Dans une succession de phrases simples énoncées syllabe par syllabe, qui construisent les notions comme un jeu de cubes superposés, il nous parle en anglais d'Illumination personnelle, de la recherche de ce qui fait éclore en chacun de soi la fleur de lotus, symbole de Bouddha. Son discours saccadé semble s'arrêter à mi-idée, mais se poursuit après que nous avons franchi un nouveau seuil, au-delà d'un dernier treillage de bois. Tout au fond du pavillon, derrière l'autel, sont accrochés deux mandalas de part et d'autre d'une image de Bouddha cachée derrière un voile. Une armée de statues vieilles de six cents ans gardent ces trésors avec une fureur guerrière. Ce sont des Fudô Myôô, messagers du Bouddha Dainichi Nyorai [6], qui brandissent une épée pour détruire les passions néfastes et une corde destinée à ramener dans le droit chemin ceux qui se sont écartés de la loi bouddhique.

Le mandala de droite représente une série de cercles concentriques, celui de gauche, neuf mondes divisés par des épées.

Le prêtre décrit la sensation agréable de se tenir face à ces univers colorés, dans la lumière tamisée du petit matin.

« Les mandalas aident à visualiser le processus mental qui mène à l’Illumination. Ces deux mandalas en particulier représentent l’essence des enseignements du Shingon. Tous deux ont en leur centre le Bouddha Dainichi Nyorai. Dans le mandala de droite, le

Taizô-kai, il est assis en position de méditation sur une fleur de lotus et entouré de quatre Nyorai et de leurs assistants, chacun dans un pétale. Les quatre Nyorai, tout comme les quatre provinces de Shikoku que parcourt le chemin du pèlerinage, représentent les étapes de la progression mentale : à l’est le Réveil, au sud la Discipline, à l’ouest l’Éveil et au nord l’Illumination. Le mandala conduit le méditant de l’extérieur de l’image, sphère des fantômes, jusqu’à Dainichi Nyorai qui diffuse sa compassion à travers les différents cercles de l’image, c’est-à-dire tout l’univers.

« Le mandala de gauche, le Kongô-kai, est le mandala de la

“sagesse”. Au centre, il y a toujours Dainichi Nyorai. Il détient la sagesse supérieure qui permet d’accéder à la quintessence de toutes les existences. Dans les sections qui l’entourent sont représentés des Nyorai. Ils incarnent différents types de connaissances que le praticien doit maîtriser et que Dainichi possède toutes. »

Dainichi Nyorai est la réalité ultime, l’essence absolue du Bouddha et l’incarnation de l’univers dans sa totalité. Kûkai l’adopta comme figure principale du bouddhisme Shingon. Le courant Shingon appartient à la forme dite « ésotérique » du bouddhisme, issue du tantrisme indien. « Ésotérique » signifie ici « enseignement secret », silencieux, difficile d’accès par les sens et le mental. Il s’oppose au bouddhisme dit « exotérique ». Kûkai, qui consacra un livre à expliquer la différence entre ces deux orientations, considérait que le bouddhisme exotérique avait été donné aux hommes par la personne historique du Bouddha Sakyamuni – qui n’est qu’une émanation visible de Dainichi – et était inférieur au bouddhisme ésotérique fondé sur une réalité transcendante.

Les textes sacrés du bouddhisme ésotérique sont une manifestation de l’Absolu qu’incarne Dainichi Nyorai. Seuls des médiateurs comme le Bouddha historique ou les bodhisattvas peuvent les transmettre aux croyants du monde humain. Le maître aussi est l’un de ces médiateurs. Afin que les enseignements secrets ne soient pas profanés et restent le privilège d’élèves choisis, l’école Shingon, imitant le tantrisme indien, a inventé un langage cryptique en modifiant les idéogrammes sino-japonais. Le bouddhisme

ésotérique est donc « secret » non seulement parce qu'il contient un substrat de pratiques magico-religieuses (pour faire pleuvoir, guérir, vaincre) qui contribuèrent beaucoup à sa popularité au Japon, mais aussi parce que le sens profond de ses textes canoniques n'est pas accessible au non-initié.

Kûkai n'était pas le seul à promouvoir le bouddhisme ésotérique au Japon. Son contemporain et rival Saichô, revenant lui aussi de Chine, tentait de le diffuser par le biais de l'école Tendai. Mais, contrairement à Kûkai, il n'avait pas reçu les rites d'initiation (abhiseka), et n'était pas l'élu d'un patriarche. Admettant la supériorité des connaissances de Kûkai, Saichô voulut lui emprunter des textes. Kûkai le réprimanda parce qu'il se consacrait trop exclusivement à la lecture et à l'interprétation. Selon Kûkai, l'enseignement du bouddhisme ésotérique n'était pas accessible par la seule étude intellectuelle, mais par des pratiques méditatives et des visualisations qui se vivent à travers tout le corps de l'initié.

En dépit de ses traits mystico-magiques, le bouddhisme ésotérique ne prêchait pas la fuite du monde. La pratique Shingon proposait d'utiliser les choses de ce monde comme moyen d'accès à la Libération de l'être et de fusion avec l'Absolu.

Cette position repose sur la notion essentielle d'unité de tout l'existant. Les choses existantes peuvent bien paraître duelles, en réalité, elles ne le sont pas. La sphère de l'Absolu prend forme dans les Six Éléments – éther, air, feu, eau, terre, esprit –, et ces Six Éléments sont simultanément l'Absolu. Le microcosme et le macrocosme se correspondent, tout comme l'homme et le Bouddha, les passions et l'Illumination, la connaissance à connaître et la connaissance connue.

« C'est ce que dit le sutra que les pèlerins récitent à chaque temple du pèlerinage, le Hannya Shingyô, précise le prêtre. Le principe de l'unité de toutes choses résonne dans son deuxième couplet :

"Les formes ne sont pas différentes du vide, le vide n'est pas différent des formes, les formes sont le vide, le vide est les formes. Il en va de même des sensations, des perceptions, des constructions mentales et des consciences…" »

Puisque tout est dans tout, l'homme est dans l'univers et l'univers est dans l'homme ; puisque l'être du Bouddha absolu Dainichi imprègne tout l'existant, l'homme aussi le contient. Ce potentiel latent dans chaque homme doit être activé afin qu'il atteigne l'Illumination, une notion reprise plus tard par le bouddhisme Zen, mais qui était

nouvelle dans le Japon du IXe siècle. L'un des enseignements les plus radicaux de Kûkai était que « chaque homme peut devenir Bouddha en cette existence même ». Sokushin dôbutsu : chaque personne a une nature de Bouddha et peut atteindre l'Illumination dans sa vie présente.

Kûkai écrivit un traité sur les dix stades de l'évolution mentale de l'homme jusqu'à l'Illumination. Pour atteindre ce dernier stade, il proposait, à l'instar du tantrisme, des pratiques visant à fondre les facultés de l'homme avec les Trois Mystères du Dainichi absolu : c'est-à-dire l'action du corps, de la parole et de la pensée. La délivrance de l'homme consistait à utiliser des techniques corporelles à des fins spirituelles pour incorporer les Trois Mystères et faire un avec l'univers. Ainsi, le bouddhisme secret de la vérité transcendante s'adressait-il à tout l'être humain tel qu'il est dans ce monde, et d'abord à son corps.

Le « mystère » du corps, univers de l'action, est activé dans la formation des mudras, une série de gestes des mains codifiés et hautement symboliques. Le « mystère » de la parole s'exerce par la récitation de formules souvent sans signification, les mantras, dans lesquelles se manifeste le verbe, la « syllabe-germe » qui précède et établit la forme matérielle. Le « mystère » de la pensée se réalise dans la visualisation mentale méditative de Dainichi à l'aide de sculptures et de peintures comme les mandalas qui donnent une forme visuelle au transcendant.

« Le prêtre pratique ces techniques corporelles lors des cérémonies, mais elles ne lui sont pas exclusivement réservées. Les personnes ordinaires ont elles aussi accès à la "bouddhéité". Les pèlerins de Shikoku exercent à leur niveau de compréhension les Trois Mystères lorsqu'ils psalmodient les mantras à chaque temple, lorsqu'en priant ils forment avec leurs mains le gassho, mudra de base qui unifie la main droite (le royaume de Bouddha) et la main

gauche (le monde transitoire des phénomènes), et lorsqu'ils visualisent Kôbô Daishi, qui représente Dainichi Nyorai. »

Tandis que parle le prêtre, nous entendons les pièces cliqueter dans le tronc à offrandes de l'autre côté de la grille en bois et la rumeur des pèlerins qui affluent. C'est sur l'espoir d'un salut pour tous que les successeurs de Kûkai fondèrent un culte populaire et simplifié, bien loin de l'antre ésotérique des initiés.

Pied Brisé

28 novembre

Le cap sacré du Pied Tapé fut pour nous le cap maudit du Pied Brisé. Les médecins de l'hôpital de Tosa Shimizu, où nous faisons examiner le pied d'Aude, de plus en plus gonflé et douloureux, posent un verdict sévère : repos complet. Le voyage semble s'écrouler au six centième kilomètre de notre marche.

Heureusement, Shinji est là. Impassible, il assiste à notre débat sur les solutions possibles et n'intervient d'un doux « Sois patiente » que lorsque je parle d'abandonner. Nous avons fait mille et une esquisses de notre voyage remodelé et opté finalement pour la Voie du Vélo.

Nous roulerions pendant quelques jours à bicyclette ; ensuite, selon l'état du Pied Brisé, soit nous continuerions toutes les deux à pied, soit Aude garderait sa prothèse à deux roues tandis que je reprendrais la Voie Pédestre.

Nous voici donc achetant deux vélos d'occasion à Tosa Shimizu, au magasin Mori, dont le propriétaire, représentant à l'assemblée départementale de Kôchi, a fait en Europe un voyage d'étude pour comparer différents systèmes d'assemblées et préféré de loin le système allemand. Il nous promet de préparer les bicyclettes pour le lendemain et nous dépose le soir au Teruna onsen, tout blanc de modernité et géré par l'un de ses amis. À la sortie, une limousine commandée par le directeur nous attend pour nous raccompagner au cap. Le chauffeur jauge nos mines hâlées, nos vêtements usés et

nos chaussures crottées. Pour éviter que notre carrosse ne se transforme en citrouille, nous lui donnons pour adresse fictive l'hôtel cinq étoiles du cap Ashizuri ; nous y débarquons et, la voiture repartie, disparaissons dans le noir pour continuer à pied jusqu'à notre autel belle étoile.

Pédaler

29 novembre

Rouler à vélo avec sur le dos une cheminée lourde et haute de 1,20 mètre n'est pas plus commode que marcher. L'abri tangue et me tire vers l'arrière lors des montées. Les genoux me rentrent dans le menton à chaque coup de pédale car la selle est trop basse. Le terrain est loin d'être plat, et nous devons pousser les bicyclettes lors des montées raides, empêchant le pied d'Aude de se reposer. Notre course funambule fait clapoter le xylophone monodique des plaques de ciment qui constituent une sorte de trottoir le long de la grande route.

Les bornes qui étaient le métronome de notre lenteur filent maintenant comme la bande accélérée d'un film.

L'abandon, même provisoire, de la marche me semble frapper d'un coup fatal la cohérence de ce périple : un compromis ultime après l'abandon de tant d'autres aspirations. La contemplation, la concentration, le silence, l'isolement, l'ascèse, des nuits sans exception passées dehors dans l'abri – puérils désirs, coupable recherche de sensations, vaines prétentions de fuir le monde alors qu'il est possible de le transcender sans l'éluder.

Dans l'élan du premier coup de pédale, je décide de lâcher prise.

Dans l'élan du premier coup de pédale, je largue le fond d'insatisfaction qui teinte le voyage. Dans l'élan du premier coup de pédale, je donne l'impulsion à un mouvement qui suivra son propre cours.

Tout comme l'abri vierge s'offrait à l'inscription, j'attends les marques du chemin.

Hors-la-loi

30 novembre

Au dernier temple de la préfecture de Kôchi, charmant avec ses jardins japonais, ses carpes rouges, ses érables roux, nous essuyons un nouveau refus. La mine du prêtre le laissait prévoir. Il est assis derrière et exactement au milieu de ses deux calligraphes, quelque peu surélevé, comme un pontife discutant avec ses ministres. On nous le présente dès notre arrivée dans le bureau avec un ton qui sous-entend : « Veillez bien à montrer votre respect. » Après son refus poli, j'en demande impunément la raison – « Seuls les livres et les kimonos peuvent être calligraphiés. C'est la règle » – et signale que les autres temples n'ont pas refusé cette demande – « Ils faisaient une exception, du fait que vous êtes étrangères. » Nous sortons tête basse mais appelons Shinji pour lui demander conseil.

Débute un bras de fer téléphonique entre les autorités et Shinji-le-Stratège. Il appelle d'abord le prêtre. On lui réitère le refus. Il récidive. On lui raccroche au nez. Il appelle alors le bureau central des 88 temples. On lui apprend qu'un règlement dicte les objets qui peuvent être calligraphiés. Une pancarte l'affiche dans chaque temple, mais ici, au Japon, nous ne sommes pas loin d'être illettrées.

Nous quittons le pays de la Discipline tels des pèlerins hors-la-loi.

Iyo

Bangai

1er décembre

L'arrivée à Uwajima ressemble aux abords de chaque ville : hypermarchés, immenses aires de parking konbiniensu sutoa [1], makudonarudo [2], pachinko et autres fleurs du mal. Un enfer vaste, nu, criard, blafard. L'esprit se concentre : avancer vite, ne regarder que devant soi. En ville, les quartiers sont plus calmes, composés de rues sagement quadrillées et de ruelles spontanément formées qui donnent son échelle humaine à l'urbanisme japonais et rendent vain tout effort d'orientation.

Il y a en plein Uwajima un bangai fudasho, terme qui se traduit littéralement par « lieu saint hors numérotation ». À l'époque prémoderne, il était habituel que les pèlerins s'arrêtent aux divers temples et sanctuaires qui se trouvaient sur leur chemin. Certains ont été inclus dans le circuit officiel des 88 lieux saints, d'autres pas.

Jusqu'à ce jour, les guides du pèlerinage encouragent les pèlerins à rendre visite à ces sites secondaires – on en recense près de deux cents – qui comprennent aussi bien des statues sur le bord du chemin que des grands temples et sanctuaires shintoïstes.

Le bangai fudasho Ryûkô-in se situe au sommet d'une interminable volée de marches, face au château blanc d'Uwajima sur la colline opposée. Le prêtre, neveu du supérieur d'un temple Shingon en Californie, nous accueille chaleureusement. Sa femme nous sert le thé et un gâteau. Nous avons posé l'abri comme une feuille blanche sur la balustrade de la coursive qui entoure le hondô, dans une odeur de bois camphré. L'on domine d'ici tout le panorama

cubiste de la ville. Au fur et à mesure que s'éteignent les lumières des immeubles, celle du château blanc en tout dernier, une enseigne surdimensionnée plantée au sommet d'une tour étend sa domination sur la nuit comme un drapeau de conquête. « Grand Hôtel » : vue depuis notre abri, elle semble donner son titre à toute la ville.

Le pont des Dix Nuits

2 décembre

À l'aube, le jeune prêtre inquiet du froid nous ouvre la salle de prière chauffée par un petit poêle. Il débute la cérémonie par quelques

génuflexions légères tout en drapant sa cape ocre sur sa tunique marron. C’est un doux réveil qu’il offre aux divinités, rien de spectaculaire. Les syllabes sont chuchotées plus que chantées, les mantras aérés de respirations énergiques et précises, les clochettes étincelantes sonnées très précisément par le ferme contrôle de gestes détendus, le tout ordonné comme une architecture de colonnes fines qui dégagent dans l’espace une clarté apaisée.

L’immense volée de marches descendue, nous tombons de ces résonances célestes en pleine vie matinale du quartier. Des mères déposent leurs bambins à l’école au pied du temple. D’autres enfants bleus à casquettes jaunes et cartables rouges se déplacent en file indienne, le plus grand en tête tenant un fanion orange pour s’annoncer aux voitures. Les vieux font un brin de gymnastique sur le pas de leurs minuscules maisons, et les épiciers sortent radis et mandarines.

Nous avons visité trois temples – toit de chaume, toit de tuiles, toit d’argile – et avalé cinquante kilomètres pour rejoindre le pont des Dix Nuits (Toyogahashi). Son nom féérique nous a séduites, tout comme les descriptions que nous en avions lues : un pont de pierre sous lequel dort une statue de Kôbô Daishi, en souvenir du lieu où, épuisé et frigorifié, il avait trouvé refuge pendant une nuit d’hiver qui lui sembla longue comme dix nuits, alors que tous lui avaient refusé

un toit. Pour rendre hommage aux sans-abri cherchant abri, nous avons voulu dormir sous ce pont à ses côtés.

Nous courons tous les dangers en longeant la Route 56 à pleine allure sur nos vélos instables et sans lumières. Aude fait une chute.

Je l’imite peu après. Dans les montées, nous poussons les vélos et surprenons les conducteurs venant en sens inverse dans des face-à-face grimaçants. Dans un tunnel interminable, nous occupons le centre de la voie pour être plus visibles ; à sa sortie, c’est la descente grisante en roue libre. Une chaîne saute. Un monsieur en costume immaculé plonge les mains dans le cambouis, sans doute apitoyé par deux femmes ignares en mécanique. À nouveau ces immenses aires de parking, ces enseignes lumineuses, ces boutiques et restaurants tellement communicatifs qu’ils empêchent tout dialogue. Nous rêvons à notre pont pittoresque ; nous guettons le havre de paix et de verdure que nous offrira le temple qui lui est associé, un second bangai. Nous imaginons une rivière enchanteresse dans un jardin moussu où reposera sereinement Kôbô.

Entre deux autoroutes surélevées et la route nationale, voilà le bangai, étrange rescapé en bois d’un passé noyé dans l’asphalte !

Nous cherchons le pont, mais il n’y a qu’une décharge derrière l’unique bâtiment du temple et un chenal d’eau croupie à ses côtés.

Une rangée de statuettes de Jizô le borde. Nous suivons sa trace.

Elle nous mène en bas de quelques marches vers un sombre passage qui se faufile sous un petit pont à peine visible au milieu des infrastructures routières. Nous scrutons l’obscurité. Voici en effet la statue de Kôbô endormi sous une pile colorée de futons miniatures, ignorant dans ses rêves le cauchemar qui l’enserre.

Épuisées et contrariées, nous laissons nos sacs dans ce cloaque puant et partons à la chasse aux vivres dans le désert de la jungle périurbaine.

Joyfull [3]. Le nom est ironiquement approprié. Une enseigne jaune annonce l’ouverture du restaurant vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les imitations en plastique des plats, étalés dans la vitrine, éveillent les désirs carnivores d’Aude, l’annonce de boissons illimitées attise ma soif, la promesse de chaleur nous donne des frissons, l’artifice et la stérilité du lieu plaisent à notre humeur cynique. Nous commandons quelques plats bien sanguinolents puis, soûlées par le décor surmaquillé, la musique surmélodieuse, l’éclairage surexposé et

la chaleur surventilée, nous nous perdons dans une orgie de boissons : café, café au lait, café au lait sucré, thé vert, thé vert au lait, thé vert sucré, thé oolong, thé oolong sucré, chocolat chaud, lait, lait chaud, limonade, limonade chaude… Entre deux tournées de cette ronde absurde, nous piquons des fous rires. Deux pèlerines aliénées, bientôt seules clientes du restaurant…

Il est 3 heures du matin lorsque nous plongeons à nouveau dans la brume nocturne. Nous regagnons le dessous du pont et nous allongeons contre le flanc de Kôbô, en étendant l'abri sur nous comme une couverture. La nuit âcre roucoule de pigeons, bruisse de grosses carpes visqueuses comme des limaces, se dissout dans une aube gris autoroute.

Au réveil trois heures plus tard, nous aurons la vision pas très nette d'un autre monde. Le passage sous le pont est peuplé de fidèles et nous voici, aux pieds de Kôbô, en première ligne de tir des offrandes de pièces. Notre réveil hagard ne semble nullement déranger un groupe de pèlerins qui vient saluer Kûkai toujours endormi. « C'est pour cela qu'il ne faut jamais frapper votre bâton sur quelque pont que ce soit lors de votre pèlerinage : vous risquez de le réveiller », nasille la voix de leur guide.

Un homme en tenue de travail vert amande nourrit les pigeons et les carpes. Il tient deux paquets de friandises qu'il distribue avec tendresse à ces animaux à mes yeux répugnants. Son départ nous permet de quitter notre abri-couverture, mais il réapparaît soudain avec une impeccable petite employée de bureau. Monsieur Obana, trop correct pour nous adresser seul cette proposition, fait demander par sa secrétaire si nous souhaitons nous décongeler en prenant le café dans son bureau tout proche. Ce chef d'une entreprise de construction de routes, à l'air timide et abattu, s'assied à nos côtés, frotte péniblement un orgelet à son œil droit et nous montre sur son

téléphone portable la photo de son chien, tandis que musardent ses employés, tous habillés du même anorak vert amande, en attendant que débute leur journée de travail.

Fuji-e

3 décembre

Quelle absurdité de la logique productiviste fait qu'un environnement consumériste, à trois pas d'un environnement agricole, en soit tellement coupé ? Des radis, des patates, des choux et des carottes qui

poussent en abondance au seuil de ces entonnoirs gloutons, on ne reconnaît dans les magasins et leur présentation de bouffe cellophanée ni la nature, ni la forme, ni le goût : aucune trace.

Ces derniers jours offrent de saisissants contrastes entre paysages industrialisés et paysages bucoliques. Nous sommes passées aujourd'hui, comme à travers un miroir, d'un univers de platitudes éclairé par la lueur étrange d'un soleil cerné de noir, à un sensuel chemin d'herbe qui frôle des terres rousses en hivernage. Une rivière émeraude prend les reflets fauves des érables en mue. Des toits de tuile se fondent dans la végétation, des greniers blancs, avec leurs petites fenêtres carrées et leurs frises de croisillons gris, s'en démarquent. Lorsque nous nous égarons, une tête surgie des champs nous remet sur le droit chemin.

Passée la ville d'Uchiko qui soigne son patrimoine historique, la route s'enfonce dans la montagne. De petits hommes-Lego lèvent et baissent leurs bras jaune fluo pour interrompre un flux imaginaire de voitures et nous laisser le passage avec un salut du buste à parfait angle droit. La vallée de l'Ogawa canalise les villages en un alignement linéaire. Des maisons – corps fragiles au pied des falaises –, on devine à travers la chaux écaillée la chair de torchis et le squelette de bois.

Au croisement de deux vallées, un arbre centenaire fait office en même temps de rond-point et de place de village. Les vieillards s'y adossent en cercle formant un œil de panoptique et jacassent à propos des prix qui grimpent, de la jeunesse fainéante, du pèlerinage qu'ils n'ont pas achevé… et qu'entreprennent des étrangères avec plus d'assiduité ! Au petit village de Oda, des travailleurs enfouis dans de longues bottes pataugent dans un bassin où flottent des rameaux qu'ils iront vendre en ville pour les fêtes du Nouvel An. Dans une maison adjacente, une femme malaxe une pâte blanche à base de patate douce et la presse dans des moules en bois qu'elle laisse mijoter dans de gros bacs en pierre remplis d'eau frémissante. Nous goûtons à ces pains de konnyaku assises sur de petits tabourets dans la cuisine pleine de vapeur.

Les routes sinueuses ne cessent de se dresser puis de piquer du nez. À Kuma, le jour baisse déjà. Nous trouvons au sommet d'une volée de marches le site splendide d'un sanctuaire shintoïste où nous décidons de faire halte pour la nuit. L'abri installé, nous redescendons en quête d'un dîner. Petit bout d'homme, bonnet de laine, dents rares, walkman sur les oreilles : un troll attend au bas des escaliers. « Bonjour, je suis Musashi, Musashi le samurai, dit-il en anglais, et il monte d'une

marche pour se tenir à hauteur d'yeux.

Ne dormez pas là-haut, ce n'est pas sûr. Onêsan [grande sœur en japonais] habite cette maison, vous pourriez y loger. » Le croire ? Se méfier ? Il lui téléphone, elle accepte. « Il faudra l'attendre, elle rentre du travail. » Musashi attend depuis trois heures déjà ; il est potier, habite la ville voisine de Toge, joue de la guitare blues et apprend l'anglais : en témoignent les cassettes de son walkman qu'il nous fait écouter. Un peu distrait, il regarde sa montre, téléphone, guette nerveusement la route. « Onêsan est belle, vous verrez. À

39 ans, elle en paraît dix de moins. »

La voilà qui arrive enfin, dans un élégant virage de voiture. Elle entre chez elle sans dire un mot, ressort, nous salue d'un ton impersonnel et gai, échange quelques mots avec Musashi qui lui tend un cadeau. Il disparaît soudain sans faire ses adieux. Sans doute reviendra-t-il dîner avec la famille…

Onêsan est belle, en effet. Jeune et fine, silhouette svelte, visage de porcelaine. Tout est petit dans sa modeste maison traditionnelle.

Des photos d'aïeux, datant d'un Japon sépia, ornent les murs en

torchis passés à la chaux. Sous l'autel familial, dans le tokonoma, sont exposés un bâton et un manteau de pèlerin. Le vieux père de Fuji-e – c'est le nom de la « grande sœur » – regarde la télé depuis une chaise à bascule. Il est fermier, et ses champs s'étendent derrière la maison.

« Cette année, les typhons ont détruit toute ma récolte. Je m'estime heureux : je suis encore en vie, et j'ai un toit sur la tête.

Dans ma jeunesse, j'ai fait moi aussi le pèlerinage. Notre famille a toujours réservé une chambre à l'étage pour les pèlerins qui passeraient à Kuma. Cela faisait longtemps qu'aucun ne s'était aventuré à pied jusqu'ici, et c'est une bénédiction que viennent pour la première fois des étrangères. Il fait un peu froid en haut, vous dormirez en bas, il y a de la place, maintenant. »

Il nous parle de son fils qui vit à Ôsaka.

« Et le petit frère que nous venons de rencontrer ?

— C'est un ami, juste un ami », chuchote Fuji-e, s'assurant d'un coup d'œil inquiet que son père n'a rien entendu. Musashi qui l'attendait depuis trois heures était donc un prétendant ! J'avais oublié qu'onêsan

– « grande sœur » – est aussi utilisé comme terme de respect entre personnes d'une même génération.

Après le bain et un délicieux repas de « simples nourritures de la montagne », le père part se coucher de l'autre côté de la paroi en papier de riz. Nous bavardons douillettement, assises sur un tapis chauffant. Fuji-e habitait Matsuyama, ville principale du département de Ehime, depuis son adolescence. Il y a six mois, elle est revenue dans son village natal pour s'occuper de son père, après que sa mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer, a dû quitter le foyer. Elle a trouvé un nouveau boulot à Toge, dans une entreprise d'électronique. Matsuyama était une ville animée ; ici, il n'y a guère d'occasions de sortir. Le sourire de cette célibataire charmante et distante, sa voix maquillée de tonalités enfantines comme il se doit pour une femme avant le mariage, portent un voile de résignation.

« Demain, j'aurai 40 ans. »

Nous regardons Spiderman en japonais, en mangeant des glaces de chez Fauchon, que conserve Fuji-e dans son congélateur pour les grandes occasions.

Pluie III

4 décembre

De tous les toits que nous aurons vus dans ce pays de toits, le plus notoire aura été celui d'Iwaya-ji. C'est un frêle Atlas portant la terre sur ses épaules. Enchâssé sous un massif de roche qui le domine et le materne, il retient la montagne d'une chute qui fracasserait le monde. Il a la coquetterie d'un fronton sculpté, ajouré d'une forme de cœur, et cette rustique délicatesse chatouille le flanc brut de la roche. Dans ce terrible bras de fer, c'est par la séduction que la main de l'homme résiste aux forces telluriques.

Le rocher gronde de fureur divine ; car cette montagne, par l'acte thaumaturge de Kûkai, est Fudô Myôô. C'est la légende qui l'affirme.

Un jour, le saint errant y rencontra une femme ermite en exercice d'ascèse, qui, reconnaissant le pouvoir de Kûkai, se fit sa disciple et lui offrit la montagne pour ses pratiques spirituelles. Ce don lui valut d'atteindre la Libération, et elle s'éleva vers la Terre Pure. Kûkai sculpta alors deux figures de Fudô Myôô, l'une de bois et l'autre de roche. De celle de bois, il fit l'image principale du temple créé en ce lieu. Quant à celle de roche, il l'enterra dans la montagne qui se transforma aussitôt en Fudô Myôô. À Shikoku, la géologie même est

infuse de sacré.

Iwaya-ji a réellement l'aura d'un mystère lavé de brumes. Des vapeurs grises enveloppent les cimes des arbres et l'enceinte crénelée des pitons rocheux. Un gong dissout ses ondes dans leurs nuées. Nous pénétrons dans une grotte très sombre et très profonde. Le silence nous enveloppe d'une ouate noire, se dilate dans notre corps et consomme nos chuchotements. Seules les taches rouges des bavoirs de Jizô brûlent comme des feux ardents face aux bougies aussi sereines que des bouddhas. Plus rien ne bouge, plus rien ne vibre.

Nous quittons la grotte, émues. La pluie nous sabre de sa réalité froide et humide. Nous entamons la longue descente vers le village pour regagner nos bicyclettes. Essoufflés, vêtus de capes en

plastique et chargés d'un palanquin en bambou dans lequel trône une statue dorée, des porteurs nous croisent et lancent en riant :

« Vous voyez comment vivent les Japonais. Perchés sur des montagnes. »

Plus bas, à mi-chemin de l'impressionnante cascade de marches en rondins, nous trouvons quelques cabanons qui vendent en pleine forêt des souvenirs aux pèlerins. L'un d'eux étale une panoplie de marchandises à base de shôga (gingembre) et affiche la vente d'amazake.

Tentées par cette boisson douce et chaude, nous réveillons le vendeur en pleine sieste. Il nous invite à entrer dans sa cabane le temps de boire notre bolée et de sécher devant le petit poêle nos vêtements trempés. Pour chasser le sommeil, il se verse une tasse à son tour et vient bavarder à nos côtés. Suivant la logique économique de Shikoku, il nous offre pour le prix d'un bol d'amazake une tasse de café, trois tasses de thé, du pain et une bonne louche de shôgayu.

Dehors, la pluie reprend de plus belle, et nous nous attardons dans le confort assoupi de ce refuge.

Des clochettes retentissent, puis des sons de voix qui se rapprochent :

« Yoisaaaa, yoisaaaa,

yoiseeee, koraseeee…

yoishoooo, yoishoooo,

yoishoooo, korashoooo…

eisaaaa, eisaaaa,…

eisa, hoisaaaa… »

Prononcée dans de grandes expirations de souffrance, c’est la gamme d’onomatopées qui, dans tout le Japon, fait avancer les bonnes gens dans l’effort et l’endurance, et, à Shikoku, les pèlerins dans l’ascension vers les temples.

Le vendeur de gingembre bondit. Il rajuste son tablier, échange sa voix douce contre une voix de clairon.

« Goûtez, goûtez, bons pèlerins, mon amazake. Goûtez mon chaud shôgayu, pour vous aider sur le chemin. » Il verse à toute

allure ses boissons fumantes et tend les tasses au troupeau de pèlerins.

« Oyez, oyez, bons pèlerins ! Éprouvez les vertus du gingembre.

Madame, je vois que vous toussez, mâchez donc un morceau de racine. Comment, c’est un mal de gorge ? J’ai la décoction qu’il vous faut. Bons gargarismes, très chère madame. Jeune homme, votre regard fiévreux me dit que la grippe vous menace. Essayez donc ces infusions. Et vous, mademoiselle, la vue qui baisse ? Buvez ceci en apéro, vous pourrez enlever vos lunettes. La petite souffre dans l’autocar ? Deux grammes par jour et finies les nausées. Monsieur, allons, on a pris un peu de ventre… Voici qui fera fondre vos mauvaises graisses. Ma bonne grand-mère, votre bâton de pèlerin vous aidera moins dans l’épreuve de l’ascension qu’une bonne friction au gingembre pour les articulations. Et vous, monsieur, quelle mine d’impuissant vous faites ! Venez que je vous dise un secret : étonnez donc votre mam’zelle, cette racine a des vertus…

secrètes ! »

Les pèlerins tâtent, testent et passent. Le vendeur revient se réchauffer devant son poêle. Un autre groupe approche. Il bondit.

« Oyez, oyez, bons pèlerins… »

Nous prenons goût au jeu et versons nous-mêmes les boissons.

Nouvelle trêve. « Je pense que c’est fini pour la journée. Avec cette pluie et en plein hiver, deux, trois groupes par jour, c’est déjà

étonnant. »

Il faut que l'on songe à partir. Le quarante-quatrième temple (que nous avons fait précéder du quarante-cinquième, atteignant ainsi la moitié du nombre de temples à visiter) se trouve à huit montagneux kilomètres d'Iwaya-ji. La pluie est secouée désormais par un vent houleux. Aude dit en rigolant : « Et si on dormait ici ? » Le grand miracle de ce voyage, c'est que lorsque Aude émet un souhait, il se réalise.

« Dormir ici ? Vous n'avez pas peur des fantômes ? Eh bien, pourquoi pas ? Vous surveillerez ma caisse ! »

Les pèlerins de tout à l'heure redescendent. Le marchand bondit.

Dans le temple, certains ont eu l'Illumination du dieu Gingembre et achètent à présent ses incarnations confites, en poudre ou en sirop,

ou son essence même. Nous sommes maintenant véritablement complices de la maison. Nous distribuons des tasses fumantes aux derniers revenants du temple ; nous faisons la vaisselle sous la pluie, à l'aide d'un seau et d'un ruisseau.

« Eh, ça, vous allez les chercher loin, vos apprenties assistantes !

— C'est la mondialisation du commerce de gingembre. »

Le vendeur rentre son étal. Il nous montre avant de partir comment fonctionnent la lumière, le réchaud, comment baisser et relever le volet, et où se trouve la caisse. La petite hutte en pleine forêt est à nous. Nous séchons nos possessions, organisons notre espace nocturne qui s'étend entre une paroi de gingembre et une paroi de planches de bois, écrivons notre journal à la lueur de la flamme de gaz. La nuit se fait déluge, et nous sommes bien, dans cette cabane primitive.

L'argent, nous le laisserons tranquille, mais je ne cacherai pas que l'or gris du gingembre confit éveillera notre convoitise et réchauffera nos estomacs.

Emon Saburo

5 décembre

Le quarante-quatrième temple, sans calligraphie, ne laissera d'autre trace que l'écho déplaisant d'une femme en colère.

Jadis, dans ces mêmes contrées, le rejet des vagabonds et le manque de compassion ont pourtant coûté cher à l'une des figures fondatrices du pèlerinage. À l'orée des chemins qui relient les quarante-quatrième et quarante-sixième temples, se trouvaient les terres d'un homme riche et méchant qui s'appelait Emon Saburo. Il faisait travailler ses paysans sans relâche et les laissait mourir de faim. Un jour, un prêtre mendiant se présenta à sa porte et demanda l'aumône. Emon Saburo le chassa en l'insultant. Le vagabond revint le lendemain. Cette fois, Emon Saburo remplit son bol d'une bonne ration d'excréments ! Le mendiant ne cessa cependant de revenir. Le huitième jour, Emon Saburo frappa cet impudent de son bâton et

cassa son bol qui se brisa en huit morceaux, comme les pétales d'une fleur de lotus. Le prêtre ne revint plus, mais le jour suivant, le fils aîné d'Emon Saburo mourut brutalement. Le deuxième jour, ce fut au tour du deuxième fils, trois jours après, du troisième, et ainsi de suite jusqu'au huitième jour, quand mourut le huitième et dernier fils. Emon Saburo, qui savait compter, comprit qu'il y avait là un signe. Il voulut retrouver le saint homme et lui demander pardon. Il donna ses terres à ses paysans et ses biens aux pauvres ; il se coiffa d'un chapeau de paille, se munit d'un bâton de cèdre et s'en alla à la recherche du prêtre. Quatre ans plus tard, il avait fait sans le retrouver vingt fois le tour de Shikoku, inscrivant son nom à chaque lieu de son passage. La vingt et unième fois, il décida de marcher dans le sens inverse. Il était épuisé et malade, et s'effondra un beau jour sur un sentier de montagne. Kôbô Daishi apparut alors et écouta son repentir. Il lui pardonna ses offenses et lui accorda un dernier souhait. Emon Saburo demanda de renaître en tant que seigneur de la province de Iyo afin qu'il ait le pouvoir de faire le bien. Kôbô Daishi ramassa une petite pierre, grava quelques mots dessus et la plaça dans la main gauche d'Emon Saburo. Il mourut alors et Kôbô Daishi brûla son corps, l'enterra et planta son bâton de cèdre qui devint arbre.

On dit qu'Emon Saburo fut le premier henro, dessinant de ses pas l'itinéraire du pèlerinage sur les traces de ceux de Kûkai. À l'image du cercle, cause et effet se confondent, origines et évolutions, précurseurs et successeurs. Qui suit qui dans cette histoire en boucle ? Kûkai, les ermites de montagne ? Les moines prédicateurs, Kûkai ? Les pèlerins, leur bienfaiteur ? Le rédempteur, ses ouailles ?

Les calligraphes

6 décembre

Il y a les hommes et les femmes, les jeunes et les vieux. Il y a les

employés et les prêtres, les mères de prêtre et les filles de prêtre. Il y a les indifférents et les enthousiastes, les tout émus, les amusés,

les philosophes, les rigolos, les fonctionnaires et les artistes. Il y a ceux qui disent « Subarashii », et il y en a un qui dit « That’s cool ».

Il y a ceux qui appellent une aide subalterne ; il y a ceux qui cherchent calligraphe plus adroit. Il y a ceux qui sortent de derrière leur guichet, ceux qui restent dans l’espace confiné de leur bureau et tentent de caler l’abri entre vitre et présentoir. Il y a ceux qui œuvrent en plein air, ceux qui opèrent sur les tatamis de leur salon, ceux qui couchent l’abri sur une table et ceux qui l’étendent au sol. Il y a ceux qui retirent leurs chaussures pour s’agenouiller sur la toile ; il y a ceux qui s’accroupissent devant elle et tendent le bras pour la peindre. Il y a ceux qui adoptent des positions de contorsionniste et ceux qui ont la souplesse de champions d’arts martiaux.

Il y a ceux qui s’inquiètent de la matière du filet ; d’autres qui se lancent avec bravoure dans l’aventure. Il y a ceux qui se concentrent dans la détente et ceux que la peur fait reculer en pleine action. Il y a ceux qui tiennent le pinceau en faisant dépasser le pouce sur l’index, ceux dont l’index recouvre le pouce, ceux qui ont le poignet cambré vers la droite, et ceux qui ont le poignet cambré vers le haut. Il y a ceux qui posent à plein leur pinceau sur la toile et le font glisser, se tordre, s’élever, d’un virage rapide de la main ; il y a ceux qui se posent sur la pointe des crins puis s’enfoncent dans un tracement épais. Il y a ceux qui manient le pinceau par petits à-coups précis et nerveux ; ceux qui caressent la surface d’un calme lubrifié. Il y a ceux qui dessinent avec un geste souverain, et ceux dont le geste est un souffle dans l’air.

Il y a ceux dont les caractères s’écoulent l’un dans l’autre ; d’autres dont les signes se dressent fiers et distincts. Il y a ceux dont les lettres sont graciles et fragiles, et ceux qui produisent des traits affolés. Ceux qui tracent des balafres légères ou ceux dont les traits sont joufflus et sonores. Il y a ceux qui ratent et s’excusent ; il y a ceux qui ratent et recommencent sur du papier de soie, en nous priant de le coller par-dessus leur échec. Il y a ceux qui ne s’appliquent pas mais nous offrent des gelées de café grillé au chocolat, et ceux qui s’appliquent et sont heureux du résultat.

Il y a ceux qui nous suggèrent de tapoter l’encre fraîche avec un mouchoir ; il y a ceux qui nous disent de la sécher avec un sèche-

cheveux (chaque bureau des calligraphies a son sèche-cheveux : nous

en avons relevé des roses et des bleu ciel, des mauves et des verts, des avec trois degrés de souffle, des avec un râle au moteur, des qui ressemblent à des pistolets, des ronds qui tiennent dans le creux de la paume…). Il y a ceux qui nous font payer et ceux qui nous disent o-settai.

Il y a ceux que nous oublierons ; il y a ceux que nous n'oublierons pas. Et il y a ces deux calligraphes rencontrés en ce trente-sixième jour :

À Jôdo-ji (temple 49), le prêtre-calligraphe, devant l'abri étendu sur le sol, prend une feuille, brosse quelques coups de pinceau et nous tend le croquis d'une vision d'avenir : « De retour dans votre pays, érigez votre toile en un cylindre vertical. Éclairez-le de l'intérieur et faites-en une lanterne monumentale. Lorsque les gens tourneront autour, ils comprendront quelque chose du pèlerinage de Shikoku. »

À Hanta-ji (temple 50), le prêtre très vieux à l'air très sage, ses lunettes en écaille plus larges que son visage, nous dit le sentiment qu'il a eu en apposant son empreinte sur notre abri : qu'il ajoutait une graine à un tapis de semences, dont chaque calligraphie allait éclore et devenir fleur.

Journée record de calligraphies glanées dans des temples contrastés. À l'approche de Matsuyama, sur des terres riches en légendes, les temples s'enchaînent à grande fréquence. Parties du quarante-sixième, où, pour aérer une dispute, nous avions dormi chacune à une extrémité de l'abri monté en tunnel sur la galerie du hondô et, réconciliées, petit-déjeuné le matin dans un jardin roux et doux, nous avons trouvé un Paperson au quarante-huitième, Shinji au quarante-neuvième, et étions ce même soir au cinquante et unième temple.

Paperson III

7 décembre

Neuf mois après la mort de Emon Saburo – le méchant riche devenu pèlerin sur les traces de Kûkai –, la femme du seigneur de Iyo eut un bébé. Certains racontent que c'était au XVIIe siècle, mais peu importe, du moment que c'était un garçon. Le poing de sa main gauche était fermé et personne ne réussissait à l'ouvrir. Enfin, à force de prières et de consécrations, le prêtre du temple local parvint à ce qu'il le relâchât, et une pierre tomba de la paume du jeune enfant. « Incarnation d'Emon Saburo », lisait-on, sur cette pierre gravée par Kûkai. L'enfant devint seigneur, comme le mourant l'avait souhaité, et le temple où se joue le dénouement de cette histoire fut nommé «

temple de la Main de Pierre » : Ishite-ji.

C’est un temple immense : de jour, une volière de visiteurs pressés, à l’aube, une cité fantôme. Une pagode marque son centre ; les hondô, daishidô et autres pavillons délimitent la cour principale. Tout un attirail de dévotion est venu brouiller cette composition formelle : statues, fresques, objets votifs, guirlandes de vœux, univers monstrueux et grotesque où s’entremêlent bouddhisme et animisme, doctrines et croyances populaires. Dans une grotte qui n’en finit plus de longueur, de grands totems ricanent sous des lampes pâles et des yeux de pierre me lorgnent. J’avance comme une noctambule dans cette galerie de l’étrange et débouche sur une colline boisée d’où surgit un monumental Kûkai, plus proche de l’art indien que japonais. Je traverse dans le sens inverse la nuit de la grotte pour revenir dans la cour. Les marchands du temple déballent leur marchandise, les groupes arrivent en trombe, les vieux regardent et les vieilles jacassent.

« Ishite-ji

Ici aussi des vieilles femmes

Dans le soleil qui s’attarde »

Masaoka Shiki 4.

Je suis retournée dans la vaste salle où nous venons de passer la nuit, ancienne auberge pour pèlerins aujourd’hui à l’abandon. Des

chambres, on ne voit plus que les rainures des parois coulissantes, frontières abstraites sur l’étendue de tatamis effilochés qui recouvrent le sol. À une extrémité de la salle, une scène évoque les temps de réunions festives ; des objets périmés gisent çà et là comme des épaves. Nous étions quatre pèlerins à occuper cet espace froid et humide. Pour nous bâtir un radeau plus intime, nous avons glané dans la salle, comme sur une plage désolée, des reliques propres à compléter notre abri de fortune. Deux paravents ont suffi, finalement, pour compresser ses flancs et bomber sa forme sans devoir l’ancrer dans la mer de paille tressée.

Shinji a écouté notre discussion et observé nos essais en prenant quelques notes sur un carnet. Il est toujours cette présence silencieuse et intense, un peu énigmatique, à nos côtés.

« J’ai voulu vous proposer ces perches pour bâtir votre abri, mais le résultat aurait été rigide et laid. Vous vous êtes contentées de deux

parois pour créer cette forme mystérieuse et belle. Un minimum de structure externe à la forme, c’est cela votre idée ? »

Lorsque nous sommes avec Shinji, notre voyage prend tout son sens. Sa foi en notre entreprise nourrit la nôtre quand elle se fatigue. Son action discrète et pertinente nous soutient comme l’épaule d’un guide bienveillant. Jamais un geste de trop, jamais un faux mouvement, jamais un mot qui ne soit indispensable. Tout au contraire de nos palabres éjaculées, la parole de Shinji est une épure contrôlée. Ses phrases se constituent par l’addition de petits germes d’idées réduits à leur plus simple formulation. L’art de l’essentiel s’exerce à grand effort : Shinji construit, avant de l’énoncer, le canevas de son discours. Entre chaque mot, il ferme les yeux, écoute la résonance du précédent, cible le suivant, médite le vide entre les deux et vérifie à chaque syllabe la nécessité du propos.

Nous avons appris à attendre que l’idée se cristallise dans le silence.

Parfois, Shinji prépare sur son calepin une liste de termes anglais. Se joue alors un jeu d’associations pour enfiler ces mots sur une grammaire vitale et tisser le message à nous communiquer.

L’angoisse des Japonais face à l’erreur possible, leur souci de la perfection, rejoint alors la quête de l’essentiel.

Cette nuit, au cinquante-troisième temple de Enmyô-ji, nous demandons à Shinji de participer à notre création en choisissant l’emplacement de l’abri. Le responsable du temple, un petit homme gras et carré que nous surnommons « Porcinet », flanqué de sa femme grasse et carrée elle aussi, a d’abord quelques réticences.

Mais il décrète enfin, d’une voix pleine de bourrelets : « Dokodemo ii [5] ».

Shinji élit un arbuste aux fleurs roses de sazanka.

Nous avons noué l’un des coins de notre toile à une branche, posé un pan contre une pierre gravée et, prenant Kûkai pour tuteur, étayé un troisième côté avec le bâton de pèlerin, pour englober dans notre antre blanc le buisson fleuri.

Nuit de lait

Voile de gaze

Dais de branches

Fleurs-étoiles.

Les bains

8 décembre

Monsieur et madame Porcinet s'installent à 5 heures 30 sur des zabuton dans l'étroite salle du hondô. Un homme incolore qui depuis 4 heures fait les cent pas sur la galerie du temple, deux étrangères, et un homme au bonnet de laine qu'il retire avec respect, s'agenouillent derrière eux. Monsieur Porcinet entame de sa voix grasse les incantations. Avec quelques quarts de ton de décalage, madame Porcinet fait son entrée d'une voix pointue et perçante dont la puissance ploie l'échine de l'homme incolore. La cérémonie est menée comme un exercice de pompes. Sur la dernière syllabe, les Porcinet saluent, se lèvent et sortent en laissant derrière eux un vertige de vibrations dissonantes, l'homme hagard, les deux étrangères et l'homme au bonnet à leur traîne. Monsieur Porcinet les mène en procession jusqu'au cimetière – martèlement de l'allée givrée par le froid de la nuit –, y allume de l'encens, repart avec sa suite jusqu'au daishidô, enchaîne de nouvelles incantations, salue,

ressort, mène la parade vers un troisième pavillon, rematraque des incantations, resalue, ressort, se tourne vers nous et déclare avec satisfaction : « Owari » (« Fini »).

Nous accompagnons Shinji jusqu'à la pittoresque gare de Iyowake où il reprendra le train vers Tokushima. Enthousiasmée par le style Art nouveau de l'édifice, j'improvise devant mes deux auditeurs une conférence sur l'art de l'époque 1900. Je photographie avidement ce rare témoin, à Shikoku, de l'adoption du style occidental, pour apprendre enfin que le bâtiment, pur pastiche, n'a que dix ans. Le café de la gare est décoré d'« authentiques » boiseries. La serveuse s'étonne de notre commande, incongrue pour l'heure matinale, qui correspond au péché mignon de chacun : un café pour Shinji, une soupe miso pour moi, une zenzai, soupe sucrée aux haricots rouges, pour Aude.

Dans la ville d'Imabari, deux temples plus loin, les bains publics, datent bien, eux, de l'ère Taishô (1912-1926). Ils sont l'un des trois seuls édifices de la ville à avoir survécu aux bombardements américains lors de la Seconde Guerre mondiale (nous sommes à quelques coups de bombe d'Hiroshima). On y pénètre en soulevant deux pans de tissus imprimés de l'idéogramme yu, eau chaude, à

gauche pour les femmes, à droite pour les hommes. Des petits paniers en plastique roses et bleus emplis de shampoings, crèmes et autres lotions, s'alignent le long des murs écaillés de la haute salle de déshabillage. On passe une porte coulissante pour entrer dans une salle carrelée encerclée de robinets et de cuves d'eau, dont les moulures au plafond sont enveloppées dans des arabesques de vapeur. Une vieille femme écorchée se frotte et se refrotte avec son éponge rêche, adossée contre le mur dégoulinant. Des cinquantenaires plus en chair, la tête enturbannée dans de petites serviettes, languissent dans des cuves d'eau chaude. Plus populaires que les onsen, sources d'eau naturelle, les sentô, ou bains publics, sont au Japon ce que sont les cafés aux pays de la Méditerranée. On y vient pour se détendre, pour jaser, pour tuer le temps des soirées.

Malgré l'introduction de baignoires dans les maisons privées, toute

une vie sociale se déroule, aujourd'hui encore, autour de l'hygiène et de la purification du corps qui, au Japon, tient du rite sacré.

Notre entrée fait quelques remous à la surface des visages des femmes, et la vapeur semble se figer un instant, mais elles contiennent leur surprise dans les plis ramollis de leur peau et les conversations se dissolvent à nouveau dans la buée. Bientôt, nous sommes intégrées à leur société : les fesses se poussent pour nous laisser de la place sur les bancs des bains bouillants, on nous met en garde contre la froideur du bain froid, mais une connivence taquine garde le silence sur les courants électriques qui traversent un autre bassin, pour mieux s'amuser de nos sursauts. On nous offre des mandarines en nous récitant cet adage : « O furo ni hairuto, bitamin C o taberu » (« Quand dans le bain tu entreras, vitamine C

tu mangeras »). Et ce partage du geste de l'épluchage scelle notre rapprochement. Les pelures donnent à l'eau un parfum d'agrume et voguent à sa surface comme des petites barques orange. Par-dessus la paroi entre le bain des hommes et le bain des femmes, ondule une lente mélopée. Hommes et femmes communient alors par le chant, brodant autour de cinq notes cette évocation d'une autre saison : « Les tuiles blanches fleurissent de pétales de cerisiers. »

Tant de paroles, tant de vapeur, tant de chaleur, puis le froid silence du temple Nankôbô. Un pin nain se confie en se penchant au lobe d'une pierre hagarde. Des ombres décharnées s'élancent vers les toits retroussés des bâtiments qui se rencontrent et se snobent.

Les nez blancs des solives dessinent une constellation d'étoiles. Dans

cette forêt de poteaux et de pins, Kôbô le Pèlerin marche lentement sur l'horizon d'une poutre, laissant en empreinte sur notre bulle de gaze cinquante-cinq sceaux de son passage.

Mariko

9 décembre

Suzuki-san, une femme de 58 ans que nous avons rencontrée dans plusieurs temples ces derniers jours, voudrait absolument acheter à Aude de nouvelles chaussures. « Des chaussures souples, Made in Japan, plus douillettes que vos chaussures de marche. »

Nous l'en dissuadons. Pour compenser, elle a souhaité nous emmener déjeuner, en compagnie d'un jeune pèlerin, Takai-san, thésard en astrophysique. Suzuki-san effectue le circuit tantôt à pied, tantôt en bus, tantôt en train. Elle s'est liée avec le jeune, car tous deux sont des kuyo-henro, nom donné à ceux qui entreprennent le pèlerinage pour faire le deuil d'un proche. C'est une cause fréquente ; voilà pourquoi, souvent, on nous demande si notre boïfu-rendô (« boyfriend ») est mort. Suzuki-san a perdu son mari ; Takai-san son père. La femme semble avoir adopté l'étudiant pour s'en faire la marraine de pèlerinage (« Je pourrais être sa mère, et je suis riche »). Adorablement accaparante, Suzuki-san résiste bien à la tristesse : sa gaieté est plus bruyante que tous les clients, les cuisiniers, le cliquetis des baguettes, la musique et le jingle de la porte du restaurant réunis.

Nous quittons Imabari. Les bombardements des USB29, le 5 août 1945, ont détruit 80 % de cette ville, son château du XVIIe, et les temples aussi. À trois kilomètres du centre, le cinquante-sixième temple du pèlerinage, entièrement reconstruit, manque de charme et de jardins. Le caniche blanc de la calligraphe se balade sur notre abri étendu au sol, laissant l'empreinte de ses pattes à côté du sceau de l'image divine.

La plaine est balayée d'un courant d'air chaud aux ailes froides ; le chemin passe à travers champs. Au cinquante-septième temple, un homme qui conduit en voiture d'autres pèlerins gribouille sur un papier son numéro de téléphone. « Quand vous arriverez près de Saijô, appelez-moi : je suis votre humble serviteur. »

Un nouveau groupe approche, mené par un homme au bâton orné et très pèlerinement vêtu d'un surplis. C'est lui qui dirige les incantations en frappant sur un petit bloc de bois pour maintenir l'entrain tandis que les pèlerins marmonnent à la traîne. Puis il entonne la chanson du

temple, plus gaillarde. Les sendatsu, ceux qui se « tiennent debout devant » les henro, promeuvent le pèlerinage

dans leur région, colportent de nouvelles histoires de miracles, guident des groupes ou des particuliers, maintiennent des liens avec les temples. Ils ont pour avantage sur les autres d'avoir effectué plusieurs fois le pèlerinage. Depuis les années 1960, le bureau central des temples, le Reijôkai, organise leur formation et leur classement du premier grade (quatre tours de Shikoku) au septième grade (en général des prêtres). Le nombre de candidats ne cesse de croître.

Nous entamons la raide montée vers Senyû-ji. Ce temple raffiné, isolé au sommet d'une colline, a ouvert une auberge haut de gamme. La femme du prêtre y sert du shorinryôri, forme végétarienne du kaisekiryôri, ou repas de réception, associé en particulier aux temples de Kôya-san. Les convives mangent autour d'une table basse chargée de plateaux laqués et de récipients en terre cuite d'une rusticité cultivée, fabriqués par le supérieur lui-même. Les arts classiques japonais doivent beaucoup aux temples et aux familles des prêtres pour leur survie. La poterie, la cérémonie du thé, l'art floral, la calligraphie, les arts textiles sont souvent pratiqués et enseignés par les femmes des prêtres. Ces familles haut placées dans la hiérarchie sociale forment parfois comme une caste supérieure ; mais leur position dépend aussi de la fortune du temple.

Certains grands temples très fréquentés ou associés à des familles influentes sont extrêmement riches ; d'autres, petits, moins visités ou moins bien associés ne reçoivent que peu d'offrandes. On hérite aujourd'hui d'un temple de père en fils ; les temples sont donc le patrimoine d'une famille. On peut aussi être « adopté » par un maître de temple sans descendant, en épousant sa fille. L'existence des prêtres n'est nullement recluse : à la différence des moines, ils ont femme et enfants, peuvent conduire leur temple comme une affaire, ont un devoir religieux limité. Pour devenir prêtre, il faut un certificat délivré au terme d'une courte formation. Il ne s'agit pas de longues études religieuses. Parmi les prêtres, certains ont certes entrepris des études bouddhiques approfondies et dédient leur vie aux choses spirituelles, mais beaucoup exercent leur fonction de prêtre en plus d'un autre métier. Nous discuterons par exemple, au

soixante-troisième temple, avec un jeune prêtre qui parle un anglais impeccable : il travaille pour une société américaine. Nous rencontrerons plusieurs prêtres professeurs et un prêtre exportateur de poteries japonaises en France !

Dans des bâtiments annexes au temple de Senyû-ji semble vivre une petite communauté d'individus voués à son bon fonctionnement.

Ils ne sont pas à proprement parler des employés, comme nombre des calligraphes des temples de Shikoku, mais des fidèles liés affectivement au lieu, comme les membres d'une famille élargie. À

5 h 30 le lendemain, tous se réunissent pour la cérémonie du matin, conduite aujourd'hui par la femme du prêtre en remplacement de son mari parti en voyage d'affaires. Puis, par un accord tacite, ils se retrouvent sur la terrasse de la maison du prêtre pour contempler un lever de soleil empourpré, en nous invitant à les rejoindre.

Il y a un bonhomme minuscule dont le visage ressemble à une boule de papier chiffonné, qui offre à la maison son savoir-faire de charpentier. On l'appelle Daiku-san, monsieur menuisier, tellement son métier le représente mieux que tout autre nom. Émoustillé par la visite de deux architectes venues de France, il nous montre une maison en hinoki (cèdre japonais) qu'il a bâtie pour que le supérieur puisse exercer sa passion, la poterie, devant une vue sur les collines.

Il a la fibre inventrice, le daiku-san. Il a imaginé une fenêtre pliable et des poignées de portes avec un trou pour chaque doigt.

Il y a aussi Mariko, une jeune femme aux cheveux rasés. Deux ans auparavant, elle effectuait seule le pèlerinage, dormant sous une tente, et passa une nuit dans le tsuyado de Senyû-ji, où nous aussi avons dormi. Elle connut dans ce lieu une sorte de révélation et sut qu'elle reviendrait. De retour chez elle, à Nagoya, elle décida de quitter son travail, ses amis, sa vie, de tout abandonner pour s'installer sur ces hauteurs et se mettre au service du temple. C'est elle qui cuisine, qui nettoie, qui fait le linge. Malgré sa grande réserve, Mariko rayonne d'une force heureuse. Nous aimerions en savoir plus sur son histoire. Nous aimerions rester encore un peu dans ce lieu où règne une sérénité bouleversante. Mais nous

sommes vouées au destin nomade : ne s'attacher à rien, vouloir rester, devoir partir.

Chanson française

10 décembre

Il y a ceux qui nous échappent et ceux à qui l'on n'échappe pas.

S'il fallait à tout prix le catégoriser, Masamitsu appartiendrait à cette

seconde catégorie. C'est l'homme qui nous a confié au cinquante-septième temple son numéro de téléphone. Nous l'avions presque oublié. Mais dans l'après-midi, Aude et moi délibérons sur le programme des jours suivants, car les dégâts laissés par les typhons rendent l'itinéraire incertain. Le soixantième temple, le plus nansho des nansho, n'est pas accessible par la route habituelle, et il faut enchaîner les trois temples suivants avant de le rejoindre par un autre accès. Nous sommes assises devant un monstre autoritaire de béton : le soixante et unième temple, annoncé comme un temple révolutionnaire par son aspect moderne. Ce n'en est pas tant le style que l'échelle qui nous effraie. Ce temple accueille dans son auberge plus de trente-cinq mille pèlerins par an, et l'on vient y prier en particulier pour un accouchement facile. Enrichi par ces vœux pieux, il vocifère son importance dans son architecture. Le hondô est d'un gigantisme froid et impérieux. Nous venons d'y essuyer un quatrième refus d'une calligraphie – qui sera le dernier – tout aussi sec et absolu.

Nous délibérons, donc, et c'est alors que Masamitsu nous revient à l'esprit.

Au fond de ma poche, je retrouve le papier froissé du numéro de téléphone que je compose depuis une cabine téléphonique.

« Moshi-moshi 6.

— Moshi-moshi. C'est Ariane et Aude. Nous nous sommes rencontrés hier à Eifuku-ji. »

Je crie dans le récepteur parce que j'ai peur de mal m'exprimer.

« Alian-san ? Ôdo-san ? Ah, oui, les deux étrangères ! »

Il crie dans son téléphone portable parce qu'il a peur que je ne comprenne pas. Une vieille dame occupée à pendre des kakis sur la façade de sa maison se retourne, alertée.

« Pouvez-vous me rappeler dans deux heures ? Je suis en voiture, pour le travail. »

La vieille dame nous propose à chacune un kaki séché qu'elle décroche d'une tringle en bambou fixée sous le toit. Les façades-penderies des maisons japonaises, auxquelles on suspend oignons et caleçons, râteaux et radis, futons et kakis, indiquent comme les arbres le passage des saisons. Les boules écarlates qu'étaient les kakis accrochés, solitaires, à leurs branches dépouillées, sont devenues gouttes rousses enfilées sur des rubans de chanvre et suspendues en

guirlandes aux façades. Leur chair mousseuse a le goût d'une caresse.

Au soixante-troisième temple, nous appelons à nouveau Masamitsu.

« Je suis toujours en voiture, mais je rentre tout de suite. Depuis le temple, continuez sur la route nationale 11 qui traverse la ville de Saijô. Vous verrez bientôt un restaurant spécialisé dans l'anguille.

Rentrez et attendez-moi là. Dites que c'est de ma part, on vous servira un repas. »

Anguille sous roche ? Nous sommes les seules clientes du restaurant. Le couple de propriétaires ne semble pas tellement surpris de notre venue. Ils nous apportent une succession de plats qui décline le poisson tronçon par tronçon, puis viennent discuter avec nous de cuisine française, notant avec solennité la recette originale de macarons poitevins que détient Aude de sa grand-mère.

Nous ne savons toujours rien du destin que nous réserve Masamitsu.

« Me voilà, me voilà. » Masamitsu entre tout en nage, dispersé, surexcité, chargé de sacs de voyage et de livres.

« J'ai acheté un guide de conversation française. Bo-jou-rou Ma-dje-mo-a-jai-rou. Ko-mo tcha-ré-bou ? Vous avez bien mangé ? Ces restaurateurs sont d'excellentes personnes. Nous sommes très amis.

Allons, buvons du sake à notre réunion. »

Les restaurateurs filent préparer la commande. Masamitsu sort de son sac une dizaine de carnets de pèlerins.

« Regardez toutes ces calligraphies, toutes ces visites aux temples, tous ces cœurs devenus meilleurs. Celui-ci provient de Nagoya, celui-ci de Nagasaki, celui-là d'Okayama. Chaque passage de mes clients aux temples est aussi une visite que je rends à Kôbô Daishi. Voyez, mon carnet, comme il est tamponné. »

Masamitsu serait donc chauffeur pour pèlerins, et porterait en même temps le carnet de personnes ne pouvant pas l'effectuer, mais chargeant un représentant de le faire à leur place… Serait-il comme un passeur de bon karma ? Il ne nous laisse pas le loisir de le lui demander.

« E-mé bou rou Cha-pone ? E-mé bou rou sake ? »

Nous quittons le restaurant, et Masamitsu nous prie de suivre sa voiture à bicyclette.

Nous arrivons dans un quartier résidentiel.

« C'est ici. »

Masamitsu a l'air moins sûr de lui, moins guilleret. Une femme lui ouvre la porte.

« J'ai amené des pèlerins ! »

Elle n'a pas l'air ravie du tout. Masamitsu entre avec l'air d'un cocker sachant qu'il mérite d'être battu.

D'une petite voix : « On pourrait peut-être leur servir du thé ? »

Nous sommes chez Masamitsu, à la cuisine, avec sa femme qui prépare le thé, reproche muet dans le regard, dans un silence d'histoire de couple.

Elle sert le thé, affable envers nous, agacée envers lui.

« Venez, je vais vous présenter mon père, dit Masamitsu, à nouveau tout enjoué. Il a 101 ans. Vous verrez comme il est amusant : il perd un peu le nord. »

Là, la femme intervient.

« Laisse-le tranquille, il se repose. Hier, déjà… »

Masamitsu baisse la tête, penaud.

Peu après, il a une nouvelle idée. « Vous voulez sûrement prendre un bain », dit-il avec un élan d'espoir. Sa proposition, cette fois, fait l'unanimité.

Nous allons chercher nos savons et nos serviettes lorsque sonne le téléphone.

« Moshi-moshi.

[…]

— Ah ! Bonsoir.

[…]

— Mais non, pas du tout. Ce fut un plaisir. Vous allez bien ?

[…]

— Vous êtes déjà à Niihama ? Mais quelle rapidité ! – puis avec fierté : Ce soir, j'ai chez moi des étrangères.

[…]

— Vous les connaissez ? Eh, sô desu ka ? Sugoi, ne. »

« C'était Suzuki-san et Takai-san. Ils ont déjeuné avec vous hier matin, et hier soir, ils étaient chez moi ! »

Il jette un coup d'œil coupable envers sa femme.

« Nous avons souvent des pèlerins ici. J'aime aider les o-henro marcheurs que je rencontre sur le chemin. »

Les bains, s'avère-t-il, ne se trouvent pas dans la maison : Masamitsu nous invite à monter dans la voiture. Nous contournons le quartier, revenons à la route nationale, bifurquons à droite et nous engageons sur une route de montagne. Des coteaux raides, un lac, la forêt, obscurité complète, inquiétude croissante.

« Nihon ichiban onsen. Je vous emmène aux meilleurs bains du Japon ! »

Nous arrivons enfin à un complexe en bois, construction neuve d'inspiration traditionnelle, seul point de lumière dans la nuit sylvestre. Hall raffiné, pas un chat, une serveuse aguichante au bar.

« Masamitsu, mon chou, tu nous amènes des invitées venues de loin ! Je vous sers… ? »

Nous buvons un verre, puis Masamitsu nous indique la direction des bains. « Prenez votre temps : c'est cadeau ! »

Un onsen de classe, en effet. L'eau de source blanche et bouillonnante laisse sur la peau une pellicule un peu gluante. Un bassin intérieur dans une salle de bois, et un bain extérieur dans un

décor de roche et de brume, comme dans les pubs pour un Japon-nature.

Notre méfiance se dissipe ; nous nous résignons à l'expérience d'une nouvelle forme de settai.

Masamitsu nous mène maintenant par un jardin parsemé de lampions et de petits pavillons. Des bribes de rires et de musique filtrent de l'un d'eux. Il me revient en souvenir l'ambiance du monde de fêtes et de décadence que découvre Chihiro au bout d'une forêt et d'un tunnel, dans son voyage onirique au-delà du réel 7.

Nous frappons à l'entrée du pavillon festif. Musique et rires débordent de la porte qui s'ouvre, et puis nous sommes dedans, parmi des femmes cinquantenaires et une dame plus âgée, tout égayées par un repas bien arrosé.

« Quelle merveilleuse coïncidence ! Tanaka- sensei est chanteuse de chansons françaises. »

Tanaka-sensei est l'aînée des femmes, celle dont on fête l'anniversaire. Elle est accompagnée de sa fille, modiste à Kyôto, coupe garçonne, bijoux luxuriants sur vêtements chamarrés, et elle nous chante Les Feuilles mortes, Le Temps des cerises, Plaisir d'amour, dans le pavillon, en pleine forêt, au fond des montagnes de Shikoku.

Notre ronde festive n'est pas terminée. Nous sommes mortes de fatigue, mais Masamitsu veut nous présenter au gérant de la station thermale. Au bas de la colline, un autre bâtiment plus simple et moins récent héberge la première auberge du propriétaire et un magasin de souvenirs. Le gérant est à son bar, entouré de sa famille, dans l'ambiance rassasiée de l'après-business.

« Je vous ai amené des pèlerines ! » On nous sert à boire, on nous offre des cadeaux, on nous pose des questions…

Enfin retentit le « On rentre ? » tant attendu, malgré la gentillesse de tout ce monde. Au fur et à mesure que nous redescendons dans la vallée, Masamitsu s'assombrit et ses paroles se font rares. Nous avons presque pitié de ce grand enfant au grand cœur, qui manque

un peu de tact, victime de sa bonne volonté et de sa trop grande candeur.

Lorsque nous revenons à la maison, la femme est couchée. Deux futons fraîchement bordés sont installés dans le salon. Pendant la nuit émergent depuis la chambre voisine de drôles de râles, des chants, des rires : le monologue du père centenaire.

Les cloches

11 décembre

« Le son de la cloche, de l'impermanence de toutes choses est la résonance »

Heike Monogatari.

C'est Aude qui sonne la cloche à l'entrée de chaque temple.

D'immenses cloches en bronze que l'on heurte de l'extérieur en balançant horizontalement un rondin suspendu à une corde. Le mouvement est leste, mais les sons si graves mettent comme un petit temps à émerger de leurs tréfonds. Les ondes saturent l'oreille, envoûtent le corps, se dilatent comme une vapeur lente et s'en vont, évanescentes.

Mais à Yokomine-ji, soixantième temple, le son persiste. Nous écoutons son mince bourdon braver l'impermanence, qui nous évoque cette phrase du maître Dôgen : « Ce qu'on entend lorsqu'on frappe la vacuité, c'est un son profond et continu qui résonne avant et après le coup de marteau 8. »

Le temple est vide. Depuis les ravages des typhons récents, un bureau temporaire, pour délivrer la calligraphie, a été installé au bas de la route détruite, et peu de pèlerins font à pied, par le second chemin, l'ascension pour atteindre le temple lui-même. Son site est solitaire comme aux temps lointains où s'y rendaient les yamabushi,

« ceux qui couchent dans la montagne ». Les anachorètes yamabushi pratiquaient dans l'isolement des montagnes le Shugendô, qui, à l'égal de certains yogas, visait au développement de pouvoirs secrets. Il s'y mêlait, dans une pensée sur l'homme et la

nature, shintoïsme, bouddhisme et taoïsme, pratiques magico-religieuses et arts martiaux. Le Shugendô intégra au VIIIe siècle les doctrines du bouddhisme ésotérique. L'une de ses branches se rattacha au courant Shingon et s'associa à certains parmi les futurs temples du pèlerinage. Autrefois solitaires et isolés, les yamabushi formèrent au XIIIe siècle des confédérations de moines-guerriers qui servaient les temples ou furent conseillers et combattants auprès de tous les grands aspirants au pouvoir du Japon. On les rencontre encore – rarement, et solitaires à nouveau –, portant une conque autour du cou, ou plus souvent comme personnages dans les mangas.

Après l'accomplissement de nos incantations, nous revenons au premier palier du temple pour présenter au prêtre, surpris d'être dérangé, notre demande de calligraphie. Nous sommes étonnées d'entendre toujours la réverbération du coup de cloche. Nous fermons

les yeux pour mieux ressentir cet écho au goût subtil d'encens. Le froid et l'humidité du lieu s'en trouvent comme embaumés. Nous hésitons un moment à nous faire yamabushi et monter ici l'abri. Mais même au son passager d'une cloche, un pèlerin ne peut s'attacher, et nous nous dirigeons, l'oreille toujours vibrante, vers la porte du temple. La vérité nous frappe alors : ces ondes persistantes, ce sont en fait le râle de trois jidôhanbaiki alignés près de deux bancs en plastique bleu !

Nous reprenons le chemin que nous avons emprunté ce matin, afin de regagner nos bicyclettes laissées huit kilomètres plus bas. La route, ici et là, est lacérée par les typhons, et l'on voit la trace au sol de maisons arrachées. Des coteaux entiers sont retenus par des remblayages de sacs de sable numérotés avec de larges chiffres rouges et bleus. On croirait des montagnes-jeux-de-loterie qui égaient quelque peu le paysage dévasté. Nous repassons devant le magasin-auberge où nous étions la veille et où débute en fait cette route alternative. Nous nous arrêtons pour saluer le gérant juste au moment où arrive un autocar dont les vitres en bandeau laissent voir une frise de chapeaux de paille coniques suspendus au filet à bagages. Un autocar de pèlerins. Et au volant, Masamitsu !

« Alian-san, Ôdo-san ! Bo-jou-rou Ma-dje-mo-a-jai-rou. Ko-mo tcha-ré-bou ? » Il est ravi, mais occupé aussi, et garde, ceinturé dans son costume gris, une retenue professionnelle. Le quart d'heure accordé aux arrêts des groupes est passé, tout le monde a bien acheté et bien pissé, le guide spirituel embarque, les pèlerins suivent, et chacun s'assied sous son chapeau.

Le gérant et sa famille nous prient de patienter jusqu'à l'heure proche de la fermeture du magasin. Nous avons déjà repéré non loin de là une petite clairière surplombant un lac pour monter notre abri et flânons donc dans la boutique. Y sont empilés des boîtes de biscuits, des gâteaux roulés de Matsuyama, des champignons déshydratés, des paquets de racines curatives, des sacs, des porte-clés, des livres de prières et des représentations du très sacré mont Ishizuri, le plus élevé de Shikoku (2 000 mètres), dont l'ascension débute, elle aussi, non loin de ce carrefour.

Lorsque sont partis les derniers pèlerins et touristes, le gérant vient vers nous et dit qu'il nous invite à dormir ce soir dans son auberge – c'est un settai. Nous sommes gênées, mais refuser est impossible. Nous souhaitions vivre le paysage grandiose depuis notre cocon blanc, mais nous sommes contraintes d'accepter. Nous dînons donc aux côtés de pèlerins-clients qui viennent de payer leur nuitée.

Nous percevons un nouvel aspect encore de l'économie dévoyée de Shikoku. Masamitsu et ses amis profitent du pèlerinage comme d'un commerce. L'impact du circuit est d'ailleurs loin d'être négligeable dans la balance économique de l'île. Masamitsu, au volant de son taxi ou de son autocar, vit de l'industrie du pèlerinage ; le gérant, aux rênes de son auberge-magasin et de son onsen de luxe, fait son marché au croisement des Routes du Tourisme et de la Route du Pèlerinage ; mais tous deux, comme pour se racheter, prennent d'un côté et donnent de l'autre, font la pêche aux pèlerins d'eau douce pour commercer, puis la chasse aux pèlerins valeureux des grands chemins, pour rendre le fruit de leur profit. Le settai transforme ainsi le bénéfice en bonne action et rend justice à l'effort méritoire.

Le soir, Masamitsu revient tout frétillant au bar du magasin-auberge, mais, fuyant la sociabilité, nous nous retirons dans notre chambre à tatamis avec vue sur les montagnes. Accablée par tant de

gentillesse, je m'interroge sur le sentiment de dépendance auquel nous sommes soumises. Le don, imprévu, dicte le rythme de notre progression et devient peu à peu une attente inconsciente. Ne sommes-nous pas comme ces imposteurs qui profitaient jadis du pèlerinage pour assurer leur quotidien ? Le settai ne fait-il pas du pèlerin un mendiant ? Le don est maître du receveur… Il nous retire une certaine maîtrise du temps, de notre alimentation, de nos mouvements, de nos rencontres. Sommes-nous des marionnettes tributaires de tous ces actes de générosité ?

Vers Maegami-ji (temple 64)

12 décembre

Aude et moi avançons désormais à deux vitesses : j'ai abandonné hier la bicyclette, Aude ne lâche pas encore les pédales. Lorsque nous suivons les mêmes chemins, elle est mon éclaireuse. Un peu comme l'homme à une dent, elle me devance et m'attend aux carrefours. Lorsque les sentiers sont impraticables pour les deux-roues, nos chemins se séparent. Aude fait de grands détours par des routes en lacets sans marquage, demandant son chemin aux piétons, aux cyclistes, aux motards ou aux automobilistes qu'elle croise. Nous nous retrouvons ensuite aux temples, inquiètes du retard de l'une ou de l'autre ; comme les nomades échangent les bruits des chemins, chacune raconte à tour de rôle ses bonheurs, ses épreuves, ses rencontres, et nous partageons les settai que nous avons reçus comme des bandits leur butin.

Semeurs de bornes (l'ange érudit III)

13 décembre

Quand il était jeune, on l'appelait pour rire onigiri-bôzu, bonze-onigiri, parce que sa face était ronde comme ces petits pâtés lunaires de riz. Et le destin a voulu qu'il devienne bonze, qu'il

grandisse sphériquement plutôt que verticalement, et que ses lunettes, son nez, ses oreilles, son menton, tout se compose de petits cercles, et que même sa voix soit ronde, et son rire, et le dodelinement de ses jambes lorsqu'il marche. Venu à Shikoku en 1974 comme pèlerin, Kiyoyoshi-san s'est pris de passion pour l'histoire du pèlerinage, est devenu prêtre, a acquis dans la ville de Niihama un petit temple domestique voué à Kôbô Daishi, tanière qu'il partage avec sa femme, ses deux enfants et son immense collection de documents sur Shikoku.

Les livres envahissent sa maison comme des champignons.

Débordant du bureau, ils empiètent sur les pièces voisines qu'ils transforment en obscures oubliettes. Jusqu'au plafond, des feuilles jaunies de manuscrits s'empilent comme un château de cartes, des articles découpés jaillissent de boîtes d'archivage, des photos glissent d'albums mal ficelés. Pourtant Kiyoyoshi-san trouve tout de suite ce qu'il cherche, seul détenteur du secret de sa grotte aux merveilles. Écureuil-gardien de tout ce qui se sait, se cherche ou ne se sait pas sur le pèlerinage, Kiyoyoshi-san a la passion accumulatrice de l'amateur que les bagatelles enchantent et emplissent de révérence, plutôt que la ferveur rigoureuse de l'universitaire qui met en mots les objets, qui vénère l'interprétation avant la chose, et qui bride toute candeur. La grande spécialité de Kiyoyoshi-san, ce sont les henro ishi, les bornes en pierre érigées le long des routes du pèlerinage pour guider les pèlerins. Il les a recensées,

comptées,

datées,

cartographiées,

dessinées,

photographiées, a publié des sommes à leur sujet et partage avec le tout-venant son savoir sans bornes.

Nous avons modelé l'abri entre deux piles de livres dans la salle de

prière de la maison-temple et y sommes restées deux nuits. Ayant convenu avec monsieur et madame Araki de retrouvailles près de Niihama, nous avons provoqué, le temps d'un déjeuner, une rencontre entre bonze et professeurs. Le contraste est amusant. Les Araki ornent leur langage de fleurs verbales, rythment leurs phrases d'intonations contrastées ; Kiyoyoshi-san parle une langue grasse, avale ses terminaisons, déballe ses propos sur un ton rustaud. Les Araki saisissent de temps à autre quelques fragments d'aliments du

bout de leurs baguettes ; Kiyoyoshi-san empoigne des morceaux au plus grand intervalle d'écartement possible des bâtonnets de bois.

Les Araki ne lèvent jamais leur bol vers la bouche ; Kiyoyoshi-san rapproche toujours sa gamelle de son appétit goulu. Les Araki sont soigneusement vêtus, mais sans ostentation ; Kiyoyoshi-san est sorti dans ses habits d'intérieur sans se raser et porte des tongs qui laissent voir ses doigts de pieds tout ronds. Mais le bonze et les professeurs partagent une passion pour le savoir, et le contact est chaleureux.

Nous partons à la recherche des bornes perdues. Chaque siècle, comme le Petit Poucet, a déposé sa pierre pour baliser le chemin.

Elles ont la tête parfois conique, parfois carrée, parfois arrondie, ou évoquent la forme d'un stupa. Elles sont sculptées d'une image ou gravées d'inscriptions – directions, noms de temples et de personnes, prières ou syllabes sacrées – dont le fluide tracé est comme de l'eau coulée dans de la pierre.

Kiyoyoshi-san nous conduit d'une borne à l'autre avec le bonheur d'un chien traqueur, et nous donne les clés pour les identifier. Celles d'il y a trois cents ans sont ornées d'une simple main sculptée, une paume ouverte invitant à suivre sa direction. Il n'y avait guère de chemins alors, et donc peu de confusion possible : les bornes, placées à distance fixe d'un ri [9], servaient d'encouragement le long d'un parcours difficile. Sur celles d'il y a deux cents ans, la main est accompagnée de l'idéogramme pour « droite » ou « gauche », et d'une indication de distance. C'est l'époque où se développaient les axes de transport. Celles d'il y a cent ans sont plus bavardes encore, précisant les embranchements et les points de repère à ne pas manquer alors que le territoire devenait un réseau complexe de connexions.

« Le chemin a toujours suivi les derniers courants de communication, c'est un pèlerinage qui sait jouer avec son temps », dit Kiyoyoshi-san, et cette mise en perspective historique me réconcilie avec les longues et pénibles heures passées sur les routes nationales.

Parfois, plusieurs bornes d'époques successives se dressent côte à côte – celles en pierre des siècles passés, celles récentes en bois avec leur sigle du chemin et les pancartes avec la silhouette d'un petit pèlerin rouge –, comme pour affirmer la pertinence sans cesse renouvelée du pèlerinage, ou pour marquer une sympathie à travers l'histoire. Nous repérons aussi des pierres encastrées dans les murs qui clôturent une maison ou marquent la limite d'une parcelle. La propriété privée s'est emparée de l'espace commun, mais les bornes des chemins nomades imposent une brèche dans ses barricades possessives de sédentaire.

Les pierres ont été érigées à grand effort par des pèlerins qui récoltaient des fonds en mendiant ou sollicitaient des dons en échange de l'inscription du nom du donateur. Le premier grand semeur de bornes – celui des mains ouvertes – fut l'ascète Shinnen, auteur au XVIIe siècle d'un Guide du Pèlerinage de Shikoku. Il y eut ensuite Takeda Tokuemon, qui planta soixante-dix pierres entre 1794

et 1807, chacune gravée de l'image de Kôbô Daishi en méditation et d'indications sur les distances ; et il y eut Shôren, à la même époque, ainsi que Tada Emon, qui effectua cent trente-six fois le pèlerinage.

C'est un cinquième individu, Nakatsuke Mohei, qui fait chavirer d'admiration la face ronde de Kiyoyoshi-san. Nakatsuke Mohei débuta son pèlerinage à l'âge de 20 ans, en 1865, pour se purger d'une jeunesse dépravée, et mourut deux cent quatre-vingt-deux tours et cinquante-six ans plus tard. Après douze ans de pèlerinage, au soixante-seizième temple de son trentième circuit, il entra dans la prêtrise. En 1883, il publia un guide du pèlerinage. En 1886, il avait complété son quatre-vingt-huitième tour des 88 temples et prit, face à ce nombre significatif, la résolution d'ériger des pierres afin d'encourager les pèlerins le long du chemin. Cinq ans et trente-trois pèlerinages plus tard, il obtint une licence de guérisseur pour conduire des rituels et soigner les malades. Son aura spirituelle contribuait au succès de sa récolte de dons pour la fabrication des bornes. À sa mort, en 1921, il en avait implanté deux cent trente-sept.

La lignée se poursuit : un fabricant de futons originaire de Matsuyama se voue au balisage des chemins depuis les années 1980. Il a implanté deux mille planches en bois avec le sigle d'un petit pèlerin rouge, puis s'est converti à la pierre par souci de durabilité. Pour financer cette activité à laquelle il consacre ses week-ends, il produit et vend des futons imprimés du Hannya Shingyô.

Kiyoyoshi-san parle de ces hommes comme d'amis qu'il rencontrerait chaque jour au détour des chemins. Ces pierres ne sont pas pour lui

d'éloquentes bornes du passé, mais le dur labeur de quelques individus qui incarnent l'essence du pèlerinage. Car sa conviction est que ce ne sont pas les 88 temples qui font le pèlerinage de Shikoku, pas même la présence mythique ou réelle de Kôbô Daishi, mais plutôt les chemins eux-mêmes, marqués par les traces successives de passages, et dont la sève irrigue l'esprit du circuit : l'ardeur mise par chacun à tourner.

Les mains

14 décembre

Paume de face, doigts étirés, invitation franche et bienveillante d'une main ouverte.

Index tendu, plus directif, dans l'élan soyeux d'une manche au vent.

Poing péremptoire surgi de la pierre – avertissement ou légère menace –, le pouce agrippé à trois doigts repliés, l'index incliné vers le haut.

Deux mains siamoises, du même poignet, pointent dans deux directions opposées.

Je me laisse conduire par les exhortations pétrifiées de ces mains fantômes. J'avance seule et jamais seule dans un silence habité. Des plaquettes de bois accrochées aux branches, des rubans noués aux troncs, des vœux en papier tourmentés par la brise, mille petites

stèles agglutinées comme des écailles de foi : la forêt bruisse de signes tacites laissés par les pèlerins déjà passés à l'intention du pèlerin passant.

Il me faudra deux jours de marche solitaire pour que ma tête se vide de la cacophonie de mots, de personnes et d'événements rencontrés à Saijô et à Niihama. Ces moments de paroles concentrées m'ont épuisée. L'effort requis pour comprendre une langue à moitié maîtrisée ressemble à la marche tendue d'un funambule sur une fine lame de sens. Être aux aguets de mots familiers, s'y raccrocher comme à un fil d'Ariane, saisir quelques autres mots pour étoffer la phrase. Rapiécer ensuite ces fragments pour reconstituer une forme, une signification, comme un archéologue travaillant en accéléré, en même temps que se défait le sens, ou pour le devancer.

La fatigue m'accable et me porte aux larmes. J'ai prié Aude ce matin de me laisser cheminer seule. Pour atteindre aujourd'hui le soixante-cinquième temple, je prends d'abord la Nationale 11, puis la vieille route du pèlerinage qui sinue ; je longe l'autoroute, une flèche dans le

décor grandiose, et marche à nouveau sur le chemin ancien. Pour atteindre demain le soixante-sixième temple, le plus élevé du pèlerinage 10, j'emprunterai une petite route forestière, coursive de la montagne, je surplomberai de ce balcon panoramique la mer, la ville de Shikokuchuo, et les cheminées de ses usines à papier, je rejoindrai une route passante et retrouverai les sentes de forêt pour monter jusqu'au temple.

À chacun de ces tracés son rythme, reflet de son histoire. À

chaque changement de rythme, un changement de substance, de l'asphalte à la terre, aux feuilles mortes, à la pierre. Les rythmes changent, les substances changent, et peu à peu, toute à la cadence de mon pas solitaire, je me détache des tempi du monde, et ses textures m'absorbent. D'un chemin tranquille, je débouche sur une route qui ne m'appartient pas. De gros moustiques bruyants, avares de temps, goulus d'espace, ont beau filer à mes côtés, je suis, moi,

dans chaque granule de l'asphalte. Mon corps clignote à la fréquence striée des pousses de riz, s'immisce dans une sourdine d'épines de pins pour ne pas réveiller les cimes tachetées de sommeil diurne, enveloppe la douceur ronde d'une mandarine posée aux pieds d'un dieu moussu. Les objets se transforment par mutation de leurs échelles. Les stèles d'un cimetière sont les gratte-ciel de Manhattan.

Des bonsaïs alignés sur un gradin forment une forêt contorsionnée qui me procure de l'ombre. Les troncs d'une bambouseraie sont les tuyaux d'un orgue colossal. Les formes se difforment en fondu enchaîné : une fugue kaléidoscopique. Reliés par une jungle de lianes électriques, les pylônes d'une centrale s'engrènent dans l'image d'une succession de portiques rouges dont l'enfilade en cascade devient le motif descendant d'une longue volée de marches en pierre…

Jours solitaires pleins d'étrangeté ; soirées conviviales, au familier chaque fois réinventé. Ce soir, notre abri a l'allure d'une petite maison polaire. Nous avons drapé notre toile autour de la galerie d'une tonnelle dans le joli jardin du Sankaku-ji. Nous intégrons à notre maison deux bancs qui flanquent les côtés de ce pavillon hexagonal. Le premier nous sert de table d'écriture, le second de table pour dîner. Il fait très froid. Nous portons tous nos habits superposés et dînons emballées comme des momies dans nos sacs de couchage.

Sortir se brosser les dents… quel calvaire !

Trente-cinquième jour

15 décembre

Pas de borne au millième kilomètre de notre périple, mais trois vieilles paysannes assises sur trois chaises devant une boutique aux volets baissés :

l’une m’offre une pièce de cent yens,

la deuxième deux bananes,

la troisième une parole d’encouragement.

Sanuki

« En automne peu à peu

les nuits deviennent froides

devant ma porte

je raccommode mes guenilles au cri des insectes. »

Ryôkan, Recueil de l’ermitage au toit de chaume

Comme le poète reprisait ses haillons, et les pèlerins d’antan leurs habits, nous avons rafraîchi notre abri devant la porte d’une cabane que l’on nous a proposée pour la nuit.

De l’abri, le squelette d’acier s’est distendu, certaines mailles ont lâché, des spires de la charnière se sont disloquées. Nous avons défait les nœuds du Tyvek pour mettre à nu sa charpente, tiré sur les fils d’acier pour les redresser, aplati le treillis avec les pieds comme on lisserait une pâte avec un rouleau à pâtisserie, cousu quelques points là où cède la charnière, savonné l’ourlet de la toile.

À l’entrée du dernier pays, nous faisons belle notre parure de nuit, usée et ornée par la vie.

Nouilles

16 décembre

Je n’ai cessé de me perdre. D’abord avec délices, puis avec l’impatience de rejoindre Aude au soixante-septième temple. Les champs percés d’étangs et bordés de petites collines rousses sont striés de sentes qui se jouent de toute direction. Comme si parler n’eût fait que brouiller davantage les pistes, les habitants des fermes

disséminées ont ici préféré me dessiner des plans. J'ai conservé

cette collection cryptique de schémas griffonnés sur des bouts de papier. On me trace d'abord des ronds étiquetés d'un même idéogramme que j'interprète comme s'agissant de ike (« étang »), puis des lignes sinueuses qui contournent ces cercles, font des coudes autour de vides et arrivent immanquablement au pictogramme signifiant « temple ». J'ai beau calquer mes pas sur ces dessins, j'arrive tantôt à la grande route, tantôt devant des cimetières à flanc de colline, et tantôt me retrouve en plein champ dans les labyrinthes de meules de paille en forme de sablier.

Je retrouve enfin Aude au Daikô-ji. Nous déjeunons dans un udon-ya 1. Les habitués entrent d'un pas vif, font glisser les vitrines des étalages, saisissent sans hésiter une assiette d'onigiri comme accompagnement, remplissent leur tasse de thé vert, crient leur commande en gagnant leur place, attrapent le journal et attendent devant les crimes du jour que de petites dames au fichu blanc leur apportent un bol de soupe fumante.

Nous arrivons le soir à Jinne-in et Kannon-ji. À l'embouchure du fleuve Saitagawa, au bord de la mer Intérieure, les soixante-huitième et soixante-neuvième temples partagent le même site et le même prêtre, mais chacun des temples a son calligraphe. Nous recueillons côte à côte une calligraphie aigrie et une calligraphie suave. Nous montons l'abri sous le toit d'une galerie en bois menant à un pavillon moderne, simple cube serein de béton clair qu'un escalier traverse pour conduire à l'autel et vers les jardins. Une ouverture ourlée de gaze, l'oblique d'un fil tendu, un poteau qui fuit dans la nuit, un nœud de cocagne voisin d'une étoile font la matière de mes contemplations horizontales. La corne d'un toit envoie promener un nuage.

Akiko et le berceau de Kûkai (l'ange érudit IV)

17 décembre

Lorsque nous l'avons quitté l'autre jour à la petite gare pastiche d'Iyowake, Shinji est parti secrètement sur les traces d'Akiko

Takemoto, traductrice en anglais d'une biographie romancée de Kûkai par un célèbre écrivain-historien japonais, Ryôtarô Shiba 2. De quête en quête, de renseignement en renseignement, il est arrivé au seuil d'une maison où il nous a conseillé de nous rendre. Au téléphone, Shinji nous a donné des instructions dignes d'un jeu de pistes pour la trouver : « Au sud du temple Zentsû, vous trouverez une route

commerçante, la Naka-dôri. Vers le milieu de cette rue, un magasin nommé Machida vend de l'alcool et des vivres. À côté du magasin, vous verrez une échoppe dont l'enseigne affiche kasa : parapluies. Ici débute une ruelle. Empruntez-la sur dix mètres. À

gauche, il y a un petit jardin sauvage entouré d'une clôture, dans le jardin une niche au toit rouge, une table blanche et deux chaises.

C'est le zenkonyado de Akiko Takemoto. Elle y est tous les jours entre 16 et 17 heures pour nourrir les chiens. Attendez-la. »

Nous devons donc avant 17 heures atteindre la ville de Zentsû-ji.

Mais aujourd'hui, chaque temple a semblé conspirer pour nous retenir.

… Le soixante-dixième, par son intérêt architectural – avec sa grande pagode et un monumental échafaudage en bambou qui entoure le chantier d'une nouvelle salle de prière. (Les échafaudages sont des dadas d'Aude qui les photographie au gré de ses voyages.

Elle voit dans ces structures temporaires la beauté de l'éphémère.

Étais d'acier, cages de bambou, cathédrales de tubes, quadrillages vertigineux, supports à chorégraphies humaines, accès célestes, enveloppes qui emballent tout en révélant leur contenu.)

… Le soixante et onzième – une éprouvante ascension –, par son atmosphère de mystère boisé et par le mystère d'une voix corsée.

(Une femme nous a accostées qui, cocorico, parle très bien le français. Elle s'appelle Miwa. Elle nous offre une mandarine et nous présente « mon mari », un homme aux cheveux longs retenus par un bandana. Elle est rayonnante et expansive ; il sourit et ne dit rien. Nous le surprenons dans la solitude de ce temple échelonné, au moment de sa prière chantée : le Hannya Shingyô, inquiétant d'intensité.)

… Le soixante-douzième, parce qu'il n'avait aucun intérêt mais que nous y avions faim. (Sandwich fourré à la mayonnaise reçu en cadeau sur la route. L'équivalent urbain d'un settai de mandarines : on cueille ce qu'on peut !)

… Le soixante-treizième parce que la calligraphe était d'une lenteur exaspérante et que nous devançaient, dans le bureau des calligraphies, Miwa et son mari. (Elle demande la permission de dormir à la belle étoile dans l'enceinte du temple à leur prochain passage. Ils partent en sautillant, la main dans la main.) Courir jusqu'au soixante-

quatorzième temple. Pas le temps de prier, la nuit tombe. Zentsû-ji est à deux kilomètres encore. Il y a une rivière à longer, un pont à traverser, des feux rouges à franchir.

L’abri résiste à la vitesse. Je suis un cylindre blanc à jambes trop courtes, haletant.

Voici la rue commerçante, voici le magasin d’alcool, les parapluies et la ruelle, le jardin et la niche, le chien, et une petite dame aux cheveux blancs et courts, au gilet de tricot, aux lunettes rondes, à l’anglais littéraire, au ton étonnamment direct.

« Vous êtes venues sans passer par le temple ! Il faut absolument que vous alliez y chercher la clé de cette maison, c’est très dangereux sans cela. Il est arrivé deux fois que des pèlerins omettent cette règle ; la première a perdu sa maison dans un incendie, le second est mort pendant son pèlerinage. »

Le temple n’est qu’à quelques pas de la maison. C’est le soixante-quinzième du pèlerinage, haut lieu de la géographie sacrée de Shikoku, puisque Kûkai naquit ici, et haut lieu de la géographie politique du pèlerinage, puisqu’il abrite le bureau central du Reijôkai, organisation fédératrice des quatre-vingt-huit fudasho. C’est de ce bureau que, depuis les années 1950, sont défendus les intérêts des temples auprès des quatre départements de Shikoku, se régule le système des sendatsu, se détermine le prix des sceaux et les heures d’ouverture des bureaux de calligraphies, s’organise la publicité du pèlerinage et sont formulées quelques règles de conduite pour les pèlerins. Aussi grand qu’Ishite-ji, et plus mythique encore, Zentsû-ji est cependant moins théâtral, moins surchargé de folklore, plus sobre et plus splendide. Sa longue enceinte en pisé strié de tuiles laisse apercevoir un jardin sec planté de camphres, une pagode à cinq étages et les toitures cambrées des pavillons éparpillés.

Dans le bureau administratif du temple, un moine nous tend une clé après que nous avons signé un registre, comme s’il s’agissait de nous enregistrer à la réception d’un hôtel.

« C’est votre maison, c’est vous qui ouvrez la porte, dit Akiko Takemoto qui nous attend dans le froid crépuscule. Vous pouvez laver ici votre bâton de pèlerin et le poser là, que Kûkai se repose après cette longue marche.

» Mon grand-père s’est installé ici après avoir effectué le pèlerinage. En sa mémoire, la maison est destinée aux pèlerins marcheurs qui

séjournent à Zentsû-ji. »

C’est une maison glaciale et chaleureuse. Le bois foncé par le temps, les frêles shôji en papier de riz arraché par endroits, le tokonoma dédié à Kôbô Daishi, l’autel familial, deux lanternes en papier suspendues au plafond, une cuisine un peu crasseuse, un bric-à-brac d’ustensiles, des livres de James Kirkup, poète britannique épris de bouddhisme dont Akiko traduit l’œuvre, des livres anciens sur le pèlerinage, des documents, des bibelots. Une maison vide pleine de traces de passage, une maison ancestrale pour nomades égarés.

« Des centaines de pèlerins ont séjourné ici. Avant, c’étaient plutôt des personnes d’un certain âge. De plus en plus, ce sont des jeunes qui viennent chercher un sens à la construction de leur vie qu’auparavant on leur servait toute dessinée.

« Il y a bien un aspect commercial au pèlerinage, mais depuis la récession économique, effectuer le pèlerinage est aussi une réponse au choc de perdre son boulot, donc son statut et sa garantie de normalité aux yeux des Japonais. Un homme d’une quarantaine d’années qui fit halte ici avait quitté sa famille le jour même de son licenciement, trop honteux pour franchir le pas de sa maison. Il ne lui a plus donné signe de vie. Moi, j’ai pu retrouver son adresse grâce au fuda qu’il avait laissé en guise de remerciement et où il avait noté le nom de sa ville. J’ai contacté sa femme pour la rassurer.

Il ne le sait pas, et il n’est pas rentré chez lui. Il paraîtrait qu’il est employé chez un tailleur de pierres tombales qui embauche à Shikoku des travailleurs temporaires.

» La venue à Shikoku de personnes dans des situations marginales n’est pas un phénomène nouveau. Historiquement, le pèlerinage a toujours accueilli une clientèle plutôt pauvre, dépendante de l’aumône, des malades ou des repris de justice en fuite. D’autres pèlerinages sont moins diversifiés. Ils ont été fondés et alimentés par des nobles. Sur les chemins du Saigoku, par exemple, on ne rencontre pas comme ici des gens misérables pliés sous leurs fardeaux ou leurs souffrances [3]. Vous avez dû voir à la sortie de certains temples des pèlerins qui attendent l’aumône, le takuhatsu, comme aux siècles passés. Certains s’en méfient – il y a effectivement des charlatans. Mais d’autres appartiennent à cette catégorie de pèlerins qui tournent et tournent en attendant la mort, et reviennent année après année dans ma maison.

« Le pèlerinage libère les gens de leur quotidien et de la hiérarchie

sociale. Il crée ainsi comme un lien égalitaire entre pèlerins. La notion de henro ai exprime cette empathie qui estompe la différence et lie tous les pèlerins entre eux, ainsi que les habitants de l'île aux pèlerins. C'est cet effet d'unité et ce non-sectarisme qu'exprime le titre du livre de Ryôtarô Shiba : Kûkai l'Universel. Un ouvrage chinois que je traduis actuellement porte plus loin encore cette idée d'un Kûkai symbolisant toutes les réalités du monde : Kûkai le Mandala. »

Akiko rentrée chez elle, nous nous approprions la maison avec l'avidité de sans-logis. Nous faisons tous ces gestes domestiques que nous n'avons pas exécutés depuis plusieurs semaines – faire cuire une soupe, faire griller du pain, faire la vaisselle – et qui nous donnent l'étrange sensation d'être chez nous, dans une appartenance qui ne durera que dix heures. Nous avons installé notre abri plié en écran entre cuisine et pièce de séjour comme une porte coulissante parée d'écritures, et déroulé à son pied nos sacs de couchage pour en faire une tête de lit royale.

Nous partons tôt le lendemain, sans revoir Akiko, et retournons au temple de Zentsû pour récolter notre soixante-quinzième sceau.

Nous l'avions imaginé très institutionnel et craignions un refus, mais les jeunes apprentis bonzes accueillent l'abri avec enthousiasme. Ils nous emmènent sous le lieu de naissance de Kûkai, dans un couloir souterrain plongé dans l'obscurité qu'il faut longer à l'aveugle en frôlant de la main gauche un mur peinturluré de mandalas, d'êtres célestes et de fleurs, invisibles dans le noir, pour « renaître »

symboliquement le long du chemin de Bouddha.

Monsieur et madame Araki sont venus nous rejoindre une quatrième fois. Nous visitons ensemble Konzô-ji, le soixante-seizième temple, lorsque, soudain, apparaît Akiko à bicyclette.

« Vous ici ! Mais quel hasard ! » Non contente de nous avoir hébergées, elle nous glisse entre les mains une enveloppe ornée d'une boucle rouge et blanche. Selon leur style, la direction de leurs rubans, la couleur de leurs fils, ces nœuds codifient au Japon la nature d'un cadeau monétaire. Celui-ci signifie « merci ! »

L'enveloppe contient une somme d'argent considérable que nous devons accepter. Akiko pétille de paroles et de savoir. Les Araki ne semblent pas tellement apprécier cette femme trop franche qui vole la vedette au vieux professeur. Jalousie d'érudits ? Ils lui proposent néanmoins de se joindre à nous pour déguster les meilleurs udon de la

région, mais elle a du travail, répond-elle. Elle enfourche sa bicyclette et s'éloigne en faisant des petits signes de la main, m'évoquant ces grand-mères anglaises pleines d'énergie, d'intelligence, d'espièglerie et de coquette excentricité.

Les boîtes

18 décembre

Aude avait dans ses bagages un livre intitulé L'Homme-Boîte 4.

C'est ce roman japonais qu'elle lit en m'attendant au détour des chemins, et qu'elle me raconte par épisodes, le soir sous l'abri. Une histoire à dormir dehors. L'homme-boîte vit dans une boîte à la

mesure de son corps, se déplace dans sa boîte, mange et dort dans sa boîte et devient de ce fait aussi négligeable qu'une boîte en carton. L'homme-boîte, explique l'homme-boîte, a pas mal de points communs avec les vagabonds : « Ils n'ont pas de carte d'identité, ils ne sont liés à aucune profession, n'ont pas de domicile, n'ont d'indication ni de leur nom ni de leur âge. Ils n'ont ni endroit fixe pour dormir, ni heure régulière pour manger, ils ont également en commun de ne pas se faire couper les cheveux, de ne pas se brosser les dents, de ne jamais prendre de bain, de ne pas avoir besoin d'argent pour la vie de tous les jours. » Mais l'homme-boîte et le vagabond diffèrent, dans la mesure où les mendiants font malgré tout partie de l'environnement d'une ville et de sa population alors que l'homme-boîte se retire du monde et disparaît. « Dès qu'on sort dans la rue avec, sur la tête, cette simple boîte insignifiante, on n'est ni homme ni boîte. »

En marge de la société, invisible au regard des autres, l'homme-boîte observe par un ingénieux système de trappe les événements du dehors. « J'ai plutôt l'impression que la boîte n'est pas une impasse, mais un débouché vers un autre monde… Vers où ?… Je ne sais pas au juste mais, en tout cas, vers un autre monde, à part. »

L'histoire saugrenue de cet homme fou, ou sage, débute à la manière d'un journal, puis divague dans le rêve, brouille les pistes du temps jusqu'à perdre la distinction entre ce qui se passe dans l'imaginaire de l'homme et dans le cadre de son poste d'observation.

Car l'homme-boîte écrit son journal sur les parois de sa boîte. Écrit-il ce qu'il voit ou voit-il ce qu'il écrit ? Sa boîte couverte de signes est-elle le récit de sa vie ou écrit-elle sa vie ?

En hommage à cet homme, nous avons installé notre peau tatouée

parmi des boîtes en carton amassées par dizaines dans un débarras du soixante-dix-huitième temple.

Tourner

19 décembre

Les kilomètres sont lents et lourds ; nous n’en avons parcouru que treize.

À Kôshô-ji, le soixante-dix-neuvième temple, une femme nous fait de grands signes depuis une porte opposée à celle que nous franchissons. C’est Miwa, la francophone. Elle nous embrasse à l’occidentale, presque dominatrice dans son enthousiasme.

« Joignez-vous donc aux prières de mon mari. Aujourd’hui est un grand jour pour lui et moi, et pour vous, le pèlerinage touche à sa fin. »

La puissance précise de la voix de « mon mari » guide nos vocalises sages et flottantes. « Mon mari » est un aspirant à la voie bouddhique, nous raconte Miwa amoureusement. Il étudie les textes et sculpte actuellement un bouddha dans un morceau de bois.

Comme lors de nos rencontres il y a deux jours, c’est Miwa qui porte les rouleaux en tissu destinés à être calligraphiés (version plus noble du carnet de calligraphies) et qui parle aux employés du temple, tandis que « mon mari » contemple les jardins en fumant.

Nous apprenons au moment de récolter notre calligraphie que ce soir aura lieu la présentation de Miwa à la famille de « mon mari ».

« Jusqu’ici, j’étais un secret ! dit Miwa, aussi impatiente et inquiète qu’une jeune pucelle.

— Ils ne sont pas venus à votre mariage ? dis-je.

— Non. Nous nous sommes rencontrés il y a trois semaines sur le chemin du pèlerinage et nous sommes mariés aussitôt. C’est un homme merveilleux. Ma vie est transformée. Vous ne pouvez deviner mon bonheur. »

Des cousins de « mon mari » arrivent en voiture chercher le couple. Nous proposons d’échanger nos adresses.

Jusqu’en avril, une adresse en Tunisie.

« En Tunisie ?

— J’y travaille depuis plusieurs années comme traductrice de documents sur des infrastructures de génie civil. »

Comme point de contact permanent, les coordonnées de son père.

Comme adresse future, Shikoku.

« Ah, vous comptez vous installer à Shikoku ?

— Oui.

— Où cela ?

— Nulle part. Nous tournerons, nous tournerons. »

On pénètre dans Kokubun-ji, le quatre-vingtième temple, par une voie royale bordée de hauts cryptomerias. Le daishidô au beau milieu du bureau des calligraphies fait aussi fonction de magasin de gris-gris. Notre abri apporte un joyeux désordre d’émerveillement à ce mélange de prières, de commerce, de va-et-vient de fidèles tout de blanc vêtus.

Nous entamons d’un pas hésitant et hypocrite la route vers Shiromine-ji : chacune avance pour ne pas être celle qui semble céder à la fatigue, dans l’espoir que l’autre proposera d’interrompre là notre journée de marche. Une force magnétique nous délivre de cette duplicité en nous aspirant toutes deux vers le seuil d’un café.

Déjà fermé, il nous ouvre cependant ses portes, et nous assistons à une véritable cérémonie du café d’un raffinement minimaliste. Le grain moulu devant nous, l’eau saisie à température idéale, le café filtré religieusement et versé à vitesse maîtrisée dans des tasses choisies pour en souligner le goût. Un groupe de jeunes d’une vingtaine d’années – amis et cousins de la famille –, qui attendait la fermeture de la boutique, observe la préparation dans un silence révérencieux et ne relâche cette attention qu’une fois nos lèvres trempées dans le noir breuvage. Ils se rassemblent alors autour de nous pour écouter le récit de notre pèlerinage, délicatement orchestré par les questions du maître de cérémonie. Nous leur montrons la lettre que nous présentons aux prêtres de chaque temple. Le maître, un doux et bègue patriarche, se lève, toussote et lit à voix haute, solennel, en butant sereinement sur les consonnes, notre lettre d’engagement. Une pause, puis de longs applaudissements.

Revenant au crépuscule sur les quelques pas qui nous séparent de

Kokubun-ji, nous installons l’abri dans le vaste océan de sable qu’est son jardin. Nous avons cadré avec son ouverture cette mer minérale à la houle ratissée, où gisent de gros cailloux-îles en composition aléatoire et où se répartissent symétriquement les édifices aux bois sombres et murs blancs. Les pins étendent leurs branches crochues

avec une grâce sèche et précise. Une racine embrasse une pierre comme une couleuvre possessive. Un temple de plus en ombres chinoises, immobile et silencieux contre une distante rumeur d’automobiles.

Je me promène en pleine nuit le long de la grande allée. Un clavier d’ombres se dessine sur sa surface blanche. Je découvre alors sur les bas-côtés de l’allée un alignement de statues de divinités. Ce sont les honzon des 88 temples de Shikoku, formant un mini-pèlerinage comme il y en a plusieurs au Japon, qui permettent une réalisation symbolique du circuit [5]. Pas à pas, j’énumère comme un chapelet de souvenirs les faces blanches et secrètes des statues. Au terme de ce périple fantomatique, je n’ai compté que quatre-vingt-sept divinités. J’ai appelé Aude, et toutes deux, nous avons refait en silence le condensé nocturne des kilomètres parcourus ensemble, soulagées d’arriver cette fois au nombre rond et infini : 88.

Nous sommes revenues à l’abri. Sous la demi-lune bleue, ses calligraphies sont comme le reflet des mille épines délicates que les ramages tendent vers cet esquif fragile.

Rituels

20 décembre

Au son d’un concert d’oiseaux au quatre-vingt-unième temple, de la résonance moelleuse d’une cloche au quatre-vingt-deuxième, Aude et moi découpons dans l’abri la dernière réserve de fuda. Deux fois deux fuda par temple, cela fera, à la fin du voyage, trois cent cinquante-deux bandes de filet déposées dans les troncs devant chaque autel, et trois cent cinquante-deux vœux inscrits au feutre noir sur ce support perforé. La peau de mue de notre abri, presque disparue, porte les marques irrégulières de nos coups de ciseaux.

Les nœuds défaits qui pendent de la couche de Tyvek rappellent son étendue d’origine.

Depuis le début de notre pèlerinage, nous découpons dans la couche de filet un large rectangle, dans ce rectangle des bandes

d’environ cinq centimètres de large, dans ces bandes des sections d’environ quinze centimètres de haut ; sur ces fragiles morceaux de gaze blanche, nous traçons en haut, notre nom, verticalement au centre, notre vœu, en bas, la date. Une sorte de rite silencieux comme celui des méditants Zen qui recopient des centaines de fois les caractères de sutras.

Ce sont les répétitions de gestes manuels qui ont donné à ce voyage un petit goût de rituel, des gestes insignifiants dont seules Aude et moi connaissons le sens pour les avoir accomplis tant de fois. Chacune s’est glissée naturellement dans un rôle qui alimente une petite machinerie de travail, huilée par la connivence. Ces derniers jours, le sentiment de les accomplir pour la dernière fois donne à ces gestes un air solennel, les charge du souvenir de toutes leurs précédentes exécutions. Plus que les paysages, visages et verbiages qui fluctuent, c’est la routine qui fait l’identité d’un voyage, de même que les habitudes composent celle d’un individu.

Défaire le nœud de l’étui blanc, baisser le sac comme l’on ferait d’une chaussette, s’engager dans un tir à la corde pour libérer l’abri, savoir qu’on y arrivera, parfois du premier coup, parfois à force d’acharnement, en rire ou s’énerver d’avance, tendre la lettre aux prêtres des temples, déployer l’abri, voir œuvrer le calligraphe et l’assister, tapoter avec un mouchoir l’encre encore fraîche de la calligraphie, replier en deux l’abri, positionner les sacs de couchage à une extrémité, rouler la toile autour de leur diamètre, Aude à droite, moi à gauche, en le compressant pour que le rouleau ne prenne pas trop d’épaisseur, réceptionner le dernier tour avec une sangle, la boucler pendant qu’Aude maintient la bête entre ses jambes comme une prise potentiellement rebelle, redresser le rouleau, enfiler le sac de haut en bas, fourrer nos affaires dans son cylindre, renouer le cordon, empoigner la courroie du sac à dos et la hisser avec peine par-dessus l’épaule, glisser le second bras dans l’autre courroie, sentir à nouveau le poids de la charge dans les jambes, marcher.

Ce sera notre dernier jour à deux. Ma sœur, Sybille, arrivera ce soir à Takamatsu pour se joindre aux ultimes kilomètres de notre marche. Grisée par le décalage horaire, le dépaysement d’une première visite au Japon et vingt-cinq heures de voyage depuis Bruxelles, elle sera catapultée au beau milieu des us et coutumes de notre pèlerinage, témoin de cet étrange équilibre entre le geste maîtrisé et l’événement inattendu qui aura marqué notre périple.

Pour l’heure, nous l’ankylosons dans les vapeurs molles d’un onsen.

Les torii rouges (l'ange érudit V)

21 décembre

La nuit du cinquante et unième jour sera la nuit des torii [6] rouges.

La journée débute en prière au temple Ichinomiya, quatre-vingt-troisième du pèlerinage. Le jeune prêtre et sa mère, le nez aquilin, les yeux doux, nous accueillent dans leur cuisine pour le petit déjeuner après la cérémonie du matin. « Pourquoi récitez-vous les mantras en regardant le texte, alors que vous les connaissez sûrement par cœur ? » ai-je demandé au prêtre. « Visualiser les caractères est aussi important que les prononcer, a-t-il répondu. La voix, le regard, le geste, tout le corps doit être impliqué dans leur récitation. »

Aude et Sybille, la bicyclette, l'abri et moi empruntons une large artère pour entrer dans Takamatsu, capitale du département de Kagawa. Nous avions rendez-vous avec les Araki au jardin Ritsurin, unique parenthèse touristique de notre périple. Cinq générations de daimyô y ont fait ériger des collines plus suaves que celles des poussées terrestres, creuser des lacs et des étangs pour parfaire le reflet des lunes d'automne, se sont risquées sur des échelles de bambou pour donner aux pins des tailles de nains contorsionnés, ont tracé des chemins pour mieux confondre les dames dans les méandres de la beauté. De cette nature bien dressée au pied des contreforts du mont Shuin, qui a pour nouvel horizon la ligne crénelée des immeubles de Takamatsu, nous ferons une visite hivernale noir-vert-crème, dépouillée du rose niais des cerisiers en

fleur, des flammes blanches des lotus, des gros pompons des camélias. Madame Araki égrène les noms de chaque plante avec le même délice que si elle les voyait fleurir devant elle, et monsieur Araki accorde chaque arbre, chaque butte et chaque plan d'eau aux vers d'un poème. Il y a dans ce jardin un pavillon de thé où nous dégustons un bol de matcha aigre et soyeux devant une vue cadrée sur un jardin de sable et de rochers. Cette scène d'un Japon archétypal est un peu pour nous une cérémonie d'adieux avec nos vieux amis.

Un vélo ne s'abandonne pas aussi facilement au Japon qu'en France. Il ne suffit pas d'attirer la convoitise de quelque glaneur en laissant l'engin sur le trottoir ; cela équivaudrait, en dehors des jours de collecte des objets encombrants, à jeter des déchets sur la voie publique, acte sournois d'incivilité. À l'approche du quatre-vingt-quatrième temple, Aude, qui a décidé de quitter sa bicyclette, doit donc attirer les éventuels chalands à la manière des colporteurs

d'antan, criant de par les rues : « Vélo, vélo, qui veut mon beau vélo ? C'est pas cher : c'est gratuit, et ça a quarante-six temples dans les roues ! » Un homme, enfin, se dit preneur, au bas de la très raide montée vers Yashima-ji. 17 heures approchent, et c'est en courant que nous devons gravir la côte comme s'il fallait tester par une épreuve de feu le retour du Pied Brisé à la Voie de la Marche.

Le plateau de Yashima-ji, haut lieu du tourisme local, accessible aussi par un téléphérique, offre une vue séduisante sur la mer Intérieure et ses archipels. La venue de nombreux visiteurs sur ce point de mire a enrichi le temple : il s'est doté, à côté d'un beffroi quatre fois centenaire et d'une collection éclectique de bâtiments, de nouveaux pavillons aux couleurs rasta. À 17 heures pile, l'enceinte du temple et ses abords se vident. Nous avons pour nous la tranquillité de la colline. L'esplanade panoramique au bout d'un vaste parking désert est notre terrasse ; les distributeurs de boissons nous tiennent lieu de cuisine (les canettes chaudes de soupes sirupeuses au maïs ou aux haricots rouges sont dans ces nuits froides parfois notre seul secours et servent en outre de bouillottes) ; l'enceinte du temple est notre vaste chambre à créer.

Au beau milieu de ce temple bouddhique, à côté du hondô, se dresse une galerie vermillon de torii shintoïstes gardée par deux gros renards en pierre. Ces portiques aux jambes un peu écartées, reliées à leur sommet par deux poutres transversales, marquent le seuil d'un lieu habité par les kami, et rappellent partout au Japon les croyances ancestrales en une nature animée. La toute première image dont nous avions rêvée pour notre abri, longtemps avant sa conception et l'élaboration de notre voyage, était un voile blanc drapé sur ces structures dont la forme rappelle l'idéogramme de

« ciel ». Nous assouvissons aujourd'hui ce fantasme précurseur.

L'abri s'est posé au centre de la galerie de torii rouges. Un frêle organisme qui frémit et ondoie sous cette batterie de poutres écarlates et le regard des deux renards.

À 4 heures du matin, j'entends les voix de femmes venues prier.

Elles déposent leurs offrandes à chaque autel, elles sont gaies et papotent entre deux incantations bâclées. Elles s'approchent de notre galerie.

« Ah, ça alors, mais qu'est-ce que c'est ? »

« On ne sait plus à quels kami se fier ! »

Je ne puis alors résister à sortir. Mais plutôt que de crier à la profanation, les femmes sont enchantées de mon apparition.

Sportives et enjouées, elles m'invitent à partager le thé qu'elles boivent comme tous les jours après leur jogging matinal, du bas de la colline aux hauteurs du plateau, pour être les premières à voir poindre le jour.

Revenants (Paperson IV)

22 décembre

L'épuisement bourdonne en moi. J'ai ce sentiment qui suit les nuits blanches répétées d'être lucide et friable comme une jarre d'albâtre. La présence fraîche de Sybille, me rappelant à la réalité des événements, est comme un garde-fou face au dénouement

surréel de cette histoire dont nous ne semblons plus être les auteurs.

Sur la route qui conduit du quatre-vingt-cinquième au quatre-vingt-sixième temple, un homme juché sur un vélo minuscule nous dépasse dans un froufrou de cellophane. Ses genoux pédalent comme des jambes de pantin, en se heurtant aux sacs en plastique qui pendent de toutes les protubérances de l'engin. Il porte un bonnet à pompons sur la tête, nous lance un regard fuyant pour salut : l'ange à une dent ! Tanguant à droite, à gauche pour équilibrer ses paquets, il nous guide sans un mot jusqu'au temple suivant.

Shido-ji : le nom du temple peut signifier aussi bien le pont vers la mort que la volonté d'atteindre l'Illumination. Un Paperson est posé au pied de l'autel. L'homme à une dent raconte notre histoire à un fumeur qui louche et à une femme habillée d'une robe de petite fille à points rouges : trois paumés sur un banc, dans le jardin sauvage et sablonneux du temple. Sybille et Aude portent l'abri vers le bureau des calligraphies, chacune à une extrémité de la toile. Seules leurs jambes et leur tête dépassent comme d'un linceul blanc et noir qui relierait leurs corps. Shinji apparaît enfin.

Nous quittons à cinq le temple, l'abri en bannière de notre cortège grandissant. Serrant une boîte en fer contre sa poitrine, une femme nous poursuit et nous arrête. Elle extrait de la boîte un fuda doré.

Elle nous tend un second fuda, puis un autre, puis un autre encore.

« Cent fois, cent vingt-deux fois, cent soixante-dix-huit fois. Je collectionne les fuda des pèlerins au long cours. » Avec un air de folie

victorieuse, elle nous fourre fuda après fuda entre les mains.

« Deux cents fois, deux cent vingt fois, deux cent trente fois. » Nous lui disons que c'est assez. Nous aimerions reprendre le pas. « Et j'ai le vôtre, unique, merci, merci ! »

Sur le brocart doré, dans la boîte en fer, un humble filet blanc.

Le soir tombe. L'homme à une dent insiste auprès de Shinji pour que nous nous arrêtions dans le camping où il prévoit de passer la nuit, mais nous préférons atteindre l'avant-dernier temple dans la bourgade de Nagao. On nous refuse d'y installer l'abri. Nous rôdons dans la ville, cherchant en vain un terrain propice à la nuitée : des routes trop passantes, des jardins trop privés, des parcs trop éclairés… Mais dans l'aire de stationnement d'une petite auberge où Shinji et Sybille feront halte, une place est libre entre une Nissan et une Honda. Nous modelons l'abri en forme de voiture et garons pour la nuit notre Coccinelle blanche à points noirs.

Le quatre-vingt-huitième temple

23 décembre

Personne ne sait au juste pourquoi le pèlerinage de Shikoku s'est attaché au nombre 88, mais les hypothèses sont nombreuses : L'une d'elles démontre qu'en combinant les yakudoshi des hommes, des femmes et des enfants, l'on obtient $42 + 33 + 13 = 88$. Une autre affirme que Kûkai lui-même aurait indiqué le nombre correct de temples pour le pèlerinage. Prenant dans la pensée bouddhique l'idée qu'il y a dix directions, il visualisa dans chacune d'elles les huit stupas contenant les reliques du Bouddha historique. Il ajouta à 10×8 encore huit stupas du Bouddha en sus pour en venir à 88. Une autre explication encore puise dans l'école bouddhique Kusha la notion de 88 illusions dont il faudrait se libérer pour atteindre l'Illumination : 32 dans le monde du désir sensuel, 28 dans le monde de la forme, 28 dans le monde du sans-forme. Enfin, sur la toute première carte du pèlerinage datant de 1763, des inscriptions affirment, d'une part, que le nombre 88 correspond aux 88 mauvaises passions qu'il est possible d'éradiquer à raison d'une par temple, et prétendent d'autre part que le pèlerin incorpore les dix directions représentées chacune par un lotus à huit pétales sur lequel est assise une figure de Bouddha. Cela fait, vous en conviendrez, $(10 \times 8) + 8$ Bouddhas $= 88$ [7] !

Pour moi qui n'aime pas trop l'arithmétique, 88 est simplement deux fois le geste courbe de l'infini. Un cercle un peu alambiqué,

sans commencement ni fin, que tracent en marchant côte à côte Kûkai et le pèlerin.

Quinze kilomètres nous séparent du quatre-vingt-huitième et dernier temple. Sur une route de montagne, une voiture arrive dans le sens inverse à notre marche. Elle s'arrête ; un homme en sort, l'air affairé. C'est l'ange érudit, qui dit : « Ma femme m'a chargé de vous apporter ce pique-nique pour votre dernier repas. »

Monsieur Araki. Shinji. L'homme à une dent.

Improbable concert d'anges gardiens autour de notre foyer nomade, messagers de tous nos anges rencontrés sur le chemin !

Aussi soudainement qu'il est apparu, monsieur Araki nous quitte en prononçant ces dernières paroles : « Lisez le dernier chapitre du Dit de Genji, "Le pont flottant des songes [8]" . La vie est un pont : on peut la franchir mais on ne peut y rester. »

Rivière qui file chemins écorchés poudreuse de feuilles rouges fronde de soleil dans les ombres entrebâillées.

Nous avançons en constellations changeantes. Deux par deux, en file indienne, dispersés et silencieux, réunis pour déjeuner sur un rocher dans une cascade.

L'homme à une dent a disparu. J'ai confié à Shinji combien nous nous sentons redevables du dévouement de nos anges et combien étaient insuffisants nos remerciements. « C'est eux qui vous remercient, dit Shinji, le settai est un signe de gratitude pour vos efforts. »

Et il nous dit encore : « Le sens des Papersons a changé. Avant votre pèlerinage, le monde des Papersons était un monde de grandes villes, d'autoroutes, de gratte-ciel, de conflit, de pollution, d'illusion, de réalité virtuelle, de communication accélérée par la technologie. Le Paperson était un robot, un clone ; il symbolisait l'homme ordinaire. Son sosie en fer représentait l'homme au cœur froid, l'homme de cuivre, la police, l'homme de bronze, le terroriste.

Mon art était critique, négatif, journalistique ; il disait NON dans des

installations où s'alignaient par centaines des figures identiques parmi lesquelles s'infiltraient subrepticement les représentations du pouvoir.

» J’étais un Paperson dans une boîte, un homme-boîte marginal.

J’étais malade, je me débattais, j’ai subi une grave opération. Il y avait un mur infranchissable entre ce monde et le monde du soleil et de la lune, des nuages, de la pluie, des étoiles, des oiseaux et des fleurs, des rivières et de la mer. Un monde de vérité, de communication cordiale. Et puis, à force de marche et de méditation, à force de suivre vos deux silhouettes, celles de l’abri et du bâton, une fenêtre s’est ouverte. J’ai vu le mur se dissoudre. Mon univers-boîte s’est fait cocon, un coquillage-spirale de carton, un œuf, une graine à incuber et cultiver. Le Paperson a enjambé le mur en disant OUI. Mon art va devenir affirmatif. L’homme de papier symbolisera l’esprit du papier, l’homme de fer, l’esprit du fer, l’homme de cuivre, l’esprit du cuivre, l’homme de bronze, l’esprit du bronze. »

Ce discours, en vérité, Shinji ne nous l’a pas tenu en paroles : il nous l’a dessiné. Un dessin enchanteur comme une cosmologie de papier, un diptyque dualiste au trait candide et essentiel, une sorte de bande dessinée semée de mots qui pourraient être les syllabes-germes de sa transformation.

Le chemin se cabre, nos muscles cèdent. Shinji murmure des incantations. Les mains de pierre nous dirigent vers des marches en rondins. Une cloche sonne, résonne, bourdonne. Au pied d’une porte de feu, un chien blanc attend.

Ôkubo-ji, quatre-vingt-huitième temple.

Il a plu. Le prêtre a complété notre ronde de calligraphies. Nous avons installé l’abri sous un auvent. À la lueur de bougies, nous avons dégusté le banquet de madame Araki. Miwa et « mon mari »

sont apparus à leur tour. Ils nous ont embrassés, sont repartis, derniers de cette série onirique de revenants.

Épilogue

Le quatre-vingt-neuvième sceau

Selon la tradition, les pèlerins effectuent au terme de leur périple l’orei mairi, une visite de remerciement au Ryôzen-ji, le temple de départ. Ils y reçoivent sur leur carnet, superposée à la première calligraphie, une seconde série de tampons rouges, invitation à un nouveau tour de l’île. Quelques fidèles prennent alors le chemin de l’éternel recommencement. Mais la plupart rentrent chez eux, ou traversent la baie de Wakayama pour se rendre à Kôya-san, coda du

pèlerinage.

Depuis le quatre-vingt-huitième temple, nous avons nous aussi refermé le cercle du périple en revenant au tout premier. Momo et sa Coccinelle nous y attendent en surprise pour fêter notre arrivée. Les carpes béates clapotent dans le même étang, les pèlerins novices se dandinent avec leurs bâtons neufs et leurs tenues immaculées, le même calligraphe aux cheveux de deux mois plus blancs trace et tamponne, trace et tamponne.

Et puis soudain, tout s'accélère. Deux mois de lente progression sont aspirés dans une folle course vers l'est. De Ryôzen-ji à Ikenotani en Coccinelle avec Momo, de Ikenotani à Tokushima en train sans Momo, de la gare routière au port de Tokushima en bus ; en bateau de l'île de Shikoku à l'île de Honshu, en train express du port de Wakayama à la gare de Wakayama-shi, de Wakayama-shi à Wakayama en train rapide, de Wakayama à Hashimoto en petit train, de Hashimoto à Gokurakubashi en tout petit train de campagne, et de Gokurakubashi à Kôya-san, enfin, en téléphérique.

Nous n'avons pas beaucoup parlé, Aude et Shinji, Sybille et moi.

Les cahotements, les vrombissements, les vagues et les balancements ont transbahuté nos pensées. Un petit drame s'est produit : j'ai oublié dans l'un des véhicules notre bâton Kûkai. C'est donc sans notre compagnon et son fidèle grelot que nous arrivons à Kôya-san.

Au sommet de ce haut plateau entouré de huit montagnes qui lui évoquaient les huit pétales du lotus, Kûkai avait rêvé une cité monastique composée comme un mandala, avec en son cœur l'enceinte sacrée de la grande pagode. L'empereur approuva son projet et lui offrit le mont Kôya. Sous la conduite de Kûkai, et longtemps encore après sa mort, se construisit alors le centre du Shingon-shû [1]. Kôya-san devint le rendez-vous des hijiri, qui parcouraient toutes les provinces du Japon pour prêcher la dévotion à Kôbô Daishi. Ils façonnèrent les traits d'un saint errant qui leur ressemblait étrangement – muni d'un bâton, d'un bol pour l'aumône et d'un chapeau de bambou – et tissèrent ainsi les bases du pèlerinage de Shikoku. Ce sont eux également, les Kôya hijiri, qui éveillèrent l'espoir d'obtenir le salut au contact de la sépulture de l'éternel méditant. Au XIIe siècle nobles et roturiers se pressaient à Kôya-san pour enterrer aux côtés du Daishi une boucle de cheveux, une dent ou les cendres de leurs proches défunts. Et aujourd'hui encore, des entreprises réservent à leurs employés une onéreuse chance de salut en érigeant près des vieilles tombes, dans la vaste nécropole d'Okuno-in, des monuments

immenses – en forme de tasse pour le producteur de café UGC, de fusée pour une firme aérospatiale, ou de fourmi pour une marque de pesticides soucieuse d'expier son génocide contre les insectes.

Au faîte de sa gloire, riche et autonome, Kôya-san finit par inquiéter le pouvoir shogunal et s'attira persécutions, destructions et confiscations. Malgré ces atteintes et le mouvement anti-bouddhique de l'ère Meiji, la dévotion à Kôbô Daishi perdura, si bien que la petite ville actuelle, avec ses bars et restaurants, ses magasins de souvenirs, sa poste, son université bouddhique, son pachinko et

autres nécessités de la vie, préside, du haut de ses quelque cent dix temples, sur un réseau de sept mille temples et sur un million de membres affiliés au Shingon de Kôya répartis dans tout le pays 2.

C'est ce pesant système qu'a rejeté le moine Kitamura, un ami proche de Shinji. Ancien membre d'un monastère de Kôya-san, il en est venu à contester les pratiques des temples : leur éloignement de la véritable tradition tantrique, leur fonctionnement en coterie hiérarchique et leurs soucis plus pragmatiques que spirituels.

Quittant son monastère, il est allé aux sources tantriques du Shingon étudier auprès du Dalaï-Lama, à Daramsala. Il s'est retiré ensuite dans une hutte au fond des bois du mont Kôya, pour vivre comme un ermite des fruits de son lopin de terre, ou de mendicité lorsqu'il descend dans la vallée.

Émergeant de sa forêt à mobylette, Kitamura-san est venu nous rencontrer, le bas de son pantalon un peu crotté, le crâne rasé. C'est sur les marches de la grande pagode rouge que le moine rebelle nous raconte son histoire, alors que vont et viennent des prêtres en robes garance. Il répond en anglais à nos questions, avec une sympathique inflexion indienne superposée à son petit accent japonais, et pour exprimer ses sentiments, il balance sa tête de droite à gauche, autre héritage de son séjour en Inde. « Les pratiques tantriques, lorsqu'elles sont bien maîtrisées, permettent de tout saisir en un instant. Chaque geste quotidien, dans tout contexte, aussi ingrat soit-il, peut en être le prétexte. Chaque pas que l'on fait, il faut en être pleinement conscient, être tout entier dans le moment et l'endroit et l'action de poser son pied par terre.

Et le temps entre chaque pas est lui aussi plein de toutes les choses de l'univers, comme l'espace entre deux lettres d'un mot ou le silence entre deux sons. »

Kitamura-le-contestataire nous guide par les rues et les temples de Kôya-san, et jusque dans la nécropole. La brume envoûte les fûts de cèdres altiers, suspend le temps dans un éther incertain, étouffe les soupirs d'un peuple confus de pierres moussues. À l'orée de la forêt hantée, au temple Okuno-in, un quatre-vingt-neuvième sceau

est apposé comme une éclaboussure de flammes au centre de notre spirale de calligraphies. La calligraphe œuvre à quatre pattes, déchaussée, sur l'abri déployé ; le moine réfractaire, Shinji et Sybille tendent la surface du filet ; Aude et moi dirigeons en rampant les opérations. Un cercle de curieux s'est formé autour de ce ballet de gestes et d'encre.

Au commencement, l'abri était vierge.

Au dernier jour, il est tatoué de marques sacrées.

Une grande toile blanche et maculée, blanche comme la mort, maculée comme la vie. Un mandala symbole de notre progression, dont chaque idéogramme est un fragment de notre passage.

Crispée, fluide, grasse ou filiforme ; animée, écartelée, affolée, entortillée ; dansante et folâtre, vrillant autour d'un axe central ; aigrie, avare, maussade et plate ; nerveuse et saccadée, déséquilibrée par une oblique tranchée ; sage ou éparpillée ; maîtrisée ou angoissée ; lourde et pataude, une broussaille encombrée ; distraite, absente, dégoulinante ou nonchalante ; aride, lasse et ennuyeuse ; sonore et ample, composée ; franche et joufflue ; hirsute, déjantée ; solitaire, gracile, instable, musclée ; niaise et explicite ; corps épinglé, membres gigotant ; bavarde, larmoyante, savante, blasée ; sévère, boudeuse, rigolote, ratée ; chaque calligraphie est le parcours d'une main qui l'a tracée, chaque trait, le détail d'une humeur, chaque forme, le souvenir d'une étape.

Les vides sont l'écho d'un refus, les bavures, le rebond d'une goutte de pluie, les taches, la couleur d'un terrain conquis. Dans l'espace entre les calligraphies coule le blanc des chemins reliant les temples, le texte vide de l'incertain, le silence de nos pensées.

Le temps s'est inscrit sur notre peau de nuit blanche, l'usure est sa parure. Chaque bosse est le rappel d'une voûte, chaque pli d'un faîte, chaque difformité, l'empreinte d'une nuit, et ses ondulations, le soupir de ses vies successives. Érigé en vague pétrifiée, suspendu en dais sacré, posé en coque fragile, froissé comme une boule de papier, brillant comme une luciole repue, fermé comme un caillou dans les

jardins des temples, au creux d'autels, au pied de statues

divines, sur les plages, en face de gares, au bas de digues, dans des buissons de roses, à l'intérieur de cabanes, dans des salons coquets, ou gisant là sur le dallage de la nécropole : notre ermitage flottant.

Il est prévu, en ce 24 décembre, pour l'ultime veillée de notre périple, que nous logions dans le petit temple d'amis de Kitamura-san. Nous franchissons de nuit son modeste portail de bois et faisons coulisser la porte d'entrée de la maison. La famille du prêtre attend notre arrivée : trois sourires sur le palier. La fille menue et sage, blouse blanche et jupe plissée, se met au piano et joue du Chopin.

Nous déposons nos sacs à dos et retirons nos chaussures usées. Sur la table, il y a une dinde farcie et une bûche de Noël, luisante de crème.

Au petit matin, l'abri, fatigué, s'est affaissé.

À chaque nuit sa vie, et au bout du cycle, la boucle bouclée, s'annonce la mort de l'éphémère.

Le 25 décembre à Aioi, de retour chez Shinji et Momo, nous déjeunons sous le regard d'une compagnie de Papersons. On frappe à la porte. C'est le postier chargé d'un paquet long et fin.

L'emballage de papier journal fait un bruit de grelot : notre bâton de pèlerin, retrouvé dans un autocar à Shikoku !

GLOSSAIRE

Mots relatifs aux pratiques du pèlerinage et au courant bouddhique Shingon

bangai fudasho : « fudasho non numéroté » ; site qui n'est pas inclus dans la liste officielle des 88 temples mais qui, néanmoins, a un lien privilégié avec le chemin et qu'il est recommandé de visiter lors du pèlerinage.

bodhisattva (en japonais Bosatsu) : saint du panthéon bouddhique.

Les Éveillés qui font vœu de sauver l'ensemble des êtres vivants avant de franchir l'ultime étape de l'Éveil.

daishidô : salle ou pavillon voué au culte de Kôbô Daishi, dans lequel se trouve une représentation du saint.

dôgyôninin : « deux compagnons de route » ; devise du pèlerinage exprimant l’idée que Kôbô Daishi accompagne le pèlerin sur son chemin.

eika : psalmodie ; chanson de pèlerinage. Chaque temple en possède une.

fuda : sorte de carte de visite du henro laissée en offrande, faite de bois à l’origine, de papier actuellement. Le pèlerin y inscrit son nom et ses prières. Le fuda fait aussi office de talisman offert aux bienfaiteurs – formule de respect : o-fuda.

fudasho : « lieu où l’on dépose un fuda » ; lieu saint d’un pèlerinage.

gojûshoku-sama : appellation de respect pour le prêtre supérieur ou abbé du temple, le jûshoku-sama.

hachijûhakkasho : le pèlerinage de Shikoku (littéralement « les 88 lieux »).

hakui (également byakue) : chemise blanche que porte le pèlerin ; également linceul du pèlerin.

Hannya Shingyô : titre japonais du sutra bouddhique sanskrit traitant de la sagesse divine.

henro : le pèlerinage des quatre-vingt-huit lieux saints de Shikoku.

Le terme est également utilisé pour désigner les pèlerins effectuant ce pèlerinage. Il est lié exclusivement au pèlerinage de Shikoku –

formule de respect : o-henro.

henro ishi : bornes en pierre érigées sur le chemin du pèlerinage pour indiquer les distances et les directions.

henro michi : la route ou le chemin de pèlerinage de Shikoku.

hijiri : personnes saintes ou pratiquants de l’ascèse, généralement liés au bouddhisme de la Terre Pure, qui parcouraient à pied le Japon médiéval et prémoderne.

hondô : salle ou pavillon dédié au culte de la divinité principale d’un temple (honzon) et dans lequel se trouve une représentation de cette divinité.

honzon : image divine principale du temple.

ikkoku mairi : « pèlerinage d'une seule province » ; pratique qui consiste à rendre visite aux temples d'un département de Shikoku à la fois.

junrei : pèlerinage. Ce mot, à la différence de mairi, donne surtout de l'importance à la marche et au chemin de pèlerinage.

kasa : chapeau de paille ou de bambou du pèlerin.

katakana : syllabaire dont la légende attribue parfois l'invention à Kûkai.

mairi : pèlerinage ; visite à un centre sacré. Ce mot, à la différence de junrei, donne surtout de l'importance au lieu sacré auquel on rend visite.

mandala (sanskrit) : représentation spirituelle ou rituelle du cosmos dans le bouddhisme ésotérique.

mantra (sanskrit) : litanies, formules magiques.

michishirube : marquage sur le chemin du pèlerinage.

mudra (sanskrit) : gestes symboliques des mains.

nansho : temple à l'accès dangereux ; d'une manière plus générale, lieu à l'accès difficile.

nojuku : dormir dehors.

nôkyôchô : carnet où le pèlerin recueille la calligraphie et les sceaux rouge de chaque temple visité.

nôkyôjo : bureau du temple où sont calligraphiés et tamponnés les carnets et rouleaux des pèlerins.

orei mairi : « visite de remerciement » ; au terme de leur périple, les pèlerins retournent au temple où ils l'ont commencé, afin de présenter leurs remerciements pour le voyage accompli.

osamefuda : fuda qui sont laissés aux temples pour marquer une visite.

reijô : site ou temple du pèlerinage (littéralement « lieu d'esprit »).

Reijôkai : Association des temples du Pèlerinage de Shikoku, organisation qui représente les 88 temples de Shikoku et s'occupe de

l'administration de divers aspects du pèlerinage.

ri : unité de mesure représentant une distance d'environ quatre kilomètres.

sekisho : barrière ; dans la tradition du pèlerinage, temple situé sur le chemin que l'on ne peut traverser à moins d'avoir l'esprit pur.

sendatsu : guide du pèlerinage ; également un titre conféré par le Shikoku Reijôkai aux pèlerins qui ont effectué de nombreuses fois le pèlerinage.

settai : aumône offerte au pèlerin. Dons et accueil en faveur du henro – formule de respect : o-settai.

Shingon-shû : littéralement « religion de la parole vraie » ou mantra ; courant bouddhique établi au Japon par Kûkai.

Shinto : croyance autochtone vénérant les kamis, puissances invisibles présentes dans la nature et liées au culte du riz.

Shugendô : tradition d'ascétisme de montagne au Japon qui influença le développement de pèlerinages comme celui de Shikoku.

shuin : sceau d'encre rouge tamponné dans les temples sur les carnets ou rouleaux des pèlerins.

shukubô : auberge pour pèlerins située dans un temple.

sutra (sanskrit) : texte présentant les bases de la doctrine bouddhique.

takuhatsu : mendier l'aumône, pratique des moines bouddhistes et des pèlerins.

tsue : bâton des pèlerins.

tsuyado : refuge gratuit réservé aux pèlerins marcheurs.

yakudoshi : année dangereuse ou de mauvais augure dans le folklore et la croyance populaire japonais.

yamabushi : ascète de montagne associé avec la tradition Shugendô et le développement du pèlerinage.

zenkonyado : « auberge offerte à titre de bonne action » ; logement gratuit pour les pèlerins.

Mots de la vie quotidienne et de l’histoire du Japon

amazake : sake doux servi avec de l’eau bouillante et du gingembre râpé.

bentô : repas complet servi dans une boîte spéciale à étages.

dôjô : lieu d’entraînement pour les arts martiaux.

Edo : voir ci-dessous « Périodes et régimes historiques cités dans le texte ».

futon : literie comprenant un matelas et une couverture légers que l’on range le jour dans un placard et que l’on déroule la nuit sur les tatamis.

furo : bain chaud qui peut servir à plusieurs personnes. On se lave avant d’y entrer, et il sert à se détendre – formule de respect : o-furo.

fusuma : cloison mobile et opaque séparant les pièces d’une maison japonaise. Elles peuvent être peintes.

haiku : poème classique japonais de trois vers dont le premier et le troisième ont cinq syllabes et le deuxième sept.

jidôhanbaiki : distributeurs de boissons qui envahissent le paysage japonais.

jidôsha : véhicule automobile.

kami : divinité shintoïste.

kanji : caractères d’origine chinoise, idéogrammes devenus abstraits au fil du temps.

matcha : thé vert en poudre.

Meiji : voir ci-dessous « Périodes et régimes historiques cités dans le texte ».

miso : pâte de soja fermenté. Base utilisée pour les célèbres soupes miso.

mochi : gâteau de riz traditionnel de diverses couleurs suivant les colorants utilisés, obtenu par concassage du riz et se caractérisant par sa texture collante.

o- : préfixe indiquant le respect.

onigiri : boule de riz souvent fourrée (d'œufs de saumon, de prunes, de flocons de thon…) et ceinturée d'une lamelle d'algue.

onsen : sources thermales.

origami : art traditionnel du papier plié.

pachinko : machine utilisée dans les jeux d'argent, que l'on peut décrire comme un croisement entre un flipper et une machine à sous. Dans les salons de pachinko s'alignent un grand nombre de ces machines à sous dans un vacarme assourdissant.

san : suffixe honorifique placé après un nom de famille ou un nom personnel.

sake : alcool et plus particulièrement l'alcool de riz dont il existe une multitude de variantes. Le sake s'obtient par la fermentation puis la pasteurisation de riz et d'eau.

samurai : guerrier de la société féodale japonaise, environ du Xe à la fin du XIXe siècle.

sazanka : littéralement « fleur de thé de montagne ». Camellia sasanqua originaire du Japon méridional.

sensei : professeur, maître, personne respectée pour son savoir.

sentô : bains publics.

seiza : manière traditionnelle de s'asseoir sur les tatamis.

shabu-shabu : sorte de fondue de bœuf cru et légumes divers cuits dans un plat chauffé en permanence.

shôchû : alcool de pomme de terre ou d'orge.

shôga : gingembre.

shôgayu : décoction de gingembre.

shôji : paroi de papier.

shôgun : titre donné dès le XIIe siècle aux chefs militaires qui régnaient sur le Japon.

soba : nouilles élaborées à partir de farine de sarrasin.

Taishô : voir ci-dessous « Périodes et régimes historiques cités dans le texte ».

tatami : natte de paille d'environ 1,80 m sur 90 cm.

tôfu : pâte blanche produite à base de graines de soja.

tokonoma : alcôve dans une pièce traditionnelle destinée à exposer une peinture, un arrangement floral, de l'encens, une poterie.

torii : portique shintoïste en bois peint de rouge vermillon, passage symbolique permettant d'accéder au monde naturel des kami.

udon : nouilles élaborées à partir de farine de blé, souvent servies dans du bouillon.

yakitori : brochettes de poulet accompagnées d'une sauce sucrée de couleur marron.

yen : unité monétaire du Japon.

yuzu : cédrat japonais (citrus junos) de la taille d'une mandarine dont le jus ou l'écorce sont utilisés dans les vinaigrettes, dans les plats cuisinés, mais aussi pour parfumer les bains.

Zen : école bouddhique de méditation, introduite depuis la Chine au XIIe siècle.

Périodes et régimes historiques cités dans le texte

Shogunat (Bakufu) : système de gouvernement militaire féodal qui perdura au Japon entre la fin du XIe siècle et la révolution de Meiji (shogunat Kamakura : 1192-1333 ; shogunat Ashikaga : 1338-1573 ; shogunat Tokugawa : 1603-1867).

Edo : la période Edo débuta vers 1600 avec la prise de pouvoir de Tokugawa Ieyasu et se termina en 1868 avec la restauration impériale Meiji. Elle fut dominée par le shogunat des Tokugawa et se caractérise notamment par une concentration du pouvoir dans les mains des daimyô et la fermeture du pays sur lui-même. En dehors de quelques relations commerciales avec les Chinois et les Hollandais, les étrangers n'étaient pas admis sur le sol japonais. À

l'ère Edo se mit en place un système confucéen de classification des individus comprenant quatre catégories sociales : en ordre

hiérarchique décroissant, les militaires, les paysans, les artisans et les marchands (l’empereur, les nobles de la cour impériale, les hommes de la religion et les parias étant en dehors de cette classification). Edo est l’ancien nom de Tôkyô, où s’établit la capitale de facto des Tokugawa, bien que la résidence impériale restât à Kyôto.

Meiji : l’ère Meiji (« règne éclairé ») est comprise entre la fin du shogunat Tokugawa de l’ère Edo et l’ère Taishô. Elle symbolise le passage de la féodalité à la modernité et l’industrialisation.

L’empereur fit appel à de nombreux experts étrangers en fonction du domaine où excellait leur nation. La Constitution Meiji, fondée sur le modèle allemand, mit en place les bases d’un gouvernement représentatif et fut maintenue jusqu’en 1947. Pour construire la puissance industrielle et économique du pays, l’État renforça ses liens avec les zaibatsu, groupes d’entreprises contrôlées par des grandes familles. Une volonté d’expansion militaire conduisit à des guerres contre la Corée, la Russie, Taïwan et la Chine. Le pouvoir impérial établit un Shinto d’État et exigea la séparation du Shinto et du bouddhisme. La capitale fut déplacée de Kyôto à Tôkyô.

Taishô : l’ère Taishô s’étendit entre 1912 avec l’accession au trône de l’empereur Yoshihito et le début de l’ère militariste Shôwa en 1926.

Le gouvernement par la Diète se renforça du fait de la faiblesse de l’empereur. La Première Guerre mondiale étendit l’hégémonie du Japon sur la Chine, et la prospérité d’après-guerre porta le Japon au rang de puissance mondiale, malgré des crises politiques internes et le grand tremblement de terre de 1923. Des modes occidentales vinrent pendant les années 1920 bouleverser les valeurs traditionnelles japonaises.

BIBLIOGRAPHIE

Le pèlerinage de Shikoku

KOUAMÉ Nathalie, Pèlerinage et société dans le Japon des Tokugawa.

Le pèlerinage de Shikoku entre 1598 et 1868, École française d’Extrême-Orient, 2001.

READER Ian, Making Pilgrimages. Meaning and Practice in Shikoku, Hawaii University Press, 2005.

STATLER Oliver, A Japanese Pilgrimage, Londres, Picador, 1984.

À la parution de la première édition de ce livre en 2006, il y avait peu d'étrangers sur les chemins de Shikoku et guère de récits de voyages en français. Depuis, plusieurs auteurs ont raconté leur expérience du pèlerinage de Shikoku.

FITZPATRICK-DELLEVAUX Christiane, Pèlerine au pays du soleil levant : chemin des 88 temples sacrés, Île de Shikoku, France Libris, 2015.

GANTELET Léo, Shikoku : les 88 temples de la sagesse, Éditions de l'Astronome, 2008.

LAVAL Marie-Édith, Comme une feuille de thé à Shikoku, Le Passeur, 2015.

PAQUIER Thierry, Le Pèlerin de Shikoku : un chemin d'éveil au Japon, Éditions Transboréal, 2018.

Kôbô Daishi et le courant bouddhique Shingon COQUET Michel, Shingon : le bouddhisme tantrique japonais, Guy Trédaniel Éditeur, 2004.

HANEDA Yoshito S., Kûkai Major Works, Columbia University Press, New York et Londres, 1972.

SHIBA Ryôtaro, Kûkai the Universal, 1978 ; Muse, 2003, pour la traduction anglaise.

Shingon, Die Kunst des Geheimen Buddhismus in Japan, catalogue d'exposition du musée des Arts est-asiatiques, Cologne, 1988.

Littérature et arts

BASHÔ Matsuo, Journaux de voyages, Publications orientalistes de France, 2000.

HLADIK Murielle, Traces et fragments dans l'esthétique jamonaise, Mardaga, 2008.

KÔBÔ Abe, L'Homme-Boîte, Stock, 2001.

RYÔKAN, Recueil de l'ermitage au toit de chaume, Moundarren, 1994.

Autres récits cités

BERNHEIM Nicole-Lise, Saisons japonaises, Payot, 2002.

BOUVIER Nicolas, Chronique japonaise, Payot, 1989.

MERCI

à Aude d’avoir endossé l’éthique du dôgyô et de l’errance à mes côtés ;

aux Papersons pour leur délicatesse de papier ;

à nos « anges » Shinji et Momo Yoshida, Akiomi et Eiko Araki, monsieur Kawamura (avec une pensée particulièrement tendre pour Momo, décédée en janvier 2017. Son nom bouddhiste posthume, sei fû sa yo dai shi, évoque une gaze légère dans une brise fraîche) ; à Eitoku Kiyoyoshi, Akiko Takemoto, Seiko Kitamura et toutes les personnes rencontrées sur le chemin ;

à Nathalie Kouamé, Murielle Hladik, Ian Reader et Nagayo Taniguchi pour avoir partagé leur savoir ;

à Brigitte, Marie-Claude, Stéphanie, Sylvain, Pascale et Joëlle pour leurs précieuses remarques et suggestions ;

aux Presses de la Renaissance et aux Éditions Arthaud pour leur confiance et tout leur soin porté au texte ;

à la Fondation Besnard-de-Queslen pour la bourse accordée ;

à Brigitte, John, Sybille et Thierry pour leur soutien incessant ; à notre abri.

Comme si ce chiffre nous englobait dans son élan, mes parents ont récemment installé leurs pénates au 88 d'une rue d'une petite ville francilienne. Je franchis toujours leur porte, couronnée de ce double infini, avec le sentiment d'être sous de bons auspices. Je leur dédie ce livre, à Brigitte et à John.

TABLE

Notes

1. Le Kojiki, datant du VIIIe siècle, est le plus vieux texte subsistant de l'histoire du Japon. Il contient trois livres dont le premier raconte le temps des dieux. Les suivants relatent le règne historique des empereurs issus de ces origines divines.

▲ Retour au texte

2. Voir le glossaire en fin d'ouvrage pour les termes japonais qui ne seraient pas expliqués dans le texte, sauf ceux entrés dans le vocabulaire courant.

▲ Retour au texte

3. L'abri se présente comme une feuille à quatre couches de 2,40 × 3,50 m de côté. Elle a la souplesse et la rigidité du grillage en acier fin qui en constitue l'armature et la couche centrale : elle est malléable, mais elle tient toute seule. Une couche de Tyvek, matériau léger et indéchirable, assure son étanchéité et sa blancheur. Celle-ci n'est que partiellement cousue à l'armature : la plus grande partie de sa surface y est nouée, ce qui nous permettra d'ouvrir ou de fermer à divers degrés cette peau protectrice. Une autre couche, faite d'un filet textile imprimable à maille très fine, habituellement utilisé pour les calicots publicitaires, recevra les calligraphies au cours de notre périple. Elle est cousue de l'autre côté de l'armature. D'une seconde couche du même filet, nouée à la couche de Tyvek, nous découperons les fuda que nous laisserons en offrande à chaque temple. L'abri se plie en deux grâce à une charnière et se roule pour prendre la forme d'un cylindre de 40 cm de diamètre et 1,20 m de hauteur, pesant 6 kilos.

▲ Retour au texte

4. Les jeunes couples japonais optent de plus en plus souvent pour des cérémonies de mariage de style occidental et des pseudo-chapelles sont construites à cet effet dans les endroits les plus inattendus.

▲ Retour au texte

5. « Paper » (papier) + « Persons » (personnes).

▲ Retour au texte

1. L'hagiographie attribue à Kûkai l'invention du katakana ; les historiens en doutent.

▲ Retour au texte

2. Le mot « ji » signifie « temple bouddhique » ; ainsi « Ryôzen-ji »

signifie « le temple de Ryôzen ».

▲ Retour au texte

3. Le Shugendô est une tradition japonaise d'ascétisme de montagne.

▲ Retour au texte

4. Cafétéria proposant ces pâtes épaisses et gluantes à base de blé, servies en général dans du bouillon, que sont les udon.

▲ Retour au texte

5. Nicolas Bouvier, Chronique japonaise, Payot, 1989, p. 150.

▲ Retour au texte

6. Divinités protectrices des enfants, leurs statues données en offrandes, qui pullulent dans les temples et dans le paysage japonais, portent un bavoir coloré, le plus souvent rouge.

▲ Retour au texte

7. Il s'agit de la reproduction d'une omie (« image sacrée »), dernière image de Kûkai peinte par l'un de ses disciples, le prince Shinnyô, au mont Kôya. La peinture le montre assis sur une chaise en laque tenant dans sa main gauche un rosaire, dans sa main droite un goko, instrument rituel symbolisant les cinq sagesses du Bouddha Mahâvairocana. Des chaussures et une cruche d'eau sacrée sont posées au pied de la chaise. C'est le portrait de référence du saint homme.

▲ Retour au texte

8. « Au revoir, au revoir. »

▲ Retour au texte

9. Le JA est l'union centrale des coopératives agricoles japonaises.

Connue aussi sous le nom de Nôkyô, présente dans tous les villages, elle pèse dans la définition de la politique agricole japonaise, défendant une position protectionniste et de soutien à la production nationale de riz.

▲ Retour au texte

1. Cité par Oliver Statler, Japanese Pilgrimage, Londres, Picador, 1984, p. 67.

▲ Retour au texte

2. Voir Nathalie Kouamé, Pèlerinage et société dans le Japon des Tokugawa. Le pèlerinage de Shikoku entre 1598 et 1868, École française d'Extrême-Orient, 2001.

▲ Retour au texte

3. Événement, déformation de l'anglais « event ».

▲ Retour au texte

4. « Pardonnez-moi ».

▲ Retour au texte

5. « Attendez une seconde ».

▲ Retour au texte

6. Nom japonais du Bouddha Vairocana.

▲ Retour au texte

1. De l'anglais « convenience stores ». Ces petits supermarchés présents partout au Japon et ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre vendent des articles essentiels allant du dentifrice aux magazines et à la papeterie.

▲ Retour au texte

2. Déformation japonaise de McDonald's.

▲ Retour au texte

3. Joyfull : chaîne de restaurants dont le nom vient du mot anglais joyful (« joyeux »).

▲ Retour au texte

4. Masaoka Shiki (1867-1902), poète de la ville de Matsuyama où se trouve le temple Ishite-ji, est le père du haiku moderne.

▲ Retour au texte

5. « Mettez-vous où bon vous semble. »

▲ Retour au texte

6. « Allô. »

▲ Retour au texte

7. Le Voyage de Chihiro, dessin animé du réalisateur Hayao Miyazaki.

▲ Retour au texte

8. Extrait du manifeste Bendôwa (« Propos sur l'apprentissage de la voie ») par le maître Zen Dôgen (1200-1253).

▲ Retour au texte

9. Un ri représente une distance d'environ quatre kilomètres.

▲ Retour au texte

10. Unpen-ji, situé à 900 mètres d'altitude, est, comme le soixantième temple, associé au Shugendô.

▲ Retour au texte

1. Les udon constituent l'une des denrées de base du département de Kagawa où les rizières, l'hiver, sont plantées de blé et d'orge.

▲ Retour au texte

2. Ryôtarô Shiba, Kûkai the Universal. Scenes from his life, 1978 ;

Muse, 2003, pour la version anglaise de Akiko Takemoto.

▲ Retour au texte

3. Le pèlerinage de Saigoku, à l'ouest du Japon, est dédié à Kannon, bodhisattva de la compassion, et relie trente-trois temples abritant son image. C'est, avec le pèlerinage de Shikoku, le plus important pèlerinage à plusieurs sites du Japon.

▲ Retour au texte

4. L'Homme-Boîte (Hako otoko), de l'écrivain japonais Abe Kôbô (1924-1993) traduit par Suzanne Rosset, Stock, 2001.

▲ Retour au texte

5. Il existe au Japon plusieurs mini-pèlerinages de Shikoku qui relient sur de petites distances 88 temples ou lieux dédiés à Kôbô Daishi, tels celui de l'île de Shôdo, au nord du département de Kagawa.

▲ Retour au texte

6. Portiques rouges marquant l'entrée d'un sanctuaire shintoïste.

▲ Retour au texte

7. Ian Reader fait le tour de ces hypothèses dans Making Pilgrimages. Meaning and Practice in Shikoku, Hawaii University Press, 2005, p. 277.

▲ Retour au texte

8. Le Dit de Genji (Genji Monogatari) est une œuvre romanesque du début du XIe siècle que l'on attribue à la dame de cour Murasaki Shikibu.

▲ Retour au texte

1. Le nom de Kôbô Daishi qui fut attribué à Kûkai à titre posthume et la légende du saint toujours vivant et méditant dans sa tombe jusqu'à la venue de Miroku (Maitreya), Bouddha du Futur, dans 567 millions d'années, servirent dès le IXe siècle à rassembler les factions d'un Shingon qui se fragmentait et périclitait à la cour impériale, et à attiser la ferveur des prêtres itinérants, les hijiri, adeptes du bouddhisme Jôdô de la Terre Pure.

▲ Retour au texte

2. Nicole-Lise Bernheim raconte la vie quotidienne à Kôya-san aujourd'hui dans Saisons japonaises, Payot, 2002.

▲ Retour au texte

Document Outline